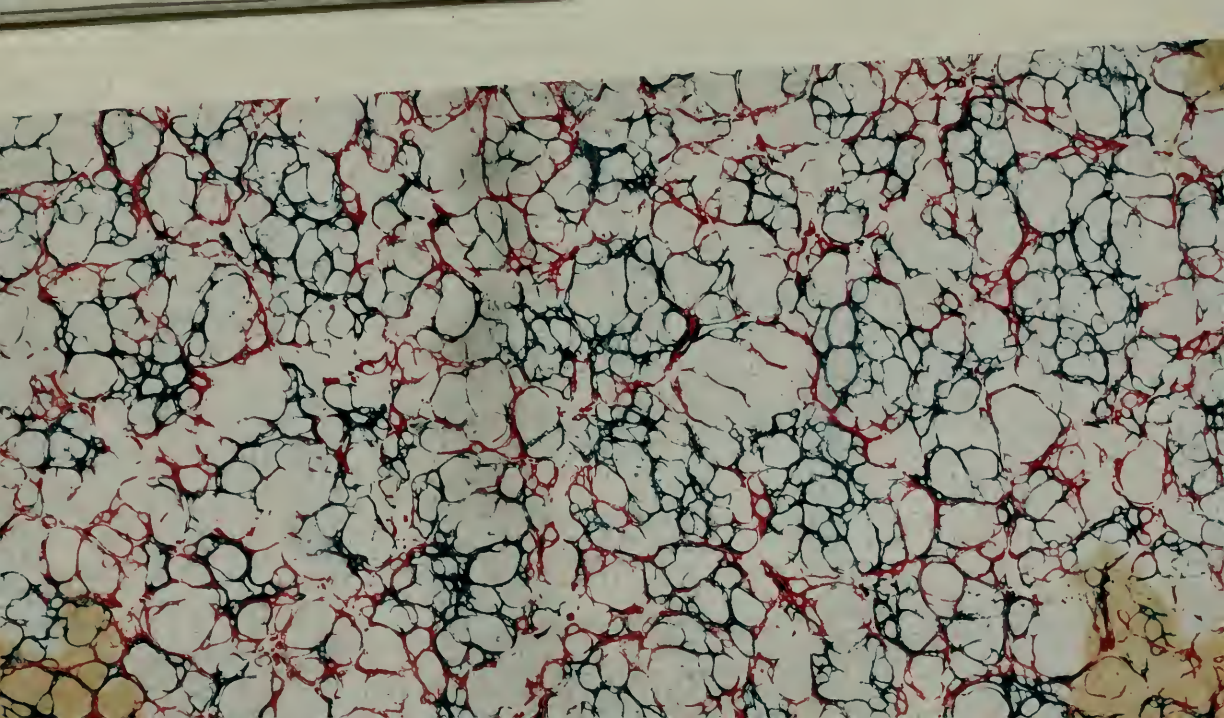
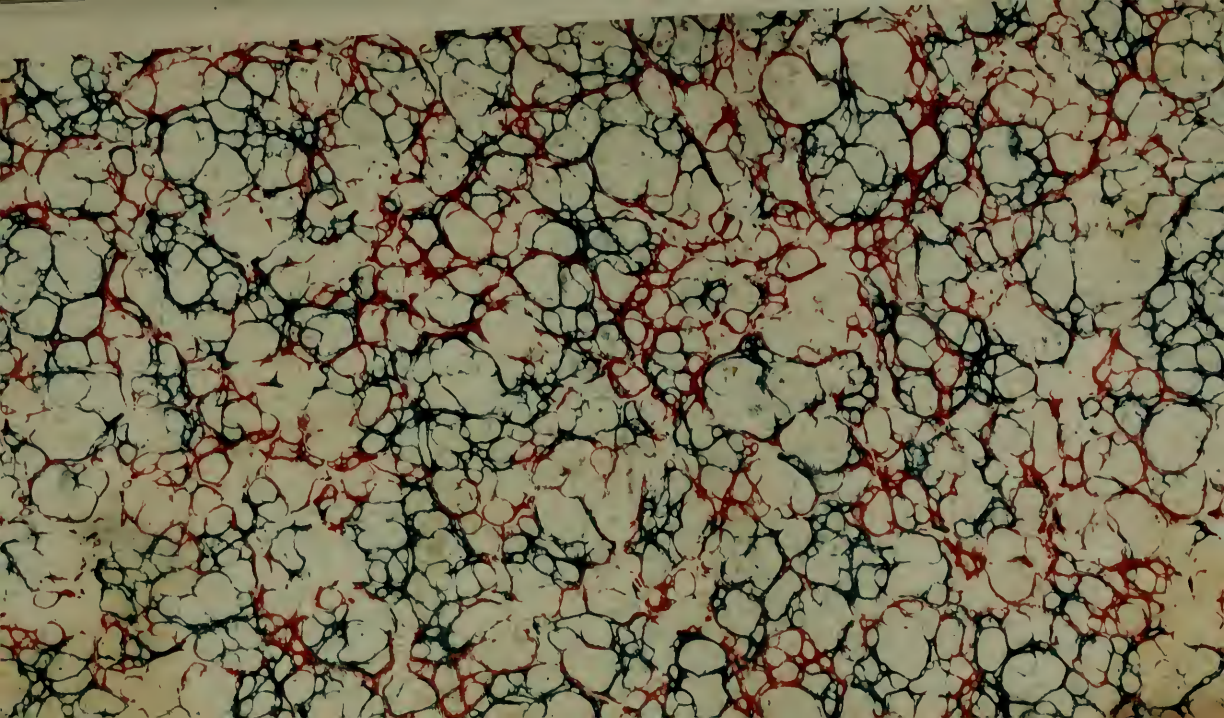
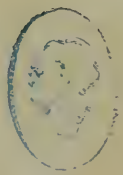




MES ÉPHÉMÈRES,

POÉSIES.



YVAINS DESFONTAINES.

Imprimé par Desrosiers à Moulins.

MES ÉPHÉMÈRES,

POÉSIES,

PAR

TH. WAINS-DESFONTAINES,

DES ACADÉMIES DE ROUEN, NANTES, ÉVREUX, FALAISE, LE HAVRE, DOUAI, LILLE, CAMBRAY, etc., etc.

1827. — 1838.

MOULINS,
IMPRIMERIE DE P.-A. DESROSIERS.

1839.

LE CHIEN DE L'AVEUGLE.

Qui donc m'aimera désormais ?
Un aveugle.

A Mme. FLORE LAV...

ÉLÉGIE.

C'était un jour de fête, et la foule joyeuse
Passait et repassait sur la route poudreuse,
Promenant ses ennuis, et, loin de la cité,
Dépouillant le fardeau de la pesante chaîne,
Qui, dès le lendemain, — sous le joug de la peine,
Lui fait payer ce jour de liberté.

— Il était là, les genoux sur la terre;
Son chant plaintif et douloureux
Aux passans disait sa misère,
Et son chien, près de lui, présentait l'aumônière
Au denier des heureux. —

PQ
2479
W3M4

Livre Premier.

ODES,

ÉLÉGIES, BALLADES, IDYLLES.

1827. — 1830.

Sur la route, à grand bruit, voilà qu'un char s'avance ;
— Médor l'a vu ;—l'œil rayonnant d'espoir,
A la portière il aboie, il s'élance....
Mais la fortune est sourde aux cris de l'indigence,
Le char roule, l'écrase et passe sans le voir....

Arrêtez! fiers mortels : — si son humble prière
N'a réveillé chez vous qu'un odieux dédain ;
— Pour l'indigent si vos cœurs sont d'airain,
Si l'aspect de ses maux blessait votre paupière,
Vous pouviez, d'un œil sec, écoutant sa douleur,
Vous dérober à sa plainte importune ;
Mais fallait-il ravir à l'infortune
Son seul appui dans son malheur....?

Et le vieillard en pleurs, sur la route sanglante,
Cherche d'une main défaillante
Son pauvre chien qui, d'un dernier effort,
Se relève expirant...., à ses genoux se traîne,
Le regarde, retombe, et le regarde encor,
Et semble, à l'aspect de sa peine,
Avec plus de regrets lutter contre la mort!!

Mais l'aveugle : « — il n'est plus l'appui de ma vieillesse!
« Compagnon de mes maux, ô Médor! ô mon chien!
» Fidèle ami de ma détresse,
» Quand tout m'abandonna tu devins tout mon bien!

» Et tu meurs ! ! — Désormais quel guide tutélaire
» Du pauvre aveugle éclairera les pas?
» Qui mendiera pour moi le pain de la misère?
» Qui me ramènera, le soir, à ma chaumière?
» Hommes cruels ! pourquoi ne m'écrasiez-vous pas?...
» Ma mort aurait du moins terminé ma souffrance,
» J'aurais..... mais non, de votre bienfaisance
» C'était trop exiger..., je n'avais qu'un soutien,
» Seul il m'aidait encore à porter l'existence;
» Triomphez donc... — je n'ai plus rien ! ! !... »

Et la nuit approchait; — l'aveugle solitaire,
Maudissant les humains, le ciel et sa misère,
S'éloigna de son chien sur la poudre étendu;
Depuis ce jour on n'a point entendu
Le malheureux vieillard soupirer sa prière;
— Sur les bords d'un chemin, sans doute qu'endormi,
Et surpris tout-à-coup par la roue homicide,
Il aura, sous un char rapide,
Fini ses jours comme son vieil ami ! !

1827.

LA CONCEPTION.

ODE.

Elegit eam Dominus in habitationem sibi.
Psal.

A M. L'ABBÉ ROGER.

Voici le jour promis par ton divin prophète ;
Israël, Israël, prends tes habits de fête,
Lève ton front reconnaissant ;
Unis tes saints transports aux chœurs sacrés des anges ;
Que la terre et le ciel confondent leurs louanges,
— Le verbe du Très-Haut descend !!..

I.

— Seigneur! où va-t-il donc descendre?
Dans quel temple, sur quel autel?
— Où faut-il que nous allions rendre
Notre hommage au verbe immortel?

— Révèle-nous dans quelle enceinte
Nous devons bénir l'arche sainte
De ton alliance avec nous !..
— Le sein virginal d'une femme ;
Voilà le temple qu'il réclame ;
Voilà l'autel... — prosternez-vous ! !

« David ! — c'est moi qui te le jure,
» Ecoute et crois, dit le Seigneur ;
» — Voici que l'humble créature
» Conçoit son propre Créateur !
» Voici que l'esclave affranchie
» A son Sauveur donne la vie,
» Et, de son pied victorieux,
» Ecrasant du serpent la tête
» Arrache aux enfers leur conquête...
» — Paix à la terre et gloire aux cieux ! »

Quelle est donc cette Eve nouvelle
Qui vient de sa coupable sœur
Racheter la faute, et, pour elle,
Se dévouer à la douleur ?
— Quelle est l'esclave glorieuse
Qui foule aux pieds, victorieuse,
La tête impure du dragon ?
— Quelle est donc cette femme forte,

Qui des enfers brise la porte ?
— D'où vient elle ? — Quel est son nom ?

II.

Son nom ?... — avec amour l'univers le prononce ;
Le ciel, en s'inclinant, à la terre l'annonce ;
C'est le nom le plus grand après celui de Dieu ;
Jusqu'au fond de l'abîme il porte l'espérance,
Et, quand les Séraphins exaltent sa puissance,
C'est en voilant leur front de leurs ailes de feu.

— C'est lui qui fait, aux jours d'orage,
Tomber le noir courroux des flots ;
— C'est lui qui sauve du naufrage
Et la nef et les matelots ;
— Lorsque, dans sa juste colère,
Dieu se lève et de son tonnerre
Arme soudain son bras vengeur,
— C'est lui qui détourne la foudre
Dont les coups réduiraient en poudre
Le front endurci du pécheur.

— C'est lui que la mère éplorée
Invoque, à l'heure où le cercueil
S'ouvre pour l'enfant adorée
Qui fait sa joie et son orgueil ;

— Aux jours d'abandon et d'épreuve,
C'est lui qui console la veuve,
C'est lui que l'orphelin bénit;
— C'est lui que toute larme implore,
C'est lui que toute bouche adore,
Quand naît le jour..., quand il finit!

Porte sacrée, Arche de vie,
Par toi le ciel nous est rouvert;
Sois heureuse et fière, ô Marie!
Le Verbe en tes flancs se fait chair;
Vase élu du Sauveur du monde,
Fleur de David, tige féconde,
Calice de virginité,
Colombe d'amour, sous tes ailes,
Fais-nous, aux voûtes éternelles,
Partager ta félicité!!

Voici le jour promis par ton divin prophète;
Israël, Israël, prends tes habits de fête,
Lève ton front reconnaissant;
Unis tes saints transports aux chœurs sacrés des anges;
Que la terre et le ciel confondent leurs louanges,
Le Verbe du Très-Haut descend!!...

1827.

UN BAISER.

Encore, encore
X. Marmier

A LEA.

Qu'il est doux le baiser de ta bouche jolie !
O ma Léa ! quel trouble il porte dans mon cœur !
Viens dans mes bras, je t'en supplie !
Oh ! viens donc m'en donner un second, mon amie,
Peut-être il calmera du premier la douleur !

— A mes yeux flétris par les larmes,
Peut-être rendra-t-il les charmes
De cet heureux sommeil qu'ils implorent en vain ;
— Peut-être éteindra-t-il le feu qui me dévore,
— Peut-être rendra-t-il, au soir de mon aurore,
L'éclat si pur de son matin !

Peut-être !... — mais non, mon amante,
Ta bouche s'est unie à ma bouche brûlante...
— Fatal baiser !... — quelle était mon erreur !
Hélas ! loin d'éteindre en mon ame
De ton premier baiser la dévorante flamme,
Il n'a fait qu'augmenter mon trouble et ma douleur ! !

1827.

ARTHUR.

A Aug. LEFLAGUAIS.

«Normands! sauvez Arthur.» Et le cœur plein d'alarmes,
Gravant ces mots qu'il redit chaque jour
Sur la croix que sa mère invoquait dans ses larmes,
Il la jette au pied de la tour.

Et puis, rayonnant d'espérance,
Son œil avide épie à travers les barreaux,
Si le Dieu qu'on a dit protéger l'innocence,
Prenant enfin pitié de sa souffrance,
Viendra briser sa chaîne et soulager ses maux...

— Minuit sonnait! ! — La lune, avec mystère,
D'un nuage funèbre, entourant sa clarté,
Semblait avec regret de sa pâle lumière,
Des ténèbres percer la morne obscurité.

— O nuit ! si quelquefois ton ombre protectrice
Des amours, à cette heure, a secondé les vœux ;
Si quelquefois, dans un songe propice,
Berçant le cœur d'un mortel malheureux,
Tu suspends un moment le poids de son supplice ;
Combien de fois aussi tes voiles ténébreux
De l'infâme assassin qui guette sa victime
Ont aidé les complots et protégé le crime.

Pensif, il attendait, l'œil fixé sur les eaux ;
— Tout-à-coup, aux lueurs d'une lampe incertaine,
Le jeune Arthur, au travers des barreaux,
Aperçoit un guerrier, sur les bords de la Seine,
Amarrant une barque au milieu des roseaux :

— « Tu me le disais bien, aux jours de ta puissance,
» Ma mère ! Dieu jamais ne rejette les pleurs
» Que verse à ses pieds l'innocence ;
» Innocent, j'ai pleuré... le cri de mes douleurs
» A touché sa sainte clémence,
» Et le voilà qui vient soulager mes malheurs...

» Normands ! sauvez Arthur ! ! » Vers la porte il s'élance :
La porte roule et s'ouvre... — Oui, de ta délivrance
Arthur ! le jour est arrivé...
Le guerrier vient, sa main commande le silence...
— Normands ! votre Arthur est sauvé ! !

De la fatale tour ils ont franchi l'enceinte :
— « Où me conduisez-vous? »— On ne lui répond pas;
Dans la main du soldat la lampe s'est éteinte;
— L'enfant a tressailli de crainte... ;
Au milieu des roseaux on entraîne ses pas.

« — Où me conduisez-vous? de grâce ! à ma prière
» Répondez... dans vos yeux s'allume le courroux...
» Allez-vous donc me rendre au trône de mon père,
» Allez-vous me porter dans les bras de ma mère ?..
» Parlez... où me conduisez-vous ?... »

— Pas bien loin !... — lui répond une voix foudroyante;
Pas bien loin ! ! et déjà le poignard assassin
De l'enfant-roi perçant le noble sein,
Le renverse expirant sur la barque sanglante.

De la soif de régner, de l'intrigue des cours
Triste et déplorable victime,
Ta naissance et tes droits, prince ! voilà ton crime...
Arthur, né sous le chaume, eût vécu de longs jours ! !

— Au retour de l'aurore un pêcheur du rivage
Aperçut tout-à-coup, en jetant ses filets,
Le corps d'un jeune enfant..., puis du sang sur la plage...
Il approche et d'Arthur il reconnut les traits...

Le bruit s'en répandit dans la cité tremblante ;
Et les Normands en pleurs se demandaient tout bas :
— Quelle main a brisé cette tige naissante ?
— Quel monstre dans ce sang a pu tremper son bras ?
On se taisait : — Pourtant, au milieu des alarmes,
Un cri de tous les cœurs échappé sourdement,
Au peuple qui versait des larmes,
Murmurait le nom du roi Jean (1).

1827.

(1) Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, est accusé par l'histoire d'avoir poignardé de sa main Arthur, son neveu, duc de Normandie, qu'il avait fait enfermer dans la tour de Rouen.

A ANATOLIE R***.

Que j'aime ta gaîté, folâtre Anatolie !
Que j'aime ton souris, ta bouche si jolie
Et son tendre incarnat !
— Que j'aime ta fraîcheur dont les noires alarmes,
Et tes yeux si vifs dont les larmes
N'ont point encor terni l'éclat !

— Sur la mer de la vie aimable gondolière,
Que j'aime à voir ta nacelle légère,
Jouer avec les flots et braver l'aquilon ;
— Que j'aime à voir ta main faible et tremblante
Soumettre la vague écumante
Aux caprices de l'aviron...

— Naguère aussi mon heureuse jeunesse
Se livrait aux douceurs d'une folle allégresse ;
— Naguère aussi les roses du printemps
Paraient mon front déjà sillonné par les rides ;

Naguère aussi, bravant ces flots perfides,
Je livrais, comme toi, mon esquif aux autans.

Bientôt, hélas! ma couronne si belle
Se fana, sur mon front, au souffle du malheur,
L'épine remplaça la fleur,
La foudre retentit et ma frêle nacelle,
Jouet des vents et de l'onde en fureur,
Ne put surgir à ce port imposteur
Que montrait à mes yeux une étoile infidèle.

— Pour toi, tandis que tu le peux,
Tandis que les zéphirs, sur ces flots orageux,
A tes désirs enflent ta voile;
— Tandis qu'une fidèle étoile
Découvre à ton esquif l'écueil et ses dangers,
Poursuis, crois-moi, poursuis ton fortuné voyage;
— Dompte ces flots fameux par le naufrage
De tant de passagers!

Oui, tandis que pour toi le printemps dure encore,
De la rose qui vient d'éclore,
Savoure les parfums qui passent sans retour;
La joie est un éclair, le bonheur un mensonge,
La jeunesse une fleur, la vie une ombre, un songe;
— Pour en jouir tu n'as qu'un jour!!

Caën, 1827.

DÉSIRS.

IDYLLE.

Oh ! qui me prêtera le regard de l'aurore ,
Les ailes de l'oiseau, le vol de l'aquilon !
Pourquoi ? pour te trouver toi que mon ame adore.
A. de Lamartine.

A LEA.

— Que ne suis-je l'oiseau qui dans les airs s'élance ,
Le papillon qui s'y balance
Sur des ailes de pourpre et d'or !
— Comme eux , voyageur volontaire ,
Que ne puis-je , à mon gré , de ma course légère
Diriger le rapide essor ! !

— Je n'irais point , fugitive hirondelle ,
A l'exilé pleurant sous de lointains climats ,
Porter les pleurs d'une épouse fidèle ;

— Je n'irais point, plaintive philomèle,
Révéler des tyrans les secrets attendants;

— Je n'irais point, de bocage en bocage,
Papillon inconstant promener mon hommage,
Du jasmin à la rose et de la rose au lys;
Et, fier de mes larcins, au réveil de l'aurore,
M'énorgueillir aux yeux de Flore
Des doux baisers à ses filles surpris.

J'aime pourtant à calmer les alarmes,
J'aime à mêler mes soupirs et mes larmes
Aux pleurs d'un malheureux;
Ennemi des tyrans, maudissant l'esclavage,
J'aime à porter l'espoir et le courage
Au fond d'un cachot ténébreux.

J'aime du lys la blancheur douce et pure;
J'aime les bois et leur verdure,
L'éclat, les parfums du jasmin;
J'aime l'incarnat de la rose;
J'aime à surprendre au sein de la fleur demi-close
La fraîche haleine du matin.

— J'irais, ô ma Léa! j'irais sur ta fenêtre
Epier ton réveil, soupirer mes tourmens;

Là, si tes yeux encor pouvaient me méconnaître,
Tu me reconnaîtrais peut-être
Au nom que, chaque jour, te rediraient mes chants.

J'irais sur ce rosier que l'on te voit encore
Arroser tous les jours au lever de l'aurore
Sans qu'il me rappelle à ton cœur;
Puis je me cacherais dans la rose jolie,
Qui sur ton sein, épanouie,
Vient exhaler sa vie et son odeur.

J'irais...— mais je n'ai point l'essor de l'hiroudelle;
— Du papillon je n'ai point l'aile,
De ces lieux je ne puis sortir...
Et quand mon cœur succombe aux tourmens de l'absence,
Mon seul bonheur, au fort de ma souffrance,
Est de me dire hélas! en poussant un soupir:..

« Que ne suis-je l'oiseau qui dans les airs s'élance,
» Le papillon qui s'y balance
» Sur des ailes de pourpre et d'or!
» Comme eux, voyageur volontaire,
« Que ne puis-je, à mon gré, de ma course légère
Diriger le rapide essor!!

Caën 1827.

LES ÉTRENNES DE LA MOURANTE.

Oh non !...,

ÉLEGIE.

Oh non ! — jamais de ma pensée
Rien ne pourra bannir cette scène d'adieux !
Le temps, qui détruit tout, ne l'a point effacée,
Et comme au premier jour des pleurs mouillent mes yeux !

I.

Décembre finissait... — sur son lit de souffrance,
Ses parents, ses amis l'entouraient en silence.
A genoux et priant... — car elle allait mourir...
Mourir à quatorze ans, la pauvre jeune fille !
Mourir unique enfant d'une riche famille
Dont elle était hélas ! l'amour et l'avenir !...

Déjà le prêtre saint auprès de la victime,
Triste, avait accompli sa mission sublime,
Et promenant sur nous un regard douloureux,
Achevait lentement la funèbre prière,
Qui, sur son aile tutélaire,
Reçoit l'ame des morts pour la porter aux cieux ;

Tout-à-coup je la vis se dresser sur sa couche ;
Un sourire effleura sa bouche,
Son œil terni brilla d'un rayon de bonheur ;
— Telle, on voit, d'un flambeau la mourante lumière,
Se ranimant à son heure dernière,
Eclairer son déclin d'une vive splendeur.

Bientôt on déposa sur son lit, tout près d'elle,
Des couronnes de fleurs, de laurier, d'immortelle ;
Et ces livres hélas ! et si chers et si beaux,
Que tous les ans, victorieuse,
A sa mère d'espoir et d'orgueil radieuse,
Elle apportait pour prix de ses jeunes travaux.

— Oh non ! jamais de ma pensée
Rien ne pourra bannir cette scène d'adieux !
Le temps, qui détruit tout, ne l'a point effacée,
Et comme au premier jour des pleurs mouillent mes yeux.

II.

Alors, après avoir quelques instants, émue,
Contemplé tristement ces objets dont la vue
Lui rappelait de si beaux jours,
Soulevant avec peine une frêle couronne,
Et la main vers sa mère : — « A vous, je vous la donne.
« C'est ma première... oh gardez-la toujours ! »

Puis, reportant sur nous ses yeux noyés de larmes,
Ses yeux naguère encore si vifs, si pleins de charmes :
— « J'ai pour vous quelque chose aussi ;
« Amis ! vous le savez ; c'est demain les étrennes ;
« Moi, les Anges au ciel me donneront les miennes ;
« Les vôtres !... prenez... les voici ! !

— Et puis la jeune infortunée
Entre nous partagea ses prix de chaque année,
Et, pressant de sa main la nôtre avec effroi,
Comme si de la mort elle eût senti l'étreinte,
Sa bouche murmura, d'une voix presqu'éteinte,
Ces mots.. ces derniers mots : Souvenez-vous de moi !

De l'an renouvelé quand l'aurore première
Vint éclairer les cieux de sa pâle lumière

Près de son lit de mort, — ô regrets superflus !
Nous pleurions tous.... — Parmi les célestes phalanges
Elle était remontée, et les concerts des anges
Comptaient une lyre de plus ! ! !

— Oh non ! jamais de ma pensée
Rien ne pourra bannir cette scène d'adieux !
— Le temps, qui détruit tout, ne l'a point effacée,
Et comme au premier jour des pleurs mouillent mes yeux.

1827.

ADIEUX AUX CHAMPS.

Valete !!

IDYLLE.

Champs paternels, beaux cieux de ma patrie ,
Vallons chéris où j'ai reçu le jour ,
Riants bosquets où j'ai connu l'amour ,
Asiles où ma nef , de la mer de la vie
Redoutant les flots orageux ,
Croyait se dérober à la vague ennemie :
Il faut vous fuir.... — recevez mes adieux....

Recevez mes adieux , berceaux dont la verdure
Sur mes yeux tant de fois appela le sommeil ;
Ruisseaux qui tant de fois , à l'heure où le soleil
De ses feux renaissants colore la nature ,
Sur les bords de votre onde pure,
Me vîtes accourir épier son réveil !

Adieu ! je pars... loin de vous je m'exile ;
Peut-être sans retour !... mais il le faut ; — la ville

M'appelle dans son sein ; — à sa voix je me rends ;
Je m'y rends... plaise aux Dieux qu'en ce nouvel asile
Mon cœur, flétri par les tourmens,
N'ait point à regretter la demeure tranquille
Où coulèrent mes premiers ans !

— Et cependant je ne sais quel présage,
Quel noir pressentiment dit, tout bas, à mon cœur
Qu'un jour il me faudra, sur ce même rivage,
Dans ces mêmes vallons, sous ce même bocage,
Venir cacher mon front jauni par la douleur !....

Je ne sais quelle voix dit tout bas à mon ame
Que ces berceaux où de ma flamme
Les baisers tant de fois ont payé les aveux,
Muets témoins, sous leur verdure,
Verront un jour aussi mon amante parjure
Par de nouveaux baisers payer de nouveaux feux.

Je ne sais.... — mais déjà du départ l'heure sonne ;
— A mes destins je m'abandonne,
Je pars... — ah ! si jamais, par les flots en courroux,
Mon esquif entr'ouvert s'abîmait sous leurs coups...
— Champs paternels ! au jour de mon naufrage,
Je reviendrai, contre l'orage,
Chercher un abri près de vous !

Falaise 1827.

IL EST TROP-TÔT ?

Heu nimium festiva !

—

A LAURE F***.

I.

Il est trop tôt ! pourquoi de ces campagnes
Laure, ne plus venir fouler les verts gazons ?
Pourquoi ne plus venir aux jeux de tes compagnes
Marier les accens de tes douces chansons ?
— Oh ! garde ta gaîté folâtre !
Laisse encor, sur ton cou d'albâtre,
En mobiles anneaux flotter tes blonds cheveux ;
De ces beautés qu'aux bals accueille un long murmure
Ne cherche point pourquoi, sous sa riche parure,
Le front est pâle et soucieux ;
Oh ! ne demande pas pourquoi, folle et rieuse,
Elvire tout-à-coup devient sombre et rêveuse,
Lorsque ton jeune frère apparaît à ses yeux!

II.

— Il est trop tôt ! — déjà ton cœur soupire,
Et Charles a compris les soupirs de ton cœur ;
— Déjà tes yeux et ton sourire
Ont trahi le secret que cachait ta pudeur ;
— Livre ton ame à l'espérance,
Savoure auprès de lui ces beaux songes d'amour ;
Charmes si doux de l'existence
Que jamais on n'oublie et qui n'ont qu'un seul jour...
— Dis-lui comme ton cœur palpite de tendresse,
Comme l'amour brûle tes sens ;
— Une main dans la sienne écoute, avec ivresse,
Et ses vœux d'avenir et ses tendres sermens ;
— Donne-lui le bouquet qui pare ton corsage,
— Accorde-lui tes souris les plus doux,...
Mais si de ton amour il implorait un gage,
Si, tombant à tes pieds, — te pressant dans ses bras,
Il voulait... un baiser.... — jeune fille, sois sage...
Il est trop tôt encore... — oh, ne l'accorde pas !

III.

Il est trop tôt ! — oui, crois-moi, jeune fille !
Fuis cet autel qui réclame ta main ;
— Ce bouquet d'oranger qui parfume ton sein,
Ces flambeaux dont l'éclat scintille,
Dérobent à tes yeux les chaînes de l'hymen....
— De ces voiles la gaze et soyeuse et légère
Peut un jour faire place au crêpe funéraire ;

Un jour ! — sur ton beau front, ces couronnes de fleurs,
Peuvent, en y mourant, en flétrir les couleurs ;
Arrête ! jeune fille... — après, plus d'espérance !
Plus de songes dorés, plus de joyeux désirs !
Oh ! c'est perdre trop tôt de ta belle innocence
Et les pleurs inquiets et les vagues soupirs !

IV.

Il est trop tôt ! — Pourquoi ces traits livides ?
— Pourquoi ces larmes dans tes yeux ?
Quelle main a jeté ces rides
Sur ce front de quinze ans naguère si joyeux ?
— Celui qui te jurait fidélité, constance,
Aurait-il trahi ses sermens ?
Charles, de ta belle existence
Aurait-il dissipé les rêves si charmans ?
Va ! ne me souris pas avec tant d'amertume ;
Soulève tes regards que la fièvre consume
Vers ce ciel azuré qui console toujours ;
O ma Laure ! peut-être il séchera tes larmes,
Peut-être il te rendra ta joie et tes beaux jours,
Ta naïve innocence et tes chères amours !...
Mais non ; — pour toi la vie est désormais sans charmes
Le présent pour ton cœur a détruit l'avenir ;
Arrête !... après l'orage un soleil plus doux brille ;
Arrête ! — à quinze ans, jeune fille !
Il est trop tôt encore.... pour mourir !

1827.

A UNE MÈRE.

Noli plangere !

—

CONSOLATION..

Pourquoi donc le pleurer votre enfant, tendre mère ?
Ange sorti du ciel, il y vient de rentrer ;
De ce divin trésor simple dépositaire,
Vous deviez tôt ou tard vous le voir retirer.

Oh ! ne le pleurez plus ! qu'eût-il fait dans ce monde ?
— Souffert;...—car ici-bas, nous vivons pour souffrir !
Puis, au bout de sa route en douleurs si féconde,
Au malheureux encore il eût fallu mourir.

Mourir... — non d'une mort si douce, si paisible
Que le mourant nous semble un ange qui s'endort ;
Mourir de cette mort inexorable, horrible
Qui, quand l'heure a sonné, nous brise avec effort.

Mais, avant d'arriver à cette heure dernière
Qui, plus tôt ou plus tard, sonne ici-bas pour nous ;
Avant de parvenir au bout de la carrière,
Que de périls pour lui ! que de craintes pour vous !

Et puis, qui sait ? hélas ! trompant votre espérance,
Si ce fils, à la voix d'un monde suborneur,
Foulant aux pieds, un jour, sa robe d'innocence,
N'eût pas, avec le sien, détruit votre bonheur ?

Qui sait ? dans les écarts d'un coupable délire,
Si ce fils, tout-à-coup au crime abandonné,
N'eût pas forcé sa mère, elle-même, à maudire
Le jour où de ses flancs un enfant était né ?

Là haut ! du moins pour lui vous n'avez rien à craindre,
Rien à craindre pour vous ; — le vice, au souffle impur,
Les fureurs des méchants ne peuvent plus l'atteindre ;
— Dans le sein de son Dieu son avenir est sûr !

Nous avons tous, au ciel, un ange tutélaire
Qui veille sur nos pas à toute heure, en tous lieux ;
— Vous n'en aviez hier qu'un seul... heureuse mère !
Le Seigneur aujourd'hui vous en accorde deux.

Oh ! comme il va prier pour vous jusques à l'heure
Où, le Dieu qui soudain l'a rappelé vers lui,
Vous rappelant aussi dans sa sainte demeure,
Vous rendra cet enfant qu'il vous prend aujourd'hui.

Non ; ne le pleurez plus ! — il est avec les anges ;
Loin d'accuser le ciel d'une injuste rigueur,
Dans un cantique saint d'amour et de louanges
Pour vous, pour votre fils, bénissez le Seigneur.

1827.

LES GRILLONS. (1)

BALLADE.

Le grillon a chanté,... c'est signe de bonheur.

A M. BOUCHER DEPERTHES.

C'était un soir d'hiver, — la neige
Tombait et blanchissait le toit
Dont le chaume abrite et protége
Les malheureux contre le froid.

— Une femme, une pauvre mère !
Avec ses enfants écoutait
Si, dans l'âtre de la chaumière,
Le grillon protecteur chantait.

---

(1) En Normandie, et dans plusieurs autres provinces de France, on croit vulgairement que le grillon porte bonheur au toit qu'il habite ; sa disparition est le signe d'une calamité prochaine.

Car bienheureux est au village
Le toit par l'insecte adopté ;
Sa présence est un sûr présage
De joie et de félicité.

Mais vainement la pauvre femme,
Au foyer qui à peine éclairait
Une pâle et mourante flamme,
Cherchait la voix qu'elle implorait ;

Tout se taisait dans sa demeure ;
Et, sous le chaume où ses enfants
Veillaient avec elle, — à cette heure,
On n'entendait rien que les vents....

— Rien que les vents qui, sur la terre,
Soufflaient la neige, et dont le bruit
Se mêlait au cri funéraire
Du sinistre oiseau de la nuit.

— Alors la mère infortunée,
D'une voix pleine de sanglots,
A sa famille consternée
Adressa tristement ces mots :

« — Pauvres enfants ! qu'allons-nous faire ?
« Où travailler pour vous nourrir ?
« La neige au loin couvre la terre ,
« Ah ! c'en est fait.... — il faut mourir !!

« Mourir !... — car tout nous abandonne ;
« Tout !! ... vous savez bien ces grillons
« Dont , le soir , la voix monotone
« Vous égayai t par ses chansons ?

« Ils sont partis... ah ! que leur fuite
« Présage de maux à mon cœur ! !
« Amis ! quand le grillon nous quitte
« C'est pour faire place au malheur...

« — Voici deux ans, de ma chaumière
« Ils s'enfuirent comme aujourd'hui ;
« — Malade tomba votre père....
« Et.... le cercueil s'ouvrit pour lui !!

« Pauvres petits ! si cette absence
« Annonce encor d'autres douleurs ,
« — Le ciel en garde votre enfance ;
« Qu'il me réserve ses rigueurs !

« — Vous pleurez... oh ! non ! point de larmes...
« Prions plutôt ;.... tous, à genoux,
« A la Vierge offrons nos alarmes,
« La Vierge aura pitié de nous ! !

« Prions, enfants ;.. notre prière
« Ne l'implore jamais en vain ;
« Prions ensemble.... elle est la mère
« De la veuve et de l'orphelin !.... »

— Et tous, aux pieds de la Madone,
Dont l'image ornait la maison,
Ils priaient ; — tout à coup résonne
Le chant bienfaiteur du grillon.

« — Les voilà ! ! les voilà, dit-elle,
« Enfans, les voilà revenus !...
« Ce sont eux ; la Vierge immortelle
« A nos regrets les a rendus...

A ces mots, si doux à leur ame,
Vous eussiez vu tous les enfants,
Dans les bras de la pauvre femme,
Se précipiter tout tremblans.

Puis, tour à tour, avec tendresse
L'embrasser, et puis, tout joyeux,
Essuyer les pleurs d'allégresse
Que laissaient échapper ses yeux !

Enfin, les enfans et la mère
Bénirent la Vierge — et soudain
Un doux sommeil sur la chaumière
Descendit jusqu'au lendemain.

Depuis ce moment au village
Purs et sereins sont tous leurs jours ;
Toujours riant est leur visage,
Car le grillon chante toujours !

1827.

LA MENDIANTE,

ÉLÉGIE.

Malheur au pauvre sans demeure !
L. Belmontet.

A M. J. CANONGE DE NIMES.

Il faisait nuit ; auprès de la chapelle,
A genoux sur la neige, exhalant ses douleurs,
La Mendiante a dit : « Chrétiens ! peuple fidèle,
« Soulagez-moi... je souffre ! » et la foule cruelle,
Sans l'écouter, a fui ses pleurs...

« C'en est fait ! il n'est plus de pitié sur la terre ; »
— Dit-elle, et, prenant dans ses bras
Son enfant qui pleurait, vers l'autel solitaire,
Mourante, elle a traîné ses pas.

Et puis : — « Mère du pauvre! écoute ma prière ;
« Naguères on m'a dit dans des jours plus heureux
« Que tu n'oubliais pas les pleurs des malheureux ;
« Je suis pauvre.... je pleure... au jour de ma misère,
« Espoir des affligés, c'est en toi que j'espère,
« Ne ferme point ton cœur à mes cris douloureux !

« J'ai péché.... je le sais, j'ai lassé ta clémence,
« Mes longs égarements méritent ta vengeance ;
« Mais je suis mère... et je n'ai plus que toi !
« Ce n'est plus moi, c'est lui ! c'est mon fils qui t'implore ;
« Nul crime n'a souillé son innocente aurore,
« O mère des pécheurs, pour lui, pardonne-moi ! »

— Et la mère, à ces mots, vers son enfant qui crie,
Se tourne, et l'embrassant : — « Vierge sainte, ô Marie !
« Il pleure ! l'entends-tu ? pauvre enfant! c'est la faim ;
« Je suis bien malheureuse.. ô mon fils, dans mon sein,
« La misère a tari les sources de ta vie....

« J'ai pour toi, tout le jour, éplorée, à genoux,
« Aux heureux de la terre exposant mes alarmes,
« Mendié leurs bienfaits... ils repoussaient mes larmes ;
« Je leur montrais mon fils, et, d'un œil de courroux,
« Quand je les implorais, regardant ta souffrance,
« Ils passaient et m'ont dit avec indifférence :
—Allez et laissez nous....

« Oui, je n'ai plus que toi ! toi seule, Vierge sainte !
« Prends pitié de mes pleurs; mais de ma triste plainte
« Fatiguant en vain les échos,
« J'écoute et je n'entends, au sein de la nuit sombre,
« Que l'oiseau du soir qui, dans l'ombre,
« De son aile bat les vitraux
« De cette enceinte solitaire,
« Et mêle sa voix funéraire
« Aux cris redoublés de mes maux.... »

— Elle se tut ; — à l'aurore nouvelle
Le vieux pasteur de la chapelle,
Vers le saint Lieu portant ses pas,
Les trouva tous les deux étendus sur la pierre ;
Ils n'étaient plus ! et, dans ses bras,
Serrant son jeune enfant glacé par les frimas,
On eût dit que la pauvre mère
Voulait encor l'arracher au trépas.

1827.

A LÉA.

Mon ame vous demau .
Un souvenir de regret ou d'amour,
Th. w. D.

— Oh ! dis-le moi, quand, sur une autre plage,
Les destins ennemis auront porté tes pas ;
Quand, pour jamais, désertant nos climats,
Ton aile aura changé de ciel et de rivage,
Oh ! dis-le-moi, jeune oiseau de passage,
De nos concerts, de nos jeux dans les bois,
De nos amours sous le feuillage
Te souviendras-tu quelquefois ?

— Te souviendras-tu, mon amie,
De nos courses dans la prairie,
De nos ébats dans le vallon ?
De nos ruisseaux si doux, et de la place
Où l'herbe encor peut-être a conservé la trace,
De nos luttes sur le gazon ?.....

Oui, tu t'en souviendras ! — Quand l'oiseau de passage,
Au retour des hivers, quitte notre rivage,
S'exile-t-il donc pour toujours ?
— Ah ! pour toujours s'exile-t-elle,
Quand, loin de nous, la frileuse hirondelle
Sous d'autres cieux va chercher les beaux jours ?...

Non ; quand les aquilons ont fait place au zéphyre,
Quand la nature en deuil recommence à sourire,
Quand le printemps a chassé les hivers,
— Soudain, la troupe fugitive,
A tire-d'aile accourt et repeuple la rive
D'où la froidure exila ses concerts ;

.

Oui, tu t'en souviendras, j'en garde l'espérance ;
Je l'espère.... — mais si jamais,
Si d'un nouvel amour, dans ton cœur, les attraits
D'un si doux souvenir effaçaient la puissance,
— Oh ! garde-toi d'en instruire mon cœur !
Cache-le-moi, je t'en supplie ;....
Si j'apprenais, un jour, que ton ame m'oublie,
— O ma Léa ! j'en mourrais de douleur !

1827.

LE MONTAGNARD.

O ma patrie !
O mes amours !!

BALLADE.

— Oui vos plaines sont bien belles ;
Jamais, de leurs froides ailes,
Les perfides aquilons,
N'y flétrissent, dans leur rage,
De vos peupliers l'ombrage,
Ni l'herbe de vos vallons.

— Jamais la neige glacée,
A vos portes entassée,

N'y frappe d'effroi vos cœurs ;
— Jamais l'avalanche altière ,
Dans sa chute meurtrière ,
N'engloutit les voyageurs.

— Jamais la cascade pure ,
Qui tombe, fuit et murmure,
En glissant sur les cailloux ,
Par les orages gonflée ,
N'y ravage la vallée
De ses ondes en courroux.

— Eh bien ! pourtant je préfère
Les neiges de ma chaumière ,
L'avalanche et ses dangers ;
Je préfère mes montagnes
A vos riantes campagnes ,
A vos fertiles vergers.

— C'est que , dans ces lieux sauvages
Qui glaceraient vos courages
Et d'épouvante et d'effroi ,
J'ai là , près de moi , ma mère ,
Vieille , et qui , sur cette terre ,
Pour l'aimer n'a plus que moi !

— C'est que, dans ces lieux encore,
Est un ange que j'adore,
Et qui, — si le noir souci
Vient assombrir mon visage,
Accourt et me dit : « Courage !
« A tes côtés me voici !! »

1827.

FOI !!

MÉDITATION.

Ad te levavi oculos meos
qui habitas in cœlis.
Psalm.

A M. P. LAIR DE CAEN.

J'ai levé mes regards vers celui dont la main
Nous soutient aux jours de nos peines ;
A ses genoux déposant mon destin,
Et puis, avec douleur, m'agitant dans mes chaînes,
J'ai dit : « Mon Dieu ! t'implorerai-je en vain ?
« D'un œil sec verras-tu mes larmes ?
« Fermeras-tu toujours ton cœur à mes alarmes ?
« Tu lis au fond du mien et tu connais mon sort,
« Assez long-temps l'orage a pesé sur ma tête ;
« Fais que le calme enfin succède à la tempête,
« Fais que mon frêle esquif s'abrite dans le port ! »

J'ai dit, et, tout-à-coup, aux cris de ma prière,
Séchant les pleurs qui mouillaient ma paupière,
Une invisible main a passé sur mes yeux ;
— Et soudain, aux clartés d'une nouvelle étoile,
J'ai vu ma nef fragile entrer, à pleine voile,
Dans le port qu'imploraient mes vœux.

Maintenant que son bras m'a sauvé de l'abîme ;
Maintenant qu'à jamais il ravit leur victime
Aux vagues en fureur qui voulaient m'engloutir ;
Je veux, chaque matin, au lever de l'aurore,
Je veux, durant le jour, le soir, je veux encore
Et le louer et le bénir....

A mes frères d'exil, sur la terre d'alarmes,
Je veux, montrant mes yeux noyés de larmes,
Exalter, ô mon Dieu ! ta gloire et tes bienfaits ;
— Au malheureux courbé sous le poids de la peine,
Je veux montrer mes bras dépouillés de la chaîne
Que ton bras rompit à jamais.

Et puis, je leur dirai, dans ces jours de tempêtes:
« Contre le ciel en feu qui toune sur vos têtes,
« Pourquoi des grands du monde aller cherchant l'appui?
« Sachez que cet appui comme eux est éphémère ;
« Que leur pouvoir, brillant comme le verre,
« Est aussi fragile que lui !

« Non, non ; n'attendez rien de ces enfants des hommes ;
« Quoique placés plus haut, ils sont ce que nous sommes,
« — Sur eux vous compteriez en vain ;
« Implorez, implorez, au jour de la détresse,
« Celui qui n'a jamais violé sa promesse,
« Celui qui tient les rois et leur sort en sa main,
« Qui protége la veuve et nourrit l'orphelin,
« Qui, de rien enfanta les cieux, la terre et l'onde,
» — Celui qui de ce vaste monde
» Est, à lui seul, le principe et la fin ! !... »

— C'est alors que ta bienfaisance
A ses pieds les verra lui demandant pardon,
Et, le front dans la poudre, adorant ta puissance,
Réunir leurs accens à ma reconnaissance
Pour célébrer à jamais ton saint nom.

— C'est alors que ton sanctuaire
Les entendra bénir cette main tutélaire,
Qui du piége les a sauvés ;
— C'est alors, ô mon Dieu, que, de ton trône auguste,
Tu verras des parfums du juste
Fumer sur tes autels ces vases approuvés ! !

1827.

LA NACELLE.

[illegible]

Virg.

— Où vas-tu, nacelle rapide?
Où vas-tu sans voile et sans guide?
Réponds... — mais tu ne le sais pas;
L'onde t'entraîne et toi tu suis le cours de l'onde:
— Ainsi l'homme entraîné sur l'océan du monde,
Ignore le but de ses pas!!...

Où va-t-il? — où vas-tu?? — demandez au rivage,
Où va le flot qui, chaque jour,
Vient se briser contre la plage,
Et s'en éloigne sans retour;
— Demandez au bosquet, — demandez à la plaine
Où va la fleur que l'ouragan entraîne,

Où va la feuille, alors que l'aquilon,
Courbant le front des bois sous sa bruyante haleine,
L'abat et puis la roule à travers le vallon...

— Pour toi, nacelle fugitive!
L'ancre pourrait encore, en dépit des autans,
Soudain t'enchaîner à la rive
Et te fixer sur ses flots inconstans;

Mais nous, pauvres nochers! quand la vague ennemie
Nous emporte, — c'est pour toujours!
De notre esquif sur la mer de la vie
Quel ancre tutélaire arrêterait le cours?...

— Rien n'arrête l'homme qui passe,
Une voix lui dit: marche! et lui va son chemin;
Et sa fuite ici-bas laisse encor moins de trace
Que la barque qui fuit n'en laisse à la surface
Du flot qui l'emporte en son sein.

Où va-t-il?...—où vas-tu?—réponds, pauvre nacelle!
Réponds...—mais déjà, sur les eaux,
Tu fuis sans écouter ma voix qui te rappelle...
A demain! — sur ces bords, au rendez-vous fidèle,
Je reviendrai te demander aux flots;

Je reviendrai !... — mais de ma voix plaintive
Demain ! la mort peut-être aura glacé les cris ;
— Demain ! nacelle fugitive,
Peut-être l'algue de la rive
Couvrira-t-elle mes débris ! ! !

Caën, 1827.

A MES BILLETS D'AMOUR.

Qu'avec bonheur je vous relis encore
Billets d'amour qu'autrefois j'ai tracés ;
Billets où je retrouve et mon Éléonore
Et mes rêves si doux et sitôt effacés ! ! ...

J'avais seize ans alors ; j'étais à l'âge où l'ame,
Toute espérance et toute flamme,
Bondit aux noms si chers d'avenir et d'amour ;
A l'âge où l'on voudrait pouvoir hâter la vie,
Où la journée hélas ! est à peine finie
Que nos vœux de l'aurore appellent le retour :

A l'âge où notre ciel d'un pur soleil rayonne,
Où nous rions au bruit de l'orage qui tonne,
Où, bravant les flots en courroux,
Nous lançons notre esquif à la merci de l'onde,
Sans avoir préparé, si la tourmente gronde,
Un refuge contre ses coups.

Beaux jours où je l'aimais, où j'étais tout pour elle;
Où toujours la nature était riante et belle,
Où mon ciel azuré ruisselait de soleil;
Pourtant je vous trouvais parfois ternes et pâles,
Et mes regards, par intervalles,
Accusaient de froideur votre éclat si vermeil!...

Mais lorsque je compare, aujourd'hui, de ma course
Le présent au passé; — quand je fais, vers sa source,
Remonter de mes jours le fleuve évanoui,
Quand à ces jours si beaux, que je disais si sombres,
De mes jours d'aujourd'hui je compare les ombres,
J'en demeure tout ébloui...

— Si vous voyiez aussi comme ma main s'attache
A ces frêles débris que chaque jour m'arrache;
— Si vous voyiez comme mes yeux
Dévorent ardemment ces pages si fidèles

Pour y trouver encor quelques parcelles
D'un passé si délicieux...

— Qu'avec bonheur je vous relis encore
Billets d'amour qu'autrefois j'ai tracés;
Billets où je retrouve et mon Eléonore
Et mes rêves si doux et sitôt effacés ! !

1827.

LE PIANO ABANDONNÉ.

Longa es su noche y cerdos estan sus ojos pesados !!
Longue est ta nuit et fermés sont ses yeux lourds !!

A Mme B***.

Comme ses yeux étaient mouillés de larmes !
— Comme de son front la pâleur
Trahissait les vives alarmes
Qui déchiraient son jeune cœur !

Et moi je lui disais, en la voyant rêveuse :
« O ma Jenny ! serais-tu malheureuse ?
» Tu ne ris plus comme autrefois...
» De ce piano, si tendre sous tes doigts,
» Pourquoi n'entends-je plus la corde harmonieuse
» Accompagner les doux chants de ta voix ?

« — Voici pourtant les jours où la nature
« Reprend sa vie et sa beauté ;
» Les jours où le printemps rend aux bois leur parure,
» Aux zéphirs leur joyeux murmure,
» Aux clairs ruisseaux leur liberté...

« Tout renaît au bonheur et tu gémis encore...
» Ah ! suspends tes soupirs, sur le clavier sonore,
» Viens chercher de nouveaux accens ;
» — Chante le mois des fleurs, le soleil du printemps ;
» Pour chanter le retour du printemps et de flore,
» Philomèle a toujours des chants ! »

— Je disais et Jenny, déguisant sa tristesse,
Sur son front soucieux rappelait l'allégresse,
Me souriait, et puis chantait ces airs joyeux
Pour mon cœur et le sien jadis si pleins de charmes,
Et puis se détournait pour essuyer les larmes
Que laissaient échapper ses yeux.

Un jour, plus pâle encor, plus triste, plus émue,
A ce piano je l'aperçus soudain ;
Elle pleurait et froissait dans sa main
Une lettre qu'elle avait lue,
Et qu'hélas ! bientôt, à ma vue,
Je la vis, en tremblant, remettre dans son sein.

J'écoutais : — Quand l'infortunée,
Les yeux noyés de pleurs, vers son piano tournée :
» — Qu'un autre prenne soin de toi...
» De tout ce que j'aimais je suis abandonnée,
» Sois abandonné comme moi ! ! »

— Et puis alors ses sanglots redoublèrent,
Et puis six grands mois s'écoulèrent,
Et, moi, je m'éloignai de ce triste séjour;
Mais, lorsque la frileuse automne,
Sur nos chants demi-morts effeuillant sa couronne,
Sous le toit paternel eut hâté mon retour...
Je revins, ô Jenny ! pour t'écouter encore,
La mort à tout jamais avait glacé ta voix,
Et ton piano naguères si sonore
Ne résonnait plus sous tes doigts ! !

1828.

LE GLADIATEUR.

Ave Cesar! morituri te salutant
Cesar! sois salué par ceux qui vont mourir!

—

A M. MONONTEUIL, PEINTRE.

— Pourquoi ces cris de joie et de victoire ?
Où courent ces licteurs ? — ces gardes du prétoire ?
D'un nouvel Annibal Rome va-t-elle aux Dieux,
Superbe, consacrer aujourd'hui la défaite ?
César d'un roi vaincu rapporte-t-il la tête ?...
— Non; ces temps ne sont plus ! ! et ce peuple joyeux
Qui dans Rome aujourd'hui s'agite,
Dans le cirque se précipite
Pour voir mourir un vil Gladiateur...
Et voilà ces Romains dont jadis la valeur
Enchaînait l'univers à leur char de conquêtes ;
Qu'ils sont donc généreux ! — qu'ils ont de nobles fêtes !
Que ces maîtres du monde ont d'augustes plaisirs ! !
— Allons, licteurs ! déchaînez les esclaves ;
— Et vous captifs, courage ! égorgez-vous en braves,
De Rome et de César amusez les loisirs...

— Du cirque sur ses gonds la porte d'airain roule ;
La grille crie et tombe...— On ouvre les cachots ;
De gradins en gradins le peuple-roi s'écoule,
Et l'enceinte mugit sous les pas de la foule
Qui s'y rue à grands flots...
Les voilà ! ! — le licteur, en les nommant, s'avance ;
L'Edile ordonne le silence ;
Les voilà ! ! — tour-à-tour, chaque Gladiateur,
Les regards enflammés de honte et de colère,
Le glaive en main, le front dans la poussière,
A salué le clément empereur.

— Que du cyprès le funèbre feuillage
Voile l'autel des suppliants ;
— Vierges, brûlez les parfums odorans;
Et vous, prêtres, chantez !...— aux sanglots du carnage
César veut que la joie unisse ses accens ! !

Les voilà ! ! — Le signal est donné ; — dans l'aréne
Deux robustes captifs en sont venus aux mains ;
Ils ont reçu le jour, — l'un aux bords de la Seine,
— L'autre aux rives du Borysthène,...
Ils vont mourir pour les Romains ! !
— Leur crime ? — ils ont brisé leur chaîne ;
Esclaves de César ils voulaient s'affranchir..
Mais la fortune ingrate a trahi leur vaillance,

Rome triomphe... et sa clémence
Dans ce cirque odieux les condamne à périr.

Déjà depuis long-temps sur le champ du carnage,
Rivaux tous deux d'adresse et rivaux de courage,
Ils lançaient tour-à-tour et repoussaient la mort;
Quand tout-à-coup, par un dernier effort,
Le Gaulois, poursuivant son farouche adversaire,
Le frappe... et puis, frappé, roule dans la poussière,
Sous le glaive sanglant du fils sanglant du Nord...

— « Qu'il vive! » —A ce cri de la foule,
Qu'il vive! a répondu le clément empereur;
— Lui de son flanc ouvert montrant le sang qui coule,
Le glaive vers César, et le front sans couleur:
—« Il est trop tard! gardez votre clémence,
» Je n'en veux point; mon sang, à son sang confondu,
» Réunira bientôt le vainqueur au vaincu;
» Mais ce sang contre vous ira crier vengeance!
» Tremblez, bourreaux! tremblez.. le jour fatal s'avance
» Où du Nord débordé les farouches enfans
» Viendront, sur vos débris fumans,
» Venger de l'univers l'opprobre et la souffrance! ! ! »

Il disait : épuisé par un brûlant transport
L'infortuné, sur l'arène sanglante,

Chancelle, tombe, expire... et, d'une main mourante,
De son glaive brisé semble vouloir encor
Menacer des Romains la foule
Qui du cirque, à grand bruit, s'écoule,
Et dont les chants joyeux insultent à sa mort.

1828.

SOUVENIR.

De tant de bonheur et d'ivresse
que reste-t-il ?.. Un souvenir !

Ami, t'en souviens-tu, qu'elle était jeune et belle
La Vierge, hélas ! qui de l'amour
Allumant, dans mon cœur, la première étincelle,
Me promit un tendre retour !!

—Ce fut ici, ce fut sous ce bocage
Que je la vis apparaître à mes yeux ;
Oh ! comme elle éclipsait les beautés de son âge !
Comme j'aimais à voir flotter, sur son corsage,
Les blonds anneaux de ses cheveux !..

— Que j'aimais son tendre sourire,
Et ses regards qui semblaient dire :

« Aimez-moi de tout votre cœur... »
« Aimez-moi, de vos yeux je sécherai les larmes,
» Et, de votre ame, éloignant les alarmes,
» Je veux y rappeler l'espoir et le bonheur... »

— Et moi, je lui livrai mon ame,
Je lui donnai ma vie et de toute sa flamme
L'amour soudain me consuma;
—Nos soupirs bientôt nous trahirent,
Nos deux cœurs enfin se comprirent...
Je l'adorais... — elle m'aima !!

Mais la fatalité, d'une chaîne si belle,
Tout-à-coup vint rompre les nœuds ;
Son cœur brûla d'une flamme nouvelle,
Et, dans ses bras, je vis mon infidelle
Echanger les sermens d'un rival plus heureux...

Que je souffris alors, que je versai de larmes !
Pour mon cœur trahi que d'alarmes!
Que d'angoisses ! — que de sanglots !
Que de jours sans soleils, que de nuits sans pavots ! !
Mort désormais au monde, aux plaisirs, à leurs charmes
Je ne vécus que pour les maux...

Et je me dis : mourons !... — car j'avais l'espérance
Que je pourrais mourir à force de souffrance ;
O mon ami ! quelle était mon erreur !...
Depuis deux ans traînant ma pénible existence ,
J'attends en vain ma délivrance ,
Hélas ! on ne meurt point d'amour ni de douleur ! !

1828.

A UN OISEAU CAPTIF.

Heu ! nimiùm similes ! !

ÉLÉGIE.

Pauvre captif, au paternel rivage
Arraché comme moi,
Pourquoi sans cesse de ta cage
Ebranler les barreaux ? — de tes concerts pourquoi,
Oubliant la douce harmonie,
Par les accens de ta vive douleur,
Sans cesse réveiller, dans mon ame attendrie,
Le souvenir de mon malheur ?

— Peut-être en agitant sans cesse
De ta prison les fragiles barreaux ;

— Peut-être, en lassant les échos
Des cris plaintifs de ta détresse,
Crois-tu qu'enfin, sensibles à tes maux,
Tes tyrans briseront ta chaîne?
— Peut-être penses-tu qu'un matin, dans la plaine,
Libre, comme autrefois, tu reverras encor
Ou l'aubépine ou le vieux chêne
D'où jadis ton aile incertaine
Essaya son premier essor!!

Pauvre oiseau! cependant une nouvelle aurore
Pour toi peut ramener encore
Et des soleils plus doux et des cieux plus sereins;
— Brisant un jour les barreaux de ta cage,
Tu peux aller encore endormir tes chagrins
Sous le même arbre dont l'ombrage
Te dérobait jadis aux serres du vautour;
— Tu peux encore, y reposant ton aile,
Y retrouver hélas la mousse maternelle
Où ton enfance vit le jour...

Mais moi!... j'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance!.
— Jamais de mon heureuse enfance
Les roses, sur mon front, ne doivent refleurir!
— Jamais, aux lieux de ma naissance,

Mes yeux noyés de pleurs, flétris par la souffrance,
Ne doivent, hélas ! se rouvrir !!...

— Oui, c'en est fait ! beaux cieux de ma patrie,
Vallons chéris, bosquets touffus,
Sentiers où je venais égarer mon amie,
Grottes où, chaque soir, aux sons de l'Angélus,
— Chaque matin, au réveil de l'aurore,
J'échangeais ses baisers...— où je voudrais encore
Les échanger... adieu ! je ne vous verrai plus !!

Je ne vous verrai plus... — ah ! sur votre rivage,
Sous vos bosquets, sous leur ombrage,
Qu'irai-je chercher aujourd'hui ?...
Irai-je, aux jours de ma tristesse,
Pour soutenir ma débile jeunesse,
A de vains souvenirs demander un appui ?...

Irai-je encor d'une amante volage
Chercher l'amour et les serments ?
Comme une feuille, hélas ! ils ont fui sur les vents !!...
— Irai-je encore, aux arbres du bocage,
Redemander nos chiffres enlacés ?...
Ainsi que dans son cœur, sur l'écorce vieillie,
Le temps de sa main ennemie
Les aura sans doute effacés !!..

Oh non ! je n'irai point ; — je n'ai plus de patrie ;
Mais toi, pauvre captif ! fasse le ciel qu'un jour
Tu retrouves la tienne, et puis, qu'à ton retour,
Sous l'arbre hospitalier où tu reçus la vie,
Retrouvant ta première amie,
Tu la trouves encor fidèle à ton amour !...

Nantes, 1828.

L'AUMONE.

STANCES.

Qui donne aux pauvres prête à Dieu

AUX MAUVAIS RICHES.

Des ris, des jeux, des festins et des fêtes!!
—Des jeux, barbares que vous êtes!
Quand le pauvre à vos pieds expire sous la faim...
—Des festins! lorsque votre frère
Pâle de froid, hélas! et de misère
N'a pas même un morceau de pain!!

Arrêtez!...—voyez-vous ces vieillards qui gémissent?
Ces femmes, ces enfants dont les cris retentissent
Et troublent les échos de vos longs corridors!
« J'ai faim! vous disent-ils, un peu de pain de grâce!

» J'ai froid ! à vos foyers une petite place,
» Pour réchauffer nos faibles corps !... »

Et vous, de vos banquets, vous courez à la danse ;
Et vous, la joie au front, au cœur l'indifférence,
Vous secouez la tête, et, lorsqu'à deux genoux,
Aux seuils de vos palais leurs plaintes lamentables,
S'en viennent implorer les miettes de vos tables,
Vous passez en disant : « Allons, retirez-vous ! !... »

Et puis, pour ajouter encore à leur détresse,
Vous leur jetez les mots de vice et de paresse,
Vous, riches !... et pourtant, voyons, de bonne foi,
Qu'êtes-vous, fils de l'opulence ?
Vous qui prenez contre eux la gloire et la balance,
Pour les juger ainsi, qu'êtes-vous, dites-moi ?

— Parfois des fils heureux des crimes de leurs pères ;
— Des frères enrichis des malheurs de leurs frères,
— Des vampires gorgés du sang de l'orphelin...
Voilà pourtant, voilà souvent ce que vous êtes,
O vous qui détournez vos têtes
Quand le pauvre vous tend la main ! !

— Mais, dites-vous, la sage expérience
Nous prouve, chaque jour, que la pâle indigence

N'est souvent qu'un masque imposteur ;
— Un manteau dont le vice avec art s'environne
Pour nous mentir, pour escroquer l'aumône
Que notre pitié croit accorder au malheur...

Oui...— mais peut-être aussi, sous ce masque perfide,
Il en est dont le cœur, toujours pur et candide,
Pour tout remords n'a que sa probité ;
O riches ! il en est, sous ce manteau peut-être,
Qui seraient comme vous, s'ils avaient voulu l'être
Au prix qu'il vous en a coûté !...

Maintenant, répondez, sur la foi de ce doute
Faut-il laisser périr, abattu sur la route,
L'infortuné que je puis relever ?
Faut-il, quand sur le bord se débat la victime,
Faut-il donc que mon bras la plonge dans l'abime,
Lorsque ce bras peut la sauver ?...

Oh non ! donnez toujours... — On frappe à votre porte :
C'est un pauvre !... donnez ; donnez ! que vous importe ?
Le cœur qui bat sous ces lambeaux ?
Qu'il soit ce qu'il voudra ! donnez ! c'est votre frère ;
Donnez ! il souffre.. il est dans la misère...
Si ce n'est pas pour lui que ce soit pour ses maux ;

Donnez! — le riche sur la terre,
Des biens de l'indigent est le dépositaire;
Donnez! et quand, vers vous, il élève sa voix,
Il réclame son bien; — riches! il faut le rendre,
— C'est un crime pour vous d'attendre
Qu'il le demande une seconde fois!...

Donnez; on ne sait pas ce que le sort nous garde;
Tel au char du bonheur, avec dédain, regarde
Le malheureux que sa roue a brisé,
Qui, peut-être, à son tour, renversé dans la boue,
Se verra par la même roue,
Dans la même ornière écrasé!

Donnez donc, oui donnez!!...— Si votre char culbute,
Donnez, pour qu'au jour de la chute
On vous relève, — on vous tende la main;
— Donnez, afin que l'on vous donne;
Oh! ne refusez pas l'aumône,
Riches!...— car vous pouvez la demander demain!!

1828.

LA CROIX D'OR.

BALLADE.

« A votre sainte prière
» Je me réclame aujourd'hui ;
» De grâce ! oh ! priez, mon père ,
» Priez le bon Dieu pour lui !...
» Bon vieillard, pour votre peine ,
» Que n'ai-je une bourse pleine ?
» Mais je n'ai pour tout trésor...
— Et la tremblante Laurette
Au pieux Anachorète
Présentait une croix d'or ! !

» — Votre pieux père, ô ma fille !
» Au lit, malade et souffrant,
» Dans les bras de sa famille,
» Serait-il donc expirant ?...
» Prions... — du ciel la clémence

» Est inépuisable, immense ;
» Il peut vous le rendre encor...
— Et, les yeux baissés, Laurette
Au pieux Anachorète
Ne donnait point sa croix d'or.

« — Mais non ; — c'est peut-être un frère,
» Qui, délaissant son berceau,
» Passe des bras d'une mère
» Au lit glacé du tombeau ;
» C'est la frileuse hirondelle
» Qui s'enfuit à tire-d'aile
» Quand souffle le vent du nord...
— Et, les yeux baissés, Laurette
Au pieux Anachorète
Ne donnait point sa croix d'or.

« — Ciel ! le clairon des alarmes
» Dans nos champs a retenti...
» Suivi de ses hommes d'armes,
» Le duc Monfort est parti ;
» Peut-être de ce village
» Emmène-t-il quelque page,
» Et vous craignez que... la mort... »
— Et, pâle à ces mots, Laurette
Aux mains de l'Anachorète
Laissa tomber sa croix d'or !...

Que devint la jouvencelle ?
A celle qui tant l'aimait
Le page fut-il fidèle ?
La chronique ici se tait ;
Mais une note fort sage
Nous apprend que, du village,
L'hermite vit, un beau jour,
Bachelette et gentil page
Qui venaient à l'hermitage
Faire bénir leur amour.

1828.

LE MAL D'AMOUR.

ELEGIE

La pitié pour elle [illegible]

A Mlle. ANGÉLINA L***.

Elle se meurt d'amour ! — dites-vous et, près d'elle,
Vous passez en riant de sa pâleur mortelle ;
— N'insultez pas à sa douleur...
Plaignez-la bien plutôt comme on plaint une rose
Qui, sur sa tige, — à peine éclose, —
Penche son beau front sans couleur...

Plaignez-la comme on plaint l'arbrisseau du bocage
Qui, flétri par les vents ou brisé par l'orage,
De ses tristes débris jonche au loin le vallon ;
— Comme le fruit qui n'est pas mûr encore,
Et qui, cédant au ver qui le dévore,
Tombe jauni sur le gazon...

Plaignez-la !...— puissiez-vous ne jamais le connaître
Ce mal cruel qui consume son être ,
Cet orage secret qui tourmente son cœur ;
— Ce ver rongeur dont la dent ennemie
De l'arbre naissant de la vie
Pour toujours dessèche la fleur ! !

Et pourtant il viendra ce temps inévitable,
Ce temps qu'appellent vos désirs ;
Et qui , comme les siens , emportant vos plaisirs ,
En vous fuyant d'une aile irrévocable
Ne vous laissera plus que regrets et soupirs...

Alors vos yeux si beaux perdront leur vive flamme ,
Une molle langueur engourdira votre ame
Et dans vos sens troublés versera le poison ;
Et vous, après avoir, dans la coupe perfide ,
A longs traits savouré le breuvage homicide ,
Vous chercherez en vain votre raison.

Et puis , vous pencherez votre tête abattue ;
Et puis, vous pâlirez... et puis , à votre vue ,
Vos compagnes diront : « — Elle se meurt d'amour ! ! »
Plaignez-la bien plutôt... mais je vous vois sourire ;
Vous riez , et peut-être à cette heure elle expire !...
— Son destin est le votre...—à demain votre tour ! !

Caën , 1829.

ROME.

Vanitas vanitatum !
Eccles.

Contemplez du géant la grandeur et la force,
exhumez-en les ossemens...,
T. B.

MÉDITATION..

A l'heure où, s'élançant de son char de lumière
Pour consoler les cieux du soleil qui s'enfuit,
D'un nuage argenté la lune avec mystère
Jette un rayon du jour sur le front de la nuit ;
— Aux rivages du Tibre, au milieu des décombres,
Je vins m'asseoir, et là, sous ces portiques sombres,
Eternels monuments du faste des Césars,
Des Romains évoquant les ombres,
J'aimais à repeupler ces vieux débris épars,
Quand tout-à-coup une arche qui chancelle
S'écroule, tombe et me rappelle

Que mes pas n'ont foulé que des pierres sans nom ;
Et que la ville, aux sept collines,
N'est plus qu'un amas de ruines
Couvertes par le temps de lierre et de gazon.

Et j'ai dit : « Tes grandeurs n'étaient qu'un beau mensonge
« Rome ! ta gloire, hélas, a passé comme un songe....
» Où sont-ils tes palais ? — tes temples fastueux ?
» Où sont tes jours de triomphe et de fêtes ?
» Quelle main a brisé le char de tes conquêtes ?
» Qu'est devenu ce sénat orgueilleux,
» Et ce forum, où les rois de la terre
» Apportant leur couronne aux pieds du peuple-roi,
» Le front courbé dans la poussière,
» Attendaient qu'un licteur leur criât : Lève-toi ! »

Cependant aux beaux jours de ta puissance altière,
Tu disais au soleil : — Soleil, de ta lumière,
Mon empire aura la splendeur,
Et de la nuit des ans mon nom toujours vainqueur,
Surpassera de ton cours la durée...
— Mais un jour le soleil, de la voûte azurée,
Pour contempler ta gloire abaissa ses regards,
Rome ! — tu n'étais plus ! !... et la cité superbe
Qui l'insultait du haut de ses remparts,
Avec ses fils dormait déjà sous l'herbe...

— Réveille-toi, reine des nations !...
Fille de Jupiter, ressaisis ton tonnerre ;
— Le Nord vengeur arme ses bataillons,
Fille de Mars ! frappe du pied la terre,
—Fais-en sortir tes légions...

Capitole fameux, citadelle du monde,
Brennus est dans tes murs...—La balance à la main,
Un barbare à prix d'or met les jours d'un Romain ;
Où sont-ils tes vengeurs?...— dans une paix profonde,
Ils dorment à jamais, et, sur leurs monuments,
Aux yeux du voyageur qui cherche leur poussière,
De son bâton un pâtre solitaire
Disperse avec dédain leurs nobles ossements...

— Ici, — de portique en portique,
Des nuits l'astre mélancolique
Eclaire ces marbres poudreux
Que la ronce a couverts de ses bras épineux ;
Là c'est le Panthéon ; — là c'est le Colysée,
D'où l'aigle, s'élançant d'une arcade brisée,
Bat de l'aile, et, planant sur ces vastes déserts,
Aux échos jette un cri d'alarmes,
Comme s'il appelait aux armes
Les vieux maîtres de l'univers...

Rome, te voilà donc! — Des tombeaux, des ruines ;
— Des temples où le lierre a jeté ses racines.
Et règne, triomphant, sur tes Dieux détrônés ;
— Des cirques, — des palais détruits, abandonnés,
Et le reptile impur sur l'Arc de la victoire....
— O mère des Césars! voilà toute ta gloire !
Et de l'*immortelle cité*,
Voilà tout ce qui reste à l'*immortalité*!!....

— Mille ans le cèdre a bravé la tempête ;
L'orage gronde...— aux vents il oppose sa tête ;
Il lutte...— c'est en vain ! — la foudre a redoublé :
L'aquilon siffle avec plus de furie,
L'ouragan tonne..., — l'arbre crie
Et roule sur le sol de sa chute ébranlé...

Telle et peut-être encore, hier, plus orgueilleuse,
Rome, élevant sa tête audacieuse,
Du haut de sa grandeur défiait l'univers...
— Quel foudre a terrassé cette reine superbe?
Comment est-il tombé jusqu'au niveau de l'herbe,
Le cèdre altier qui menaçait les airs?

— C'est une loi du sort ; — tout passe, tout succombe ;
Les peuples, les cités, tout meurt... tout doit mourir,

Et c'est alors qu'il croit s'en affranchir
Que l'orgueilleux périt et tombe
Dans l'éternel cercueil qu'il se flattait de fuir.

Toi même, ô mon pays ! ô chère et belle France !
Qui sait? si quelque jour ta gloire et ta puissance
N'iront pas s'engloutir dans l'abîme des temps...
Qui sait? si, quelque jour, ranimant ta poussière,
Un barde, comme moi plaintif et solitaire,
Ne viendra point, hélas ! te demander des chants ?...

1829.

AU BOIS DES VALLÉES.

Amour ! Dieu de mon ame, où donc es-tu ?

Salut ! — après deux ans de douleurs et d'absence,
Salut, bois où j'aimais à venir, chaque jour,
Sur un lit de gazon, dans les bras de l'amour,
M'enivrer de bonheur, de joie et d'espérance !

Voici l'étroit sentier qui conduit au hameau ;
Je reconnais là-bas l'ombrage du grand chêne,
D'où j'aimais à la voir, bondissant dans la plaine,
Accourir et monter ce rapide coteau.

Ce ruisseau qui s'enfuit le long de ces prairies
Nous endormait au bruit de ses flots amoureux ;
— Il baigne encor ces bords heureux,
Comme autrefois encor ses rives sont fleuries...

Avançons... c'est la grotte où tous deux, chaque soir,
Nous venions, pleins d'amour, au rendez-vous fidèles ;
—Pourquoi l'amour a-t-il des ailes ?...
La peine et le malheur devraient, seuls, en avoir !...

Nos chiffres ?...—les voilà sous cette mousse humide ;
Ainsi qu'au premier jour ils brillent enlacés...
Je croyais que le temps les aurait effacés,
Ainsi que mon amour au cœur de la perfide !...

Bosquets, sentiers touffus, clairs ruisseaux, vous voilà !
Vous voilà verts gazons si chers à ma tendresse ;
Du Dieu que j'adorais aux jours de mon ivresse,
Voilà bien les autels...—mais le Dieu n'est plus là !...

1829.

LA MORT DE GOLIATH.

Il y avait dans l'armée des Philistins un géant d'une taille énorme, on le nommait Goliath. — Depuis 40 jours il venait sans cesse défier les Israelites jusque dans leur camp.

La Bible.

A MON ONCLE WAINS.

I.

Du Philistin la bouche impure,
Depuis quarante jours entiers,
Vomit le sarcasme et l'injure
A la face de tes guerriers...
Israël! marche à la vengeance...
Pour ce peuple plus de clémence!
Jéhovah l'ordonne aujourd'hui;
—Que ta colère le dévore,
Et que le jour qui vient d'éclore
Se lève le dernier pour lui!!...

—Que dis-je ! — le clairon d'alarmes
Pour tes soldats résonne en vain ;
En vain Jéhovah crie : Aux armes !
Le courage est mort dans leur sein ;
En vain Saül, dans sa détresse,
Les yeux noyés de pleurs, — les presse
De voler aux champs des combats ;
—Tes guerriers, pâles d'épouvante,
Enfermés, chacun dans leur tente,
N'osent du glaive armer leur bras...

D'où vient cette frayeur soudaine ?
Dans ton Dieu n'as-tu plus de foi ?
Ou bien t'accablant de sa haine
S'est-il donc retiré de toi ?
—Israël ! — au jour de l'outrage,
Dis-moi, quel sinistre présage
Enchaîne ton glaive au fourreau ?
—Pourquoi le lion si terrible,
Dépouillant sa force invincible,
Tremble-t-il comme un faible agneau ?

II.

Au milieu des deux camps, le front haut, l'œil farouche,
Armé d'une massue et l'insulte à la bouche,

Voyez ce géant monstrueux...
Goliath est son nom !... — effrayés de sa taille,
Aussitôt qu'il paraît, refusant la bataille,
Il voit fuir les pâles Hébreux...

Et lui, dont leur faiblesse augmente l'insolence,
Chaque jour il revient provoquer leur vaillance;
—C'est pour la quarantième fois,
Que du camp d'Israël son pied souille l'enceinte...
— Il s'arrête...— écoutez: — l'écho du Térébinthe
Mugit aux accens de sa voix :

— « Allons, fils d'Israël, que tardez-vous encore ?
» Je vous attends ; — voici la quarantième aurore
« Que mon bras vous insulte tous ?
« Quarante jours d'affronts !.. répondez, faibles femmes..
» N'est-ce donc pas assez pour enflammer vos ames
» Et de vengeance et de courroux ?

— « A quoi bon plus long-temps ces batailles sanglantes
» Où tombent par milliers, victimes impuissantes,
» Vos soldats favoris du ciel !
—» Choisissez parmi vous le plus brave,— qu'il vienne...
» Ici, pour la victoire, ou ma vie ou la sienne?
— » Finissons-en par un duel !

» Mais non ; vous fuyez tous...—c'en est fait de ta cause,
» Dieu des Juifs !—désormais nul de tes guerriers n'ose
» Répondre à l'appel de l'honneur...
» Dagon triomphe, et toi ! te voilà dans la poudre ;
—» Contre moi, si tu veux, lance aujourd'hui ta foudre,
» Goliath brave ta fureur !... »

III.

Goliath ! cesse ta menace,
Parmi les tiens, il en est temps,
Rentre où tu vas de ton audace
Payer les défis insultans ;
—Le Dieu que ton orgueil blasphème
T'a marqué de son doigt suprême,
Tes derniers moments sont comptés ;
Son vengeur est prêt... il se lève,
Et son bras, armé de ton glaive,
Va trancher tes iniquités...

Tremble ! — jaloux de sa vengeance,
Il accourt : — l'éclair est moins prompt ;
Déjà dans sa main il balance,
L'arme qui va briser ton front ;
—Quelques instants... et, sur la terre,
Le cèdre frappé du tonnerre,

Roulera du mont sourcilleux,
Où, dressant sa superbe tête,
Il semblait, — roi de la tempête,
Braver et la foudre et les cieux...

A Jéhovah que fait l'armure
Dont l'acier recouvre ton sein?
Que lui fait donc cette stature
Qui te rend si fier et si vain?
—Au jour où ton audace impie
Et le blasphème et le défie,
De toi, géant! pour se venger,
Il n'a besoin que d'une fronde,
D'un caillou pris au bord de l'onde,
Et du bras faible d'un berger...

IV.

Soudain on vit paraître au milieu de la plaine
Un enfant revêtu d'une robe de laine,
A la manière d'un pasteur;
Sa fronde d'une main, de l'autre une houlette,
Il marchait d'un pas ferme et relevant la tête:
—Jéhovah! c'était ton vengeur!

Du géant il s'approche et de l'œil le mesure ;
Goliath, indigné, veut punir cette injure ;
Son bras se lève...— mais soudain
David faisant tourner sa fronde, au vol fidèle,
Vise au front, et, vainqueur, fait jaillir la cervelle
Du formidable Philistin...

Du colosse tombé prenant alors le glaive,
L'intrépide berger, à deux mains, le soulève,
Tranche la tête du géant ;
Puis, entonnant au ciel un cantique de gloire,
Bénit le bras du Dieu qui donne la victoire
Au bras débile d'un enfant.

Tout Israël accourt ; — l'armée, avec ivresse,
Frappe au loin les échos de ses chants d'allégresse ;
Tandis que, saisis de terreur,
Les pâles Philistins précipitent leur fuite,
Croyant voir Jéhovah lancer à leur poursuite
Son Archange exterminateur.

1829.

RETOUR AUX CHAMPS.

IDYLLE.

— Heureux celui qui chérit la retraite !
Heureux l'ami des champs ! — loin du bruit des cités,
Loin d'un monde imposteur et de ses voluptés,
Sur un lit de gazon, sous la voûte discrète
Des verts bosquets que sa main a plantés,
Il voit couler en paix son innocente vie
Et, sans péril, de la mer en furie
Contemple les flots agités ! !...

Je le disais, et pourtant mon village
Me vit un jour le quitter à grands pas;
La ville appelait mon jeune âge,
Et moi, séduit bientôt par son brillant langage,
Je vins, tout éperdu, me jeter dans ses bras...

— Comme mon cœur palpitait d'espérance !
Comme j'ouvrais mon ame à ces rêves menteurs,
Qui, berçant, sur un lit de fleurs,
Ma crédule et frêle existence,
D'un réveil trop tardif me cachaient les douleurs ! !

Aujourd'hui le réveil a dissipé les songes;
Le prisme de l'erreur est brisé pour jamais;
La rose des amours a fait place au cyprès,
Et dans mon cœur de tous ces beaux mensonges
Rien n'est resté... que les regrets ! !

Et j'ai dit : — « Dès demain, au lever de l'aurore,
» Fuyons ces lieux, — fuyons... il en est temps encore;
» — Le réveil est cruel, mais du moins il est pur;
» Rentrons aux champs ;—sous l'ombre du bocage,
» Allons chercher, contre l'orage,
» Un refuge tranquille et sûr.

» — Il est une heure où, sortant de la plaine,
» Las des travaux du jour, le laboureur ramène
» Ses taureaux haletans;
» — Il est un âge où, repliant sa voile,
» Le nautonnier se dit : —Sur la foi d'une étoile
» Ne livrons plus ma nef et ma vie aux autans... »

L'heure est sonnée ! et le temps, sur son aile,
M'apporte l'âge du repos ;
— Nocher prudent j'amarre ma nacelle ;
— Laboureur fatigué je rentre mes taureaux.

Salut riants vallons ! clairs ruisseaux, frais bocages,
Salut !... — sous vos épais ombrages
Je viens cacher mon front flétri par les douleurs ;
— Fils des champs, ébloui des charmes de la ville,
Pour elle j'ai quitté votre séjour tranquille,
Mais je reviens avouant mes erreurs ;
A ce nouveau prodigue accordez un asile
Pour y pleurer en paix sa faute et ses malheurs.

1829.

LA NEUVAINE.

In te confido!

ÉLÉGIE.

I.

L'église était déserte ; — à l'autel solitaire,
Aux pieds de la Madone, — une pâle lumière
Brillait, et, de ses derniers feux
Eclairant les piliers de la sombre chapelle,
Semblait, seule, rester pour appeler près d'elle
Les cœurs souffrans et malheureux.

— Tout-à-coup un enfant, — une petite fille,
Car elle avait dix ans tout au plus, — à la grille
Qui la séparait du saint Lieu,

A genoux vint tomber, et, d'une main pieuse
Se signant, — d'une voix plaintive et douloureuse
Invoqua la mère de Dieu :

II.

« — Vierge sainte, ô Vierge Marie !
» Notre vieux père va mourir...
« Vous qu'en vain jamais on ne prie,
» Vierge sainte, ô Vierge Marie !
» Daignez enfin le secourir ! !

» — Voici neuf jours que notre mère
» Gémit et pleure auprès de lui ;
» — Voici neuf jours que pour mon père,
» Je viens, dans une humble prière.
» Réclamer votre auguste appui ! !

» — Car on m'a dit, ô Vierge sainte !
» Que vous auriez pitié de nous,
» Et que jamais, dans cette enceinte,
» De celui qui souffre — la plainte
» En vain ne s'adressait à vous...

» — Cependant, pauvre infortunée !
» Mes larmes n'ont pu vous fléchir,

» Et de la neuvaine ordonnée
» Voici la dernière journée
» Et mon vieux père va mourir...

» — Il va mourir... sainte Patronne,
» O vous dont je porte le nom,
» Vous qu'on dit si tendre et si bonne,
» Faites que le ciel lui pardonne,
» Sauvez mon père... il est si bon!

» S'il faut qu'il meure, comment faire?
» Hélas! il nous faudra mourir,
» Mourir de faim et de misère,
» Car nous sommes six et ma mère
» N'a que lui pour nous soutenir...

III.

Le lendemain on vit à la sainte chapelle
Une petite fille, et puis, tout auprès d'elle,
Un vieillard pâle et faible encor...
— Il venait assister au divin sacrifice
Qu'on offrait, en son nom, à la Vierge propice
Qui l'avait sauvé de la mort.

1829.

ILS DORMENT.

(Imitation de l'Anglais.)

I.

Ils dorment ! mais qui dort? des enfants qui, joyeux,
Bondissaient tout à l'heure à l'ombre des charmilles;
Bruyans petits garçons, — fraîches petites filles,
La fatigue au sommeil vient de livrer vos yeux.
— Ainsi, quand le soleil, sur sa tige épuisée
Tout le jour a courbé la tête d'une fleur,
Pour rafraîchir son sein brûlé par la chaleur.
Descend la féconde rosée ! !

II.

Ils dorment! mais qui dort? des êtres malheureux,
Usant leurs tristes jours au milieu des alarmes;

Leurs yeux, lassés enfin de répandre des larmes,
Viennent de se fermer à la clarté des cieux.
— A leur corps épuisé ce doux repos va rendre
Un peu de force, et puis nous les verrons demain
S'éveiller...—Mais hélas ! pour souffrir et reprendre
Leur lutte contre le destin ! !

III.

Ils dorment ! mais qui dort? des captifs dans les chaines;
Dans cet instant peut-être un songe de bonheur
Suspendant tout-à-coup le fardeau de leurs peines,
Ils retrouvent encor tout ce qu'aima leur cœur...
—Des plaisirs ! des baisers ! une épouse ! une amante !...
Pour les saisir encore ils étendent les bras;
Vains et cruels efforts d'une ame délirante !...
La nuit fuit et leur songe accompagne ses pas !

IV.

Ils dorment ! mais qui dort? des avares livides;
Oh ! comme avec bonheur ils couvent leur trésor ! !
Leur bouche sourdement murmure : encor ! encor !
C'est de l'or que partout cherchent ces mains avides;
— Mais dans le ciel plus pur l'aube vermeille à lui;
Des rayons du soleil l'horizon se colore,
Ils s'éveillent heureux... ils cherchent... tout a fui
Aux premières clartés de la naissante aurore !

V.

Ils dorment! mais qui dort? arrêtez... Voyez-vous
Un long rang de douleur entourer cette couche!
Les uns, les yeux en pleurs, les autres, à genoux,
Pas un sanglot au cœur, pas un mot à la bouche;
Et pourtant plus d'espoir!!...—sur ce lit douloureux
Un moribond repose... oh! par pitié, — silence!
Craignons de l'arracher au sommeil précieux
Qui vient d'endormir sa souffrance!

VI.

Ils dorment! mais qui dort? ceux-là que par milliers
Nous vîmes, las des maux dont cette terre abonde,
Soudain abandonner leurs parens, leurs foyers,
Pour s'en aller au loin chercher un autre monde;
Ils dorment là, couchés sous ce gazon vermeil;
Que leur fait du matin la brise virginale?
Rien ne peut désormais, dans leur couche fatale,
Les arracher à leur sommeil!!

1830.

—

AUX ROIS ÉTRANGERS. (1)

NATIONALE.

C'est le Lion qui repose
(Le Courrier Français 1830.)

A MON AMI HAMEL.

Prenez garde, rois de la terre!
Point de bruit devant son repaire ;
Ne croyez pas qu'il dorme encor...
Prenez garde! — il couve sa rage...
Qu'un cri d'alarme un jour ébranle ce rivage
Et puis vous me direz s'il dort!!

---

(1) Cette allégorie dithyrambique fut pour ainsi dire improvisée immédiatement après la lecture d'un article de journal qui menaçait la Révolution de Juillet de la vengeance des potentats alliés.

I.

C'était comme aujourd'hui ;—forts d'un peu de silence,
Je les vis ; — avec insolence,
Ses ennemis criaient : — « Allons !
» Allons, l'esclave est roi quand le maître sommeille ;
» Allons, courage ! avant qu'il ne s'éveille
» Courbons-le sous le joug dont il chargea nos fronts.. »

Mais il ne dormait pas ; — sa tête foudroyante
Se releva...— de sa queue ondoyante
Par trois fois il battit son flanc ;
Ses dents claquaient de rage en sa gueule grondante,
Et, terrible, il montrait sa langue haletante
Encor toute rouge de sang...

Et puis il s'élança...— moins rapide est la foudre ;
Il passait, et puis, dans la poudre,
Vainqueur il terrassait potentats et sujets ;
—Comme un verre il brisait les trônes,
Et jetait sceptres et couronnes
A ses lionceaux pour hochets.

Car ses fils le suivaient ; — infatigable armée
Qui de butin, qui de meurtre affamée,
Pour assouvir sa faim se pressait sur ses pas ;

Ses fils, — vaste troupeau qu'il dressait au carnage,
Qui ne vivait que de pillage,
De victoires et de combats...

II.

— Des Césars foulant la poussière,
Il brisa leurs vieux monumens;
— Des Pharaons, dans sa colère,
Il exhuma les ossemens;
Le Rhin, — le Danube, — le Tage,
Loin d'éteindre en leurs flots sa rage,
Le virent, plus farouche encor,
Malgré les neiges et les glaces,
Poursuivre, acharné sur leurs traces,
Les vautours indomptés du Nord.

Mais celui que Fleurus, Wagram, Smolensk, Arcole,
Ceignirent de cette auréole;
Comète ardente qui, trente ans,
Du monde fit les destinées,
Celui qui, sur le front des têtes couronnées,
Imprima ses ongles sanglans;

— Celui dont l'Egypte brûlante
N'avait pu retarder les coups,

—Celui dont l'Europe tremblante
Ne disait le nom qu'à genoux ;
—Celui dont la fortune altière
Avait vu les Alpes naguère
S'humilier devant ses pas ;
— Celui qui, poursuivant sa course vagabonde,
Faisait fuir devant lui tous les peuples du monde,
Recula devant les frimas....

III.

Alors il s'en revint morne et la tête basse ;
Mais gardant encor sur sa face
De sa gloire le vieil éclat ;
Mais le cœur abreuvé de honte et d'amertumes,
Comme un aigle vaincu, qui, privé de ses plumes,
Délaisse le champ du combat.

Et cependant elle n'est pas sonnée
L'heure, où trompant sa vaste destinée,
La Gloire qui sans cesse escorta son drapeau,
Le renversant du haut de son char de conquête,
Sous la roue infidèle écrasera sa tête
Dans la fange de Waterloo.

—Car c'est là que des batailles
Le boulet doit se terrer ;

— C'est là que des funérailles
Le géant doit expirer ;
— C'est là que, criblé des balles
De vingt nations vassales
Que jadis son pied foula,
Il doit tomber... — car la Gloire,
Les Destins, et la Victoire,
Fatigués de le suivre, ont crié : — Jusques-là !....

Jusques-là ! — mais, avant sa chute,
Il faut encore qu'il culbute
Ces ennemis qu'hier son ombre faisait fuir ;
— Il faut, sur ce troupeau d'esclaves
Encor meurtri de ses entraves,
Que le boulet ricoche avant que de mourir...

IV.

Le voyez-vous ! — comme il s'élance...
Voyez-vous, comme, à sa présence,
Désertent ces héros de son éclat pâlis ?
Aigles et Léopards s'inclinent dans la poudre...
— C'est qu'ils ont reconnu la foudre
De Jemmapes et d'Austerlitz !...

Vains efforts !... écoutez : c'est son heure qui sonne...
— De son front tombe la couronne,

Sa force ne sert plus son cœur ;
Il fuit ensanglantant la terre maternelle...
Mais des éclairs de sa prunelle
Pétrifiant encor son débile vainqueur.

Car le voilà vaincu... — si c'est une victoire
Que celle de ses ennemis ;
— Si l'on peut faire cette gloire
A ces Ilotes réunis
Qui pour l'abattre enfin achetèrent un traître...
— A ces Thersites couronnés,
Ecoliers triomphants d'avoir battu leur maître,
Qu'on leur livrait les mains et les pieds enchaînés...

Et puis, on l'enivra d'amour et d'espérance,
Et puis, on le berça de rêves d'abondance,
Et puis, il s'endormit ; — car il était si las,
Si las, qu'au jour où ceux qui l'achetèrent
Pâles d'effroi, — le garottèrent,
Le malheureux ne s'en aperçut pas...

Mais quinze ans de sommeil ont fermé ses blessures ;
Son poil plus luisant et plus beau
Déjà dérobe aux yeux les honteuses morsures
Dont on avait flétri sa peau ;
— Sa chaîne qu'en grondant il ronge,
Ses dents, ses ongles qu'il allonge,

Le feu qui sort de ses naseaux,
Tout dit qu'il ne dort pas, ô Rois ! et que sa haine,
Se rallumant un jour, peut encor, dans l'arène,
Comme autrefois, disperser vos lambeaux.

—Prenez garde, Rois de la terre !
Point de bruit devant son repaire ;
Ne croyez pas qu'il dorme encor ! !
—Prenez garde ! — il couve sa rage ;
Qu'un cri d'alarme un jour ébranle ce rivage,
Et puis vous me direz s'il dort ! !

Alençon, 1830.

ADIEU !!

Eia age!

Virg.

AU CAPITAINE M****.

O vous! qui nous quittez pour aller recueillir
Ces vieux débris échappés au naufrage,
Ces ruines que, dans sa rage,
Waterloo ne put engloutir;
Fils de la Liberté, vous qui, pour votre mère,
Jusques à votre heure dernière
Brûlez d'employer votre bras;
Vous qui, toujours fidèle au cri de la Patrie,
Voulez lui consacrer les restes d'une vie
Qu'épargna le fer des combats;

Allez !...— mais lorsque la Victoire
Vous rappelle aux champs de la gloire,
Quand vous allez livrer aux vagues en courroux
Votre esquif tant de fois entr'ouvert par l'orage,
Permettez-nous, à nous qui restons sur la plage,
D'offrir au ciel des vœux pour vous.

— Souffrez que notre voix craintive
Recommande aux zéphirs la voile fugitive
Que vous allez confier aux autans;
Souffrez que l'Amitié couronne
La nef que, dans ce jour, votre espoir abandonne
A la merci des ondes et des vents.

— Ce n'est pas que je croie, hélas ! que ma prière
Puisse des aquilons endormir la colère
Ou suspendre les coups du sort;
— Ami ! ce n'est pas que je croie
Qu'elle puisse à l'abîme aller ravir sa proie
Pour la rendre au calme du port...

Non ; — mais c'est qu'il est doux, à l'heure du voyage,
C'est qu'il est consolant pour le cœur de celui
Qu'un ami bien-aimé délaisse sur la plage,
De se dire, en pleurant, lorqu'il fuit le rivage :
— « Il part !.... mais j'ai prié pour lui ! !... »

—Lorsque la foudre et la tempête,
Avec fracas éclatent sur sa tête,
C'est qu'il est consolant, au jour de leurs fureurs,
Pour le nocher, battu par l'onde amère,
De presser sur son cœur la voile téméraire
Qu'un ami mouilla de ses pleurs...

Souffrez donc...— mais déjà, sur la foi de l'étoile,
Malgré mes cris, vous déployez la voile,
Eh bien! voguez...— pourtant, si les vents en courroux,
Si les flots mutinés présageaient le naufrage...
Mon vieil ami! revenez près de nous;
Revenez-y!... — notre rivage,
Contre les flots, contre l'orage,
Aura toujours un asile pour vous!!

1830.

Livre deuxième.

BALLADES,

IDYLLES, STANCES, ÉLÉGIES.

1830. — 1834.

J'ai cru devoir conserver aux pièces qui ont obtenu des distinctions académiques, la date de leur composition et non celles des époques où elles ont obtenu ces distinctions; il en est de même pour le troisième livre.

A UN ROSSIGNOL.

Oh viens! nous gémirons ensemble
Les malheureux sont mes amis!!
Eugène Lébraly.

Celui pour qui la fortune est cruelle
Insulte-t-il aux larmes du malheur!
J. Canonge.

IDYLLE.

—Chantre harmonieux du bocage,
Poursuis ton douloureux ramage.
Fais redire aux échos les accens de ta voix;
Mais tu me fuis... pauvre oiseau! je le vois,
Tu ne veux, en ce lieu sauvage,
D'autre témoin que le feuillage,
D'autre écho que celui des bois!

Tu me fuis... et pourtant, sous la feuille paisible,
Quand j'entendais de ton gosier flexible,
Les sons plaintifs et langoureux,
Je nourrissais, en mon cœur, l'espérance
Que de nos maux la ressemblance
Réunirait nos deux cœurs malheureux.

Il est si doux de confier sa peine !
Lorsqu'on porte la même chaîne ;
Il est si doux de pouvoir quelquefois
Dans le cœur l'un de l'autre épancher sa misère !
— La chaîne est toujours plus légère
Lorsqu'on est deux pour en porter le poids.

Reviens, aimable oiseau ! reviens, je t'en conjure :
—Auprès de moi, sous la verdure,
Reviens soupirer ta douleur,
Nous pleurerons ensemble, et ma main tutélaire
De cet asile solitaire
Où nous viendrons, tous deux, unir notre douleur,
Sans cesse éloignera le vautour sanguinaire
Et les filets de l'oiseleur.

Reviens ! !... mais c'est en vain que ma voix te rappelle,
Tu fuis, — image trop fidèle
De ces amis trompeurs qui me tendaient les bras,
Et que j'ai vus, au jour de sa fuite cruelle,
De ma fortune accompagner les pas !

Eh bien ! va, fuis comme eux !... de ma triste existence
Tes chants, par leur douce influence,
Auraient pu cependant alléger les tourmens ;
Près de moi cependant tu n'avais rien à craindre,
Je viens ici pour gémir et me plaindre,
— Les malheureux ne sont jamais méchants ! !

1830.

RÉSOLUTION.

Oh comment éviter l'orage !
Qui peut m'indiquer un rivage
Que protége un ciel toujours pur !
Hypp. Raynal.

STANCES.

A MON AMI C. HAMEL.

—Oh ! dites-moi, quelle main tutélaire
Viendra m'offrir, au jour de ma douleur,
Ce dictame divin, ce baume salutaire
Qui doit enfin endormir ma misère
Et rendre mon ame au bonheur ! !

Sous quels cieux reverrai-je encore
Briller cette vermeille aurore
Où ma voile prit son essor !
Oh ! dites-moi, sur quelle plage,
Mon esquif entrouvert et battu par l'orage,
Enfin pourra trouver un port !!!

—Irai-je encor, sur les rives fleuries
Que l'Orne féconde en son cours !
Chercher ces roses si jolies,
Aujourd'hui pâles et flétries...,
—Triste emblème de mes beaux jours ?

—Irai-je, aux flots de la Sarthe infidèle
De ma trop fragile nacelle
Livrer encor les malheureux débris ?
A travers de nouveaux naufrages,
—Irai-je encor, sur de nouveaux rivages,
Poursuivre de nouveaux ennuis ?...

L'onde est si calme, et si belle est l'étoile !
Oui, mais les vents ont déchiré ma voile ;
Et puis, hélas ! quand la barque fait eau,
Que servent et l'étoile et le calme de l'onde ?
—Que la mer soit ou non profonde...,
Pour engloutir l'esquif il suffit d'un ruisseau ! !

Restons ici, restons... — mais l'oiseau de passage,
L'hiver, en changeant de rivage,
Souvent retrouve le printemps ;
Mais souvent aussi les esclaves,
En s'agitant dans leurs entraves,
Parviennent à briser les fers de leurs tyrans...

Je le sais ; mais hélas ! pour l'oiseau qui voyage,
Que d'ennemis, que de piéges à fuir !
Pour le captif, avant que son courage
L'arrache enfin à l'esclavage,
Que de dangers, que de maux à souffrir !!

Si du moins quand, par leur constance,
Ils ravissent leur existence,
L'un aux coups des hivers, l'autre aux fers des cachots,
D'un meilleur avenir nourrissant l'espérance,
Ils pouvaient, quelque jour, oublier leur souffrance,
Dans les douceurs d'un paisible repos !

Mais non ; — mille périls les attendent encore ;
Mille orages, pour eux, naissent à chaque aurore,
Et quand peut-être un songe de bonheur
Trompe les noirs chagrins qui déchirent leur cœur,
— Trahis par un ami perfide,
Ou surpris tout-à-coup par l'oiseleur avide,
Ils s'éveillent, tremblants, sous un nouveau malheur.

Oui ! c'en est fait, je reste ! et ma frêle nacelle
N'ira point désormais, sur une onde nouvelle,
Tenter un ciel plus doux ;
Non, sur la foi d'une perfide étoile,
Je ne veux plus aux vents abandonner ma voile ;
J'ai vu la mer et je crains son courroux !

Et pourtant je pourrais trouver un port tranquille,
Je pourrais trouver un asile
Où finir mes beaux jours par les chagrins flétris.
Je pourrais... — mais comment s'exposer à l'orage,
Quand notre esquif, brisé sur le rivage,
Etale encore, aux regards attendris,
Les restes mutilés de son dernier naufrage ?

1830.

CARTE DE VISITE.

—

A M. LE BARON MERCIER, DÉPUTÉ DE L'ORNE.

— Voici le jour où chacun va portant,
De maison en maison, sa carte de visite,
Dette sacrée et qu'il faut qu'on acquitte
Quand décembre a fait place à janvier renaissant;
— On en reçoit, suivant la circonstance,
De toutes les façons, de toutes les couleurs;
Cartes d'ambitieux, d'intrigans, de flatteurs,
Et bien d'autres qu'enfin je passe sous silence....
— Parmi celles de ces Messieurs
Qui, chez vous, et pour cause, ont abondé, je pense,
Permettez-moi de glisser doucement
Une carte bien rare, hélas! en ce moment,
— Celle de la Reconnaissance!

LE DÉLIRE.

Dra , vaga quæ somnia morientis !

ÉLÉGIE.

Approche-toi, ma sœur !... auprès de ton Adèle,
Viens ! car elle a bien peur... Vois-tu, sous ces rideaux,
Ce spectre menaçant ?... il me cherche... il m'appelle...
—C'est la mort, ô ma sœur ! je tremble, oui, c'est elle,
Sur mon lit la voilà qui balance sa faux ! !...

Mais non ;... je me trompais... Voyez ! c'est Léonie...
Comme elle est rayonnante !... oh ! c'est qu'on la marie ;
— Adolphe l'attend à l'autel ;...
Le perfide ! eh bien ! non ; c'est moi qui vais m'y rendre ;
Donnez-moi ce poignard... quel cri s'est fait entendre ?
— Grand Dieu !... le coup était mortel !

Il est là, tout sanglant, sur le pavé du temple ;
— Laissez-moi donc, que je contemple
Cette bouche si pâle et ce morne regard;...
Soldats ! qui cherchez-vous ? son assassin peut-être ?...
Ces mains teintes de sang vous le feront connaître ;
C'est moi qui, dans son cœur, ai plongé ce poignard !...

Rentrons... tout est fini ! — Ma sœur, que l'on apprête
Mon écharpe de bal et mes robes de fête ;
On danse... — entendez-vous ces sons harmonieux ?
Oh ! que c'est beau !... voyez !... Adolphe et Léonie...
Ils valsent tous les deux... — faites-moi bien jolie,
Que j'aille briller à leurs yeux.

On frappe... ouvrez bien vite... oh non ! fermez la porte ;
C'est encor le fantôme... il m'étreint... il m'emporte...
Ciel ! que sa main est froide ! Adolphe ! quoi ! c'est vous...
— Oui c'est bien lui, ma sœur ! il était infidèle,
Disaient-ils, et pourtant, aux pieds de son Adèle,
Le voilà qui pleure à genoux...

Oh ! que j'ai bien dansé ! — c'était à faire envie ;
Ils me regardaient, tous, en murmurant : —C'est bien !
—Tous, ils disaient : «Quelle est jolie ! »
Lui seul, triste et rêveur, d'un œil de jalousie
Regardait mon triomphe et ne répondait rien...

Pas un mot! et pourtant, ma sœur! par intervalle
je voyais son front sombre et pâle,
Se couvrir de rougeur et son corps tressaillir;
Mais ne m'en parlez plus... un froid mortel me glace;
Un moment... laissez-moi... je sens que je suis lasse...
Oh! que j'ai besoin de dormir!...

— Et puis sur l'oreiller sa tête appesantie
A ces mots retomba; — je m'approchai; ses yeux
Venaient de se fermer; — sa bouche était flétrie;...
—Adèle s'était endormie
Pour se réveiller dans les cieux!!

1830.

LE DÉPART DES CLOCHES.

BALLADE.

Heureux enfans!

A M. LÉON DE LA SICOTIÈRE.

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, tous, d'accourir ;
Petits enfans, voici l'heure
Où les cloches vont partir...

I.

Voyez ! comme elles sont belles !
Rubans de toutes couleurs,

Riches guirlandes de fleurs
Et longs voiles en dentelles ;
On dirait, aux blancs habits
Dont elles brillent parées ;
Voir des Vierges égarées
Qui cherchent le Paradis...

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, etc.

II.

Elles partent... — plus de doute ;
Entendez-vous leurs adieux ?
Les voyez-vous, dans les cieux,
De Rome prendre la route ?
—Elles vont, en votre nom,
Aux pieds de notre saint Père,
Déposer notre prière,
Implorer notre pardon.

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, etc.

III.

Puis, en grande diligence,
Bientôt elles reviendront ;

Et puis vous apporteront
Des présents en abondance ;
—Pour vous, garçons, des joujous ;
Et pour vous, petites filles,
Des oranges, des pastilles...
Enfants, quel beau jour pour vous !

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, etc.

IV.

Mais que vois-je ? — A mes paroles,
Loin d'accourir, vous fuyez,
Et puis de moi vous riez
Et vous haussez les épaules...
—Quoi ! lorsque mon amitié
Vous annonce un jour de fête,
Ingrats ! rien ne vous arrête,
Et vous riez de pitié !...

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, etc.

V.

Votre cœur est-il si sage
Qu'il ait déjà rejeté

L'aimable crédulité
Si naturelle à votre âge ?
—Je ne le sais que trop bien,
Témoins mes yeux pleins de larmes,
Enfants, la vie est sans charmes,
Quand on ne croit plus à rien !...

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, etc.

VI.

Gardez-les !... gardez, de grâce !
Ces croyances qu'en son cours
Le temps détruit pour toujours,
Et qu'hélas ! rien ne remplace...
Trop tôt, pour votre bonheur,
La perfide expérience,
Eclairant votre ignorance,
Décharmera votre cœur ! !

—Du fond de votre demeure,
Hâtez-vous, tous, d'accourir ;
Petits enfans ! voici l'heure
Où les cloches vont partir.

1830.

SA TOMBE.

Ne me demandez plus pourquoi je pleure
au printemps de ma vie !
Schiller.

ÉLÉGIE.

A M. DE T***

Ne me demandez plus pourquoi, sombre et rêveur,
Je viens gémir dans ce lieu solitaire?
Pourquoi mon front s'incline avec douleur
Sous les rameaux en pleurs du saule funéraire?
Ne le demandez plus !... — cette urne cinéraire,
Ces lugubres cyprès, tristes comme mon cœur,
Et ces mots que ma main a gravés sur la pierre
Vous disent assez mon malheur !!

— Celui-là dont l'amour de sa céleste flamme
Au creuset des douleurs n'a point épuré l'ame;

— Celui-là qui, de ce séjour,
D'un pied indifférent peut remuer la cendre,
Sans craindre qu'une voix, sous ses pas, fasse entendre
Le cri du sang ou de l'amour ;

Celui-là, dans ces lieux, ne verse point de larmes ;
Ces tombeaux pour lui sont muets ;
Et jamais, dans le sein de ces sombres cyprès,
Vos yeux ne le verront, le cœur rempli d'alarmes,
Comme au sein d'un ami, déposer ses regrets.

Mais moi qui n'y pourrais m'asseoir sur une pierre,
Moi qui n'y puis fouler un seul grain de poussière
Sans réveiller soudain quelque noire douleur ;
Moi qui, dans cette enceinte, ai vu tout ce que j'aime
S'abîmer emportant, hélas ! tout mon bonheur..
— Moi, dont la moitié de moi-même
Repose à tout jamais sous ce saule pleureur...

— Croyez-vous donc qu'avec indifférence
Je vienne ici cacher ma plaintive existence ?
Que j'aime du cyprès les funèbres rameaux ?
— Croyez-vous que mon œil redoute la lumière,
Ou que j'aie, — oiseau funéraire,
Établi ma demeure au milieu des tombeaux ?

Non ; mais du plomb brûlant quand l'atteinte mortelle
Frappe la tendre tourterelle,
Sous l'ombre du bosquet soupirant son amour,
Son jeune époux, pleurant sa compagne chérie,
Au chasseur inhumain qui frappa son amie,
En implorant la mort, vient s'offrir à son tour...

Eh bien! je viens aussi dans cette triste enceinte,
Apporter chaque jour et mes pleurs et ma plainte ;
—Je viens, sur ce tertre sacré,
Défier chaque jour cette mort que j'implore
Pour que sa faux rejoigne à celle que j'adore
L'amant qu'elle en a séparé.

Maintenant, mes amis! ne venez plus, de grâce !
Me demander pourquoi je viens à cette place
M'asseoir, soupirer et gémir ?
—Je l'adorais, je vivais tout en elle...
C'est là qu'ils ont posé sa dépouille mortelle ;
C'est là que, désormais, je veux vivre et mourir!!...

1830.

FRAGMENT.

Malheur ! malheur à moi !
M. Laroque.
Mourons... puisque la vie est pour nous un fardeau.
P. Chevalier.

A MON AMI CH. HOYAU DE CHARTRES.

Seigneur ! que t'ai-je fait? quelles sont mes offenses
Pour m'accabler ainsi du poids de tes vengeances ?
Le sang de l'innocent a-t-il rougi ma main ?
De forfaits en forfaits poursuivant ma carrière ,
Enfant dénaturé , dans les flancs de ma mère ,
Ai-je donc enfoncé le poignard assassin ?...

Par le malheur tu veux , sur cette terre ,
De l'homme , nous dit-on , purifier le cœur ,
Et ta bonté d'un éternel bonheur

Compensera, au ciel, sa souffrance éphémère...
Eh ! que peut donc servir à l'Athlete vainqueur
Qui mourut, en terrassant son farouche adversaire,
Le laurier qu'on accorde à son front sans couleur !! —

Non ! — il n'est point de Dieu ! celui qui, sur sa proie,
S'acharne et de son sang se gorge plein de joie ;
— Celui qui, d'un œil sec, contemplant le malheur,
S'abreuve avec plaisir des pleurs de sa victime,
Est-ce là votre Dieu ! — c'est un tigre en fureur.
C'est un monstre altéré de vengeance et de crime ;
— C'est l'implacable vautour
Dont la serre cruelle
Déchire incessamment un cœur que, chaque jour,
La haine des Dieux renouvelle. . .

. . . .
. . . .

— L'étoile du malheur éclaira mon berceau
Comme une fleur sauvage, à son matin flétrie,
Ma mère me déposa aux portes de la vie,
Soupira, et descendit au tombeau !
Mon père ?... il n'était plus ! ... sous des plis funestes,
Exilé par l'envie, il était mort de faim.
J'étais seul !... — et bientôt un parent inhumain
Engloutit de mon bien les déplorables restes...

Vois par quels sentiers j'arrive à mon printemps ;
Ce n'était rien, hélas ! à quels affreux tourmens,
Résignais-tu, mon Dieu ! cette nouvelle aurore ?
Mon cœur s'éveille, et, de ses feux brûlans,
La Gloire soudain me dévore...

—Heureux celui qui ne sent point son cœur
S'enflammer au nom de la Gloire !
Jamais d'un vert laurier la main de la victoire
Ne couronne son front vainqueur,
Son nom ne brille point aux pages de l'histoire,
—Mais il coule ses jours dans le sein du bonheur...

Le bonheur ! !... insensés ! — est-il donc sur la terre ?
Cet astre a-t-il jamais lui pour votre paupière ?
—Le uns homme le cherche au milieu des plaisirs ;
—Le vieillard le demande à quelques souvenirs ;
—L'avare a des trésors, —le poète à la gloire,
-Le conquérant à la victoire,
-Moi, je le demande au tombeau....

Qu'est donc que la vie ? — une ombre passagère ;
L'image d'un torrent et parfois d'un ruisseau ;
La Gloire ? — c'est un mot tracé sur la poussière ;
C'est un écho d'un jour ; c'est un rêve d'enfant ;

Couronne, au ciel, sa souffrance éphémère...
Eh ! que peut donc servir à l'Athlète vainqueur
Qui meurt, en terrassant son farouche adversaire,
Le laurier qu'on accorde à son front sans couleur ! !....

Non;... il n'est point de Dieu ! celui qui, sur sa proie,
S'acharne et de son sang se gorge plein de joie ;
— Celui qui, d'un œil sec, contemplant le malheur,
S'abreuve avec plaisir des pleurs de sa victime,
Est-ce là votre Dieu ? — c'est un tigre en fureur.
C'est un monstre altéré de vengeance et de crime ;
— C'est l'inexorable vautour
Dont la serre cruelle
Déchire incessamment un cœur que, chaque jour,
La haine des Dieux renouvelle. . . .
. . . . . .
. . . . . .

— L'étoile du malheur éclaira mon berceau ;
Comme une fleur naissante, à son matin flétrie,
Ma mère me dépose aux portes de la vie,
Sourit et descend au tombeau !
Mon père !... il n'était plus !...sur des plages funestes,
Exilé par l'envie, il était mort de faim...
J'étais seul !... — et bientôt un parent inhumain
Engloutit de mes biens les déplorables restes...

Voilà par quels sentiers j'arrive à mon printemps ;
Ce n'était rien, hélas ! à quels affreux tourmens,
Réservais-tu, mon Dieu ! cette nouvelle aurore ?
Mon cœur s'éveille, et, de ses feux brûlans,
La Gloire soudain me dévore...

— Heureux celui qui ne sent point son cœur
S'enflammer au nom de la Gloire !
Jamais d'un vert laurier la main de la victoire
Ne couronne son front vainqueur,
Son nom ne brille point aux pages de l'histoire,
— Mais il coule ses jours dans le sein du bonheur...

Le bonheur ! !... insensés ! — est-il donc sur la terre ?
Cet astre a-t-il jamais lui pour votre paupière ?
— Le jeune homme le cherche au milieu des plaisirs ;
— Le vieillard le demande à quelques souvenirs ;
— L'avare a des trésors, — le poète à la gloire,
— Le conquérant à la victoire,
— Moi, je le demande au tombeau....

Qu'est-ce donc que la vie ? — une ombre passagère ;
L'image d'un torrent et parfois d'un ruisseau ;
La Gloire ? — c'est un mot tracé sur la poussière ;
C'est un écho d'un jour ; c'est un rêve d'enfant ;

— C'est un son qui de l'homme effleure la mémoire
Pour retomber dans le néant ;
Et moi je pleurerais et la vie et la Gloire !!

Mais l'Amour ! — savez-vous ce que c'est que l'Amour ?
— C'est l'azur d'un beau ciel qui promet un beau jour ;
C'est l'étoile propice à l'heure du naufrage...
Erreur ! — c'est d'un beau jour l'espoir,
Mais son matin trompeur cache à nos yeux l'orage
Qui doit nous foudroyer le soir...

L'Amitié ! — c'est un mot... un trafic, un commerce
Où l'homme à tromper l'homme incessamment s'exerce ;
— C'est un piége inhumain
Que chacun tour-à-tour à son semblable dresse ;
Un abîme où toujours le plus faible, en adresse,
Tombe, victime du plus fin...

L'Espérance restait... et j'avais mon génie... ;
Le génie ! à quoi bon de si nobles présens
Si, loin de vous aider, au jour de vos tourmens,
Ils redoublent encor les fureurs de l'envie
Et les outrages des méchans ?

Ce sont les fleurs dont, aux beaux jours de fête,
De la victime on couronnait la tête

Avant de lui plonger le couteau dans le sein ;
— Malheur ! malheur à vous dont je tiens l'existence ,
Malheur à vous auteurs de mon cruel destin !
Et qui , temoins de ma noble indigence ,
Détournez vos regards quand je vous tends la main ! !

Qui suis-je donc ? — pourquoi fuit-on mon infortune ?
M'a-t-on de l'orphelin vu dévorer les pleurs ?
De la veuve opprimée outrager les douleurs ?
Non !... je suis malheureux ... le malheur importune;
Et le Riche qui dort aux bras de la fortune
Craint qu'un infortuné ne vienne par ses cris ,
D'un sommeil léthargique arracher ses esprits...

O vous qui me fuyez ainsi sans me connaître ,
O vous dont ma détresse allume le courroux ,
Je ne suis point un meurtrier , un traître....
Vous êtes hommes... moi ! je le suis comme vous !
Comme vous ! qu'ai-je dit ! je rougirais de l'être
Si l'on pouvait , en moi , soupçonner les horreurs
Que mon œil indigné dévoila dans vos cœurs...

Allons ! me dis-je , un jour ; interrogeons les hommes ;
Par les autres enfin voyons ce que nous sommes !
Malheureux ! qu'ai-je vu ?... — de lâches suborneurs

I.

« Oui, son heure est venue ! asservissons la France ;
» Osons... il ne faut que vouloir ;
» Que le peuple, s'il veut, s'arme pour la vengeance ;
» Le glaive est là pour le rendre au devoir. »
— Ils disaient et soudain, forts de notre silence,
On vit ces tyrans éperdus,
Jetant avec orgueil le fer dans la balance,
S'écrier : Gloire au sceptre et malheur aux vaincus !

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté ! !
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

II.

Aux vaincus ! est-ce nous que l'on peut vaincre encore ?
Est-ce nous qu'on peut asservir ?
Quand de chaque martyr que le boulet dévore
Le sang fécond crée un nouveau martyr...
— Malheur à vous plutôt, malheur à vous parjures
Qui, violant sermens et lois,
Et de la France entière étouffant les murmures,
Déchirez sans remords la charte de ses droits !

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté !
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

III.

Malheur à vous !... — le peuple, aux cris de la Patrie,
Se réveille et répond : — malheur !
Le vieux coq des Gaulois de notre Aigle trahie
A ressaisi le tonnerre vengeur ;
Fils de Quatre-vingt-neuf reconnaissez sa foudre ;
— Femmes, enfans, vieillards... debout !
Debout !... sur les débris de la Bastille en poudre
Renversons à jamais le trône de Saint-Cloud...

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté !
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

IV.

L'entendez-vous ?... il tombe !... ô princes de la terre,
Quel triomphe ! quelle leçon ! !
Français ! quel noble sang a rougi la poussière !
Mais de lauriers quelle riche moisson !...

O siècles à venir, gardez-en la mémoire,
Dites à la postérité :
Que la France en trois jours a reconquis sa gloire
Et brisé de ses rois le sceptre ensanglanté...

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté !
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

V.

Gloire à vous héritiers de Fleurus et d'Arcole !
A vous qui, posant, sur vos fronts,
Des Bayards, des Nemours l'immortelle auréole,
Avez, comme eux, gagné vos éperons !
Gloire à vous qu'on a vus, dans ces jours sanguinaires,
Montrer à l'univers surpris
Qu'à Montmartre du moins, la France, avec vos frères,
N'a pas, sous l'Étranger, vu tomber tous ses fils ! !

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté ! !
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

VI.

Gloire au peuple, soldat ! — Liberté des deux mondes,
Vieux Lafayette, gloire à toi !
Sur le trône nouveau que dans ce jour, tu fondes,
La France libre aime à placer ton roi ;
Et toi, qu'un peuple adopte au jour de sa victoire,
Toi qu'il place sur le pavois,
Fais-lui de ses malheurs oublier la mémoire
Et bénir à jamais et ton sceptre et son choix...

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté !...
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !...

VII.

Esclave délivrée ! ô France, ô ma patrie !
Qu'il est brillant ton avenir !
Liberté ! si long-temps de notre sol bannie,
Ton arbre, enfin, pour nous va rajeunir ;
Sous les rameaux sacrés de notre arbre civique,
Des despotes bravant les coups,
Français ! ne craignons plus qu'en sceptre tyrannique
Son tronc dégénéré se transforme pour nous...

— Mort aux tyrans ! vive la Liberté!
Que ce cri, dans nos cœurs, trouve un écho fidèle ;
— Peuple français, peuple ressuscité,
Jurons de les combattre et de mourir pour elle !!...

1830.

LES BERGERS A LA CRÈCHE.

POÈME BIBLIQUE.

Venite adoremus !!
Prose du jour de Noël.

A M. AUGUSTE TARRY DE PARIS.

I.

C'était par une nuit d'hiver... — mais si sereine,
Si douce, qu'on eût dit une nuit de printemps ;
Les astres, dans le ciel, brillaient tous, et la plaine
Exhalait un parfum et de rose et d'encens.

Quelques pâtres, couchés sous un toit de feuillée,
Non loin de leurs troupeaux, sur les bords du Jourdain,
Veillaient, et, pour charmer l'ennui de leur veillée
Venaient de commencer ce cantique divin :

— « Seigneur ! en quel lieu doit-il naître ,
» Le Sauveur que nos vœux ne cessent d'implorer ?
— » Quand donc verrons-nous apparaître
» L'ange qui nous dira : « Venez , tous , l'adorer ?... »

II.

Ils chantaient, quand, soudain, comme on voit une étoile
Qui , sillonnant des nuits le triste et sombre voile ,
Glisse dans les cieux obscurcis,
Un ange descendit éclatant de lumière ,
Et les bergers alors, la face contre terre ,
Tombèrent de frayeur saisis....

Mais lui ; — «Ne craignez point! de la voûte éternelle ,
» Amis ! je vous apporte une bonne nouvelle (1)
» Qui de tous fera le bonheur ;
» Sachez qu'à Bethléem , suivant la prophétie ,
» Aujourd'hui même est né le céleste Messie ,
» Le Christ ! le Sauveur ! le Seigneur !!!

» Oui, votre Rédempteur à l'instant vient de naître ;
» Allez tous l'adorer... — voici , pour le connaître ;
— » Vous verrez un petit enfant ,
» Couché dans une crèche , enveloppé de langes.... »

(1) Evangelium.

— Et puis, comme il disait, les chœurs sacrés des anges
Se joignirent à lui sur leurs harpes chantant :

III.

—« Gloire au souverain du tonnerre (1) !
» Gloire à lui dans l'immensité !
» Gloire au Très-Haut ! —Paix sur la terre
» Aux cœurs de bonne volonté ! !

» Le temps prédit par les prophètes,
» Mortels ! s'accomplit aujourd'hui ;
» Vers l'Orient levez vos têtes,
» L'étoile du Messie a lui ! !
» Pour l'univers plus de ténèbres !
» De la nuit les ombres funèbres
» Font place à la clarté du jour...
» O terre ! tressaille de joie...
» Au Sauveur que le ciel t'envoie
» Ouvre ton sein avec amour !

—» Gloire au souverain du tonnerre !
» Gloire à lui dans l'immensité !
» Gloire au Très-Haut ! — paix sur la terre,
» Aux cœurs de bonne volonté ! !

(1) Gloria in excelsis Deo, et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis !

» A son seigneur Ève infidèle
» Vous ferma la porte des cieux ;
» Mais voici qu'une Ève nouvelle
» Aujourd'hui la rouvre à vos vœux !...
» Dieu s'est souvenu de la femme
» Elle écrase la tête infâme
» Du serpent qui trompa son cœur ;
» Sois heureuse et fière, ô Marie !
» De ses fers l'esclave affranchie
» Enfante son libérateur...

— « Gloire au souverain du tonnerre !
» Gloire à lui dans l'immensité !
» Gloire au Très-Haut ! — Paix sur la terre,
» Aux cœurs de bonne volonté ! !

» Des flancs d'une Vierge féconde
» Il vient de naître en cet instant !
» Pâtres, venez !... Le Roi du monde
» Dans une étable vous attend ;
» Chargés d'or, d'encens et de myrrhe,
» Bientôt du fond de leur empire,
» A ses pieds les rois étrangers
» Viendront déposer leurs hommages ;
» Mais il préfère aux dons des Mages
» Les dons et les vœux des bergers...

— « Gloire au souverain du tonnerre !
» Gloire à lui dans l'immensité !
» Gloire au Très-Haut ! — Paix sur la terre,
» Aux cœurs de bonne volonté ! »

V.

Soudain les harpes d'or se turent, et les anges
Cessèrent, dans les cieux, leur hymne de louanges,
Et les pâtres dirent entre eux :
« Passons à Bethéem pour savoir la nouvelle
« Que l'ange du Seigneur aujourd'hui nous révèle ;
» Voyons-la de nos propres yeux... »

Alors de leurs agneaux le plus jeune ils choisirent,
Et puis, en grande hâte, aussitôt ils partirent,
Portant du miel, des fruits, du lait ;
Puis, arrivés au lieu, l'ame toute ravie,
Ils trouvèrent Joseph et la Vierge Marie
Près de l'enfant qui sommeillait.

Là, voyant que, pour eux, de la parole sainte,
L'œuvre s'accomplissait... les pasteurs dans l'enceinte,
Entrèrent le front incliné ;
Et, prosternés autour de la crèche sacrée,
Racontèrent comment de la voûte azurée
Un ange était venu disant : — le Christ est né !

V.

Près de l'enfant assise, heureuse d'être mère,
Dans une douce extase, écoutant les pasteurs,
La Vierge, à son bonheur se livrait tout entière :
Que ce bonheur un jour lui coûtera de pleurs !...

Et l'enfant, réveillé par les cris d'allégresse
De la foule pieuse accourue à l'entour,
Dans la crèche jouait et puis, avec tendresse,
A Marie, à Joseph, souriait tour-à-tour.

Enfin, après avoir achevé leur message,
Et déposé leurs dons sur le berceau divin,
Les bergers, reprenant leur bâton de voyage,
Regagnèrent, joyeux, les rives du Jourdain.

AUX MANES D'UN ENFANT

J'ai vu mourir,
Ulric Guttinguer.

A Mlle. ROSE HUV*****.

O toi! qui, dès le premier pas,
T'enfuis épouvanté loin du seuil de la vie ;
Toi qui de ce banquet si beau, si plein d'appas,
Rejetant la coupe fleurie,
Convive dédaigneux la brisas.... et soudain
Des roses qui ceignaient ta tête,
Au mépris de ton hôte, à l'heure de la fête,
Jonchas la salle du festin !

— Dis-moi, dis-moi jeune oiseau de passage,
Pourquoi donc tout-à-coup, pour un autre rivage,
De ta chère patrie abandonner le ciel ?
— Enfant ingrat! pourquoi fuir une mère
Qui peut-être aujourd'hui, dans son lit solitaire,
Te cherche, en accusant le destin trop cruel ?

Peut-être ta bouche naissante ,
Essayant la coupe brillante
Qui te promettait le nectar ,
Aura-t-elle touché la lie
Que du sort la main ennemie
Voulait cacher à ton regard !...
— Peut-être , à l'aspect de l'orage
Qui déjà grondait au lointain,
Timide nantonnier, redoutant le naufrage ,
Auras-tu mieux aimé demeurer sur la plage
Que de te mettre en mer sous un astre incertain !

Peut-être !... — mais non , sur ta couche
L'œil inquiet , et la main sur ton cœur ,
J'ai cherché dans tes yeux , j'ai cherché sur ta bouche ,
Cette pâleur , ce trouble et ce regard farouche
Qui nous révèlent la douleur ;
— J'ai voulu voir , j'ai voulu lire
S'il est vrai , lorsque l'homme expire ,
Qu'il éprouve quelques tourmens...
J'ai voulu voir si ce souffle de flamme
Si ce flambeau sacré que l'on appelle l'ame
S'éteint avec effort dans le sein des mourans...

Tu reposais calme comme la veille
Tes regards étaient ceux d'un enfant qui sommeille ,

Ton pouls était muet; — ton cœur battait moins fort ;
Seulement sur ta bouche errait un noir sourire...
Tes parens éplorés me disaient : — il expire !
Et moi je répondais : — il dort !!..

Mais lorsque tout-à-coup ta tête plus pesante ,
Sur ta main froide et pâlissante
Retomba.. — Lorsque, dans mes bras,
Ton sein contre mon sein, ma bouche sur la tienne,
Je n'ai plus senti ton haleine ,
J'ai dit : « En expirant l'homme ne souffre pas !

» C'est un proscrit qui rentre au paternel rivage ;
» C'est le nocher au terme du voyage;
» Le nocher souffre-t-il en rentrant dans le port?
» Souffre-t-il, le proscrit, quand une nef amie,
» L'arrachant à l'exil , le rend enfin au bord
» Où son ame s'ouvrit au souffle de la vie ?

» Non, je ne te plains pas ; — je bénis ton destin
» Jeune enfant , comme toi que n'ai-je pu soudain ,
» Sous les festons menteurs de la coupe fleurie
» Deviner tout d'abord l'amertume et la lie
» Qu'il me faut maintenant boire jusqu'à la fin !..

» — Au jour perfide où l'Espérance
» Souriait mensongère à ma frêle existence ,

» Me dérobant l'abime entr'ouvert sous mes pas ,
» Que n'ai-je pu, trompant ses cruelles tendresses ,
» Pour échapper à ses caresses ,
» Trouver l'asile du trépas !

— » Pour mes yeux , hélas! que de larmes ,
» Pour mon triste cœur que d'alarmes ,
» Que de sanglots de moins !.... mais l'arrêt est porté ;
» Tu l'as voulu, Seigneur ! — la lie est mon partage ;
» Sans murmurer j'épuise le breuvage ,
» Et je bénis ta volonté ! »

1831.

A FANNY B****

Je crains...,
M. B.

Non, ne folâtrons plus ! — cessons, je vous en prie,
Cessons nos jeux et nos ébats si doux ;
Vous n'êtes plus une enfant, — mon amie !
Je ne dois plus folâtrer avec vous ! !...

I.

Que j'aimais cependant naguère
A fouler avec vous ces tapis de gazon :
Vive comme le papillon,
Comme lui volage et légère,
Oh ! que j'aimais, sous l'ombre bocagère,
A vous voir, au retour de la belle saison,
Aller, de fleur en fleur, promenant votre hommage,
Et puis, auprès de moi, sur un lit de feuillage,
Revenir déposer les roses du vallon !...

Le long de ces ruisseaux qui coulent dans la plaine,
Derrière ces buissons, là-bas, sous ce vieux chêne

Qui couronne ce vieux rocher ;
Sous ces rosiers touffus qui bientôt vont éclore,
Que j'aimais, ô Fanny ! que j'aimerais encore
Comme autrefois à vous chercher !...

Je l'aimerais... — mais aujourd'hui je n'ose ;
Vous n'étiez qu'un bouton alors... — vous voilà rose,
Et chaque jour ajoute à votre belle fleur ;
Oui, je n'ose... fuyez !... — vous êtes trop jolie ;
Et si j'allais oser, hélas ! pâle et flétrie,
Je vous verrais peut-être expirer de douleur !...

Non, ne folâtrons plus !... — Cessons, je vous en prie,
Cessons nos jeux et nos ébats si doux ;
Vous n'êtes plus une enfant, — mon amie !
Je ne dois plus folâtrer avec vous ! !

II.

Car vous ne savez pas combien il nous dévore
Cet amour, ô Fanny ! que votre cœur ignore
Et que ce cœur pourtant ne cesse d'appeler !
Ce perfide flambeau dont la douce lumière
Charme l'insecte téméraire
Que bientôt elle va brûler !

Non, vous ne savez pas que ce cruel délire
Trop souvent naît dans un sourire,

Dans un baiser, dans un regard;
Que vos ébats naïfs, — que votre humeur folâtre,
Que ces jeux innocens que votre âge idolâtre,
En d'éternels remords se changeraient plus tard...

Hier encore, hier, vous vintes me surprendre;
Du sommeil le plus doux je dormais en ces lieux,
— Vous vintes me donner le baiser le plus tendre,
Et puis, auprès de moi, vous sembliez attendre
Que, pour vous en punir, je rouvrisse les yeux...

Mais moi qui, plus que vous, redoutais la vengeance,
Je feignis de dormir..., oh non! non, par prudence,
Je vous le dis; oh! n'y revenez plus!
—J'ai forcé mon cœur au silence,
Mais si vous reveniez... contre sa violence,
Peut-être mes efforts seraient-ils superflus!

Non, ne folâtrons plus!... — cessons, je vous en prie,
Cessons nos jeux et nos ébats si doux;
Vous n'êtes plus une enfant, — mon amie!
Je ne dois plus folâtrer avec vous!!...

1831.

LA CHUTE D'ALGER.

DITHYRAMBE

MENTIONNÉ HONORABLEMENT AUX CONCOURS DE LYON ET DE LILLE 1838.

Tombe, tombe, cité, repaire d'un vautour !
Pour tes jeunes soldats, ô France ! quel beau Jour !
A. Thévenot (de la Creuse).

A M. A. BIGNAN, AUTEUR DES ACADÉMIQUES.

I.

Du rang des nations es-tu donc effacée ?
De ton astre victorieux
A Waterloo la splendeur éclipsée
A-t-elle, pour toujours, abandonné les cieux ?
— Quoi ! d'un forban la bouche impure
A tes fils prodigue l'injure

Et ton glaive dort au fourreau !
— O France ! ô Lionne terrible !
Qu'as-tu donc fait de ta force invincible ?
Tes vengeurs sont-ils, tous, descendus au tombeau ?...

Non ; — la France a tiré le glaive des batailles,
La Lionne s'éveille... — Alger ! pour te punir,
Elle accourt, rugissante, au pied de tes murailles,
Du haut de tes remparts regarde la venir...
— Pensais-tu, superbe Carthage !
Que Rome subirait un éternel outrage ?
— Qu'humble vassale, sous tes lois.
Tu la verrais courber sa tête noble et fière,
Elle qui, sous ses pas, brisa, dans la poussière,
Les diadèmes de vingt rois ?...

Elle accourt.. elle accourt..—vois, sur la mer immense,
Ces vaisseaux pavoisés qui portent nos soldats ;
Vois ce drapeau qui se balance
Caressé par les vents au sommet de nos mats ;
Alger !—c'est la sainte Oriflamme
Que Martel arbora sur le corps d'Abdérame ;
— C'est l'étendard de saint Louis ;
L'étendard vengeur que Duquesne
Planta sur la rive africaine
Fumante du sang de tes fils !

II.

— Aux armes, enfants du prophète !
Arabes et Bédouins, descendez de l'Atlas...
Du turban ceignez votre tête,
Aiguisez vos larges damas ;
— Aux armes ! la trompette sonne,
Le tambour bat, — le Bronze tonne :
Du Koran superbes soutiens,
Montez vos cavales rapides,
Que vos bras, de carnage avides,
Se baignent à loisir dans le sang des chrétiens ! !

Dieu l'a promis à vos pères :
— Malheur à l'audacieux
Dont le pied souille vos terres !
Tout-à-coup, du haut des cieux,
L'Ange de la mort s'élance,
Le glaive de la vengeance
Étincelle dans sa main,
Et l'insensé, dont l'outrage
Profanait votre rivage,
Roule englouti dans son sein...

III.

Vain espoir ! où sont-ils ? — Sur ce champ de bataille,
Viens reconnaître, Hussein ! tes farouches guerriers ;

Regarde... — soldats et coursiers,
Tout est tombé sous la mitraille!...
Rends-toi, Forban!... livre-nous tes remparts;
Rends-toi, te dis-je, il en est temps encore,
— Demain, à son réveil, l'aurore
Sur tes murs abattus verra nos étendards...

A l'assaut! à l'assaut! — courage, amis! courage!
La voilà devant vous cette infâme cité,
Repaire affreux de l'esclavage!
Délivrez l'univers de son joug détesté,
Qu'elle tombe!... et qu'un jour, encore épouvanté,
Le voyageur, foulant ses débris sur la plage,
Frémisse au souvenir de son iniquité!

Le boulet rapide
Ebranle les forts;
La bombe homicide
Vomit mille morts;
Le CHATEAU s'écroule... (1)
Nos guerriers, en foule,
Par ses flancs ouverts,
S'élancent terribles
Quand des cris horribles
Montent dans les airs!..

(1) L'explosion du château-fort ouvrit Alger à nos troupes.

IV.

L'entendez-vous? c'est Carthage qui tombe!
— C'est elle qui creuse sa tombe;...
Sous le volcan perfide, allumé par son bras,
La cruelle voulait engloutir nos soldats...
— Dieu veillait sur leur existence;
La Mort a respecté nos guerriers triomphans,
Et l'abîme infernal ouvert par ta vengeance,
Alger! n'a dévoré que tes pâles enfans... (1)

Victoire! — elle est à nous; le front dans la poussière,
La voilà, les cheveux épars,
Implorant son pardon, cette rivale altière
Qui nous bravait du haut de ses remparts;
Hier, lorsque nos preux s'avançaient dans la plaine,
A ses fils glacés de terreur
Elle disait : — « Voyez! il faut qu'on les enchaîne
« Pour les traîner au champ d'honneur... (2) »

— Français! ah! d'un si bel outrage
Ne cherchons point à laver nos soldats;
— Soyons-en fiers pour leur courage...

(1) La mine creusée par les assiégés sauta, et, par un hasard miraculeux, n'engloutit que les soldats du Dey.

(2) En voyant nos soldats s'avancer en bataille, le Dey disait à ses officiers: Je vous l'avais bien dit, les Français me font la guerre malgré eux; on les a enchaînés pour les forcer à se battre.

Mais toi, sais-tu, Forban! pour marcher aux combats,
Sais-tu quelle est la chaîne qui nous lie?
— C'est l'amour de notre patrie!
Quel peuple ne l'envierait pas!!

V.

— Elle est à nous!! — sonnez clairons, cymbales...
Tambours joyeux, battez aux champs,
Drapeaux, couronnez-vous de palmes triomphales,
Et vous vainqueurs! chantez; ce beau jour veut des chants.
— Oui, vous êtes les fils des braves dont l'épée
Créa l'homérique épopée
Que la postérité ne lira qu'à genoux...
—Vous êtes les fils des Alcides
Qui mirent à leurs pieds le front des Pyramides...
Les sommets de l'Atlas s'abaissent devant vous!!

Si le drapeau d'Arcole et d'Aboukir... — que dis-je!
A mes regards, ô fortuné prodige!
Sur ces hauts minarets il flotte radieux... (1)
Le nouveau Labarum est descendu des cieux!!
Salut à lui! — Salut au drapeau tricolore!
Au drapeau qui nous vit si grands...
O France! à son aspect que de cités encore
Courberont leur orgueil en criant: — Je me rends!...

(1) Le drapeau blanc venait à peine d'être arboré sur les tours d'Alger quand la nouvelle de la révolution de juillet y arriva avec les couleurs nationales.

Salut ! — de vos tombeaux secouez la poussière
Mânes des vainqueurs d'Austerlitz !
Debout ? — votre auguste bannière
Balance dans les airs ses glorieux replis !
C'est l'arc-en-ciel, emblême d'espérance ;
— Il vient à notre belle France
Annoncer le retour d'un meilleur avenir...
— Pour nous s'ouvre une ère nouvelle ;
Sous le Coq des Gaulois de notre Aigle immortelle
Les lauriers, un instant flétris... vont rajeunir.

VI.

O ma patrie ! accepte ce présage ;
Sois Reine encor de l'univers ;
Mais qu'en tes mains le glaive du courage
Ne serve qu'à briser des fers ;
Assez long-temps la Guerre, aux ailes enflammées,
Sur les nations alarmées
Roula son char ensanglanté ;
Formons tous, désormais, une famille immense
Qui travaille au bonheur de l'humaine existence,
A l'ombre de la paix et de la liberté ! !

Non, désormais plus de conquêtes ;
— Les lauriers coûtent trop de sang ;

Plus de ces homicides fêtes,
Plus de ces jeux de rois où tombe l'innocent !
Nations, entre nous plus de haines rivales,
Déposons nos haines fatales,
Que Rome et Carthage soient sœurs...
— Opprobre à la cité qui fonde
Sa gloire et son bonheur sur les débris du monde !
— Malheur aux peuples oppresseurs ! !

..

Pourtant de notre indépendance
S'ils osaient violer les droits ;
Si de nos canons le silence
Encourageait un jour les insultes des rois.
Que la Lionne qui sommeille
Furieuse alors se réveille ;
Que la foudre qui frappe Alger
Se rallume, éclate et terrasse
Le monarque altier dont l'audace
Croyait en vain nous outrager ! !...

1834.

L'ARBRE DE LIBERTÉ.

STANCES.

Noli timere !!
Evang.

—

A M. C. DAV****., D'ALENÇON.

I.

Ainsi quand, pour la France, une nouvelle aurore
Eut de QUATRE-VINGT-NEUF tout-à-coup fait éclore
Le soleil radieux ;
Quand Paris, sous l'effort de sa vaste famille,
Eut vu crouler de la Bastille
Les remparts odieux ;

— De ses tyrans pour flétrir la mémoire,
D'un triomphe si beau pour attester la gloire,

Pour consacrer son œuvre à l'immortalité ;
Le peuple, sur la place, où son mâle courage
Avait anéanti le trône et l'esclavage,
Planta L'ARBRE DE LIBERTÉ !...

II.

Oh ! quand il apparut, du sein de la tempête,
Élevant, dans les airs, sa glorieuse tête
Et ses rameaux si verts,
Quand la terre reçut cette tige féconde
Où l'espoir nous montrait tous les peuples du monde
Accourant suspendre leurs fers ;

Comme on battit des mains ! oh ! comme nos vieux pères
Se promirent des jours prospères !
Comme ils rêvaient de gloire et de bonheur !
— Debout, au pied de leur conquête
Comme ils s'écriaient tous : — « Prends ta robe de fête
» France ! et laisse à jamais ta robe de douleur !..... »

Car ils ne voyaient pas le Bonnet sanguinaire
Dont les Tarquins, en quittant cette terre,
De l'arbre de Brutus avaient coiffé le front ;
Ce Bonnet qu'en partant nous léguait leur vengeance,
Et qui devait bientôt à notre pauvre France
Faire pleurer leur fuite et leur sceptre de plomb.

Non ; ils ne savaient pas que la hache civique
Remplacerait un jour le glaive féodal ;
— Qu'un jour cet arbre pacifique
Dont l'ombrage, aux tyrans fatal,
Devait, contre leurs coups, protéger leurs victimes,
Pour éclairer de nouveaux crimes
Se transformerait en fanal.....

III.

Ce jour parut, hélas ! — sur la terre sanglante
L'arbre inclina sa tête indignée et mourante ;
— Redoutant les affreux excès
Dont on allait souiller son ombre hospitalière,
Dans les entrailles de la terre
On eût dit qu'il voulait rentrer à tout jamais...

Et puis un HOMME vint et l'on revit sa tige
Reverdir quelques temps pour se flétrir encor ;
A ses branches on vit les roseaux de l'Adige
S'entrelacer aux palmes du Thabor ;
Et du Coq des Gaulois abattu dans la poudre,
L'Aigle, usurpant l'antique foudre,
Préluder sous son ombre à son brûlant essor.

Et puis l'Aigle tomba... — les Lys le remplacèrent,
L'arbre devait périr... — les rois le renversèrent ;

Car les rois ont toujours redouté ses rameaux ;
— Un matin, sur le sol, on trouva ses ruines ;
Mais il avait jeté de trop fortes racines
Pour ne pas nous donner des rejetons nouveaux.

IV.

Nous venons, après quinze années (1),
Pour consacrer aussi du peuple les journées,
Du vieux QUATRE-VINGT-NEUF arborant le drapeau ;
Nous venons à la place où l'ont planté nos pères,
Nous venons replanter, mes frères !
De l'arbre populaire un rejeton nouveau.

Ne craignez rien, Chefs de la ville ;
Nous ne demandons point la révolte civile ;
Comme vous nous voulons la paix et le bonheur ;
Comme vous nous aimons le Prince et la Patrie,
Mais nous voulons nous faire, au jour de sa furie,
Sur la mer orageuse un phare protecteur.

V.

Voyageurs, trop souvent trompés sur cette terre,
Si les autans, si le tonnerre,

(1) L'ancien arbre de liberté avait été détruit en 1815.

De notre ciel encor viennent troubler l'azur ;
Nous voulons, contre la tempête,
Un arbre à nous, où, du moins, notre tête
Trouve un abri tranquille et sûr.

A nous !... et, cependant, au jour de la tourmente,
Appelez-nous... — votre voix suppliante
Ne s'adressera point à des enfants ingrats ;
Vous nous verrez alors, agrandissant l'ombrage,
Vous y recevoir tous, et puis, contre l'orage
Vous faire un rempart de nos bras.

1851.

UNE MÈRE

A L'AUTEL DE LA VIERGE.

C'est toi qui l'as dit !
Ch. N. D.

A M. JULES CANONGE DE NIMES,
Auteur des Préludes et du Tasse.

I.

— C'était à l'heure où l'ame recueillie
Au pied des saints autels vient se répandre et prie ;
A l'heure où la mère de Dieu,
La Vierge, appui divin des enfans et des mères,
Du haut des cieux s'incline, accueillant leurs prières
Qui, comme un pur encens, s'élèvent du Saint Lieu.

Avec ferveur dans la sainte chapelle
Des femmes, aux genoux de la Vierge immortelle,
Priaient,... quand, leur montrant son fils,
Une mère de joie et d'amour rayonnante,
D'une voix fière et triomphante
Fit entendre ces mots sous les sacrés parvis.

II.

« Oh! qu'il est beau, mon fils! contemplez son visage,
» Des anges n'a-t-il pas l'incarnat doux et pur?
» N'a-t-il pas leur sourire et leur tendre langage,
» Leur candeur et leurs yeux d'azur?...

» De ces membres naissaus la grâce et l'élégance,
» Cette peau de satin qui revêt ce beau corps,
» Tout ne vous dit-il pas qu'au jour de sa naissance
» Le ciel a pour mon fils épuisé ses trésors?

» C'est qu'ici je venais, à l'heure où la prière
» Monte du temple saint aux pieds de l'Éternel,
» A genoux, sur la froide pierre,
» Contempler, chaque jour, les anges de l'autel.

» C'est que, durant mes nuits, célébrant les louanges
» De la Reine des cieux, — toujours je lui disais.
» Oh! donnez à mon fils les yeux bleus de vos anges,
» Vierge sainte, et leurs traits!!

» Et la Vierge exauça ma prière fervente ;
» Elle a comblé mon fils de toutes ses faveurs ;
» Et moi, — mère reconnaissante,
J'ai voué son enfance à ses blanches couleurs...

» Car on dit que la mort respecte l'existence
» Des enfans que la Vierge a marqués de son sceau ;
» Et que le ciel toujours verse, avec complaisance,
» Ses plus riches bienfaits sur leur riant berceau.

» Aussi comme il est beau ! contemplez son visage ;
» Des anges n'a-t-il pas l'incarnat doux et pur ?
» N'a-t-il pas leur sourire et leur tendre langage,
» Leur candeur et leurs yeux d'azur?... »

III.

La voix se tut et puis, dans la pieuse enceinte,
Aux genoux de la Vierge sainte,
Courbant leur front religieux,
Toutes les mères la bénirent ;
Et les chœurs immortels des anges entendirent
Un cantique d'amour s'élever dans les cieux.

1851.

LES TOMBES.

MEDITATION

Mentionnée honorablement au concours des jeux floraux 1835.

Que de mensonges sur la pierre !!

A M. ALP. LEFLAGUAIS DE CAEN.

I.

J'aime à l'heure où la nuit succède au jour qui tombe,
J'aime à venir m'asseoir sur le bord d'une tombe,
Et là, seul, au milieu de tous ces monumens
Élevés à la mort par l'orgueil des vivants ;
A la pâle clarté que jette sur les marbres
La Lune qui rayonne entre les branches d'arbres,

J'aime à me promener de tombeaux en tombeaux
Pour lire sur les CROIX et les DALLES poudreuses
Ces perfides regrets et ces larmes menteuses
Que le saule-pleureur couvre de ses rameaux.

Ici c'est d'un ÉPOUX LA PERTE IRRÉPARABLE;
Là, ce sont les DOULEURS d'un FRÈRE INCONSOLABLE;
Plus loin de VRAIS AMIS..., des PÈRES ADORÉS...
Des VEUFS A TOUT JAMAIS..., DES FILS DÉSESPÉRÉS...
Mensonges fastueux qu'une main mercenaire
En MAJUSCULES D'OR cisela sur la pierre!!
— Aussi combien de fois, alors que dans mon lit,
Après avoir des morts visité la demeure,
D'un rebelle sommeil en vain j'attendais l'heure
En plaignant leur destin, triste, je me suis dit :

II.

« Oh! s'ils pouvaient, les Morts, de leur lit de poussière,
Surgissant tout-à-coup, remonter sur la terre
Et voir ce qu'on y fait;
A l'heure, où, seule aux cieux, la Lune pâle jette
Sa douteuse clarté, — si leur vivant squelette
De la tombe sortait!!

« Oui, s'ils pouvaient, la nuit, franchir les portes closes
A leurs regards surpris, oh! que d'étranges choses

Apparaîtraient alors ;
Oh ! que de beaux sermens convaincus de parjure !
Comme on verrait alors éclater l'imposture
Des Vivants pour les Morts !

« Le FRÈRE, dépouillant le linceul qui l'accable,
Viendrait heurter au bal son FRÈRE INCONSOLABLE ;
Et puis les PÈRES ADORÉS,
Dans leurs salons brillant de l'éclat des bougies,
Surprendraient au milieu des joyeuses orgies
Leurs FILS DÉSESPÉRÉS !!

« L'ÉPOUSE dont la fosse à peine d'herbe est verte
Surprendrait, dans sa couche, hélas ! qu'on croit déserte
D'impurs embrassemens...
Et l'ÉPOUX entendrait la veuve tant aimée
Qui voulait avec lui mourir... — d'amour pâmée
Se railler de ses vains sermens.

« Puis, s'ils pouvaient les morts savourer la vengeance,
Si leurs corps décharnés pouvaient de l'existence
Reprendre un instant la vigueur ;
Si le ciel, pour punir ces Vivants dont la joie
Insulte à leur néant, disait : « Sur votre proie
» Assouvissez votre fureur... »

« Partout on n'entendrait que des pleurs et des plaintes;
Des sanglots étouffés sous d'osseuses étreintes,
— Oh ! ce serait affreux !
Au milieu d'une nuit noire et silencieuse,
S'éveiller, en sursaut, à la voix caverneuse
D'un squelette hideux...

« Sur votre chaude main sentir sa main glacée,
Votre poitrine à nu par la sienne froissée,
Sa bouche vous meurtrir de baisers durs et froids !....
Oh ! rien que d'y penser, sur ma tête brûlante,
Se dressent mes cheveux, et la plume tremblante
Echappe de mes doigts !...

III.

La mort ne serait plus le calme après l'orage ;
— Un ancre de salut au milieu du naufrage,
— Un port hospitalier où, battu par les flots,
Le nocher trouve enfin l'oubli de tous ses maux ;
— La rive où, tous, il faut amarrer notre barque,
Que l'on soit riche ou pauvre, ou sujet ou monarque ;
— Un monde où tous les rangs sont remis au niveau ;
— Un refuge où s'éteint la vengeance ou la haine ;
Où le coupable arrache à la Justice humaine
Sa tête que réclame un ignoble échafaud !...

Mais aussi ce serait un bonheur dans la vie ;
Car on n'y verrait plus alors tant d'infamie ,
D'hypocrites regrets et de vœux parjurés ;
Tant de visages faux d'un deuil menteur plâtrés ;
Tant de cœurs affublés d'une douleur factice ;
Et quand, pour nous tromper, l'Imposture ou le Vice
Se répandraient en pleurs, en sanglots, en sermens...,
—On verrait tout-à-coup, du fond de l'ossuaire,
S'élançant à nos yeux, un squelette en colère,
Démasquer le perfide et lui crier : — TU MENS ! !

1852.

LE RETOUR.

BALLADE.

Silence ! Silence !

A M. LÉON MASSON.

Elles étaient là, rêveuses,
Soucieuses,
Trois jeunes filles, un soir,
Dévisant de leur tendresse,
Et, sans cesse
Se levant pour aller voir,
A la clarté des étoiles,
Si des voiles
Blanchissaient à l'horizon ;
Et si rentrait au rivage
L'équipage
Parti depuis la saison.

Tout-à-coup une voix forte,
A la porte,
Se fait entendre... — « Ouvrez-nous!
» Ouvrez-nous,... ô jouvencelles !
» Tous fidèles,
» Nous venons, à vos genoux,
» Apportant, pour les dimanches,
» Robes blanches
» Et beaux chapelets dorés ;
» Puis de superbes manchettes
» Pour les fêtes,
» Avec des colliers ambrés.

» Vous aurez encor, mes belles !
» Des dentelles,
» Des anneaux et des croix d'or;
» Puis une châsse d'ébène,
» Toute pleine
» De reliques.. — puis encor
» Un morceau de la grand'chappe
» Que le Pape
» Porte à Rome sur son dos,
» Et qui, dans les jours d'orage,
» Du naufrage
» Préserve les matelots....

» Ouvrez-vite... ouvrez, de grâce !
» Car, à glace,
» Il gèle et le ciel est noir !
» Ouvrez ! — tout dort au village ;
» Sur la plage
» Personne ne peut vous voir... »
— Leur ouvrit-on ? — la chronique
Ne s'explique ;
Elle ajoute seulement :
Que, sur cette voix si forte,
Une porte
Se ferma tout doucement.

1852.

L'ANNIVERSAIRE.

ÉLÉGIE.

Une balle a détruit tout un avenir de bonheur et d'amour!!!

A M. ARMAND DE RÉGNIER.

C'était l'heure où Paris s'éveille ;
L'aurore dans les cieux brillait fraîche et vermeille,
Et d'un rayon silencieux
Eclairait la croix solitaire
Qui signale aux regards la place funéraire
Où dorment des TROIS JOURS les martyrs glorieux.

Triste et les yeux fixés sur l'auguste hécatombe,
Je déplorais le sort des peuples que les rois
Forcent à s'engloutir par milliers dans la tombe
Pour racheter le plus saint de leurs droits ;

Quand soudain la voix d'une femme,
A genoux sous un saule en pleurs,
A ces sombres pensées vint arracher mon ame
Pour l'occuper de ses malheurs...

Du jeune Edmond c'était la fiancée;
Quand, d'un joug oppresseur tout-à-coup menacée,
La Liberté cria : — « Debout! enfans...
Edmond, fidèle à la voix de sa mère,
Rallia les vengeurs sous sa noble bannière,
Et marcha contre les tyrans!!

Trois jours il combattit; puis aux cris de victoire,
Le saint drapeau d'Edmond flotta brillant de gloire....
Mais, un soir, à sa lance, un long crêpe de deuil
Pendait... et les vainqueurs, les yeux remplis de larmes,
Vers le sol inclinant leurs armes,
A pas lents suivaient un cercueil.

C'était celui d'Edmond!—au fort de la bataille,
Lorsqu'il volait, sous la mitraille,
Au front du Louvre arborer son drapeau;
Victime de sa noble audace
Il tomba...— Puis, à cette place,
Ses frères, en pleurant, creusèrent son tombeau...

Depuis le jour fatal où la terre recouvre
Les restes du Martyr du Louvre,
Pour son amante, hélas! il n'est plus d'avenir!
Plus d'espérance, plus de joie;
Elvire, aux noirs chagrins en proie,
N'existe plus que pour souffrir!!

Seulement chaque année encore,
Quand revient de juillet la vingt-neuvième aurore
Abandonnant la couche humide de ses pleurs,
Elvire, au rendez-vous fidèle,
Apporte à son Edmond la fleur de l'immortelle,
—Triste emblême de ses douleurs!...

Et puis, si, tout-à-coup, la brillante lumière
Du soleil de JUILLET vient frapper sa paupière,
Maudissant ce soleil auteur de ses regrets,
On la voit, à grands pas, regagner sa demeure
Pour n'en plus ressortir qu'à l'heure
Où la nuit, dans les cieux, étend son voile épais.

1832.

LA MARGUERITE.

IDYLLE

Mentionnée honorablement aux Jeux Floraux. 1856.

M'aime. Un peu! Beaucoup! Passionnément!! Plus du tout!!..

A M. DUPUTEL DE L'ACADÉMIE DE ROUEN.

—C'était au déclin de l'Été :
Flore avait perdu sa couronne,
Et le bosquet, jauni par les vents de l'Automne,
Jonchait de ses débris le vallon attristé.

Les yeux mouillés de pleurs et baissés vers la terre,
La jeune fille a dit : — « C'est en vain que j'espère !
» L'heure est sonnée... et tout rentre au hameau,
» Et tout se tait sous le feuillage...
Tu me l'avais bien dit, ma mère ! il est volage...
» Ramenons aussi mon troupeau. »

Elle disait, et puis la Jouvencelle,
Apercevant tout-à-coup auprès d'elle,
Au milieu des gazons pâles et jaunissans,
Une marguerite nouvelle,
Dernière fille du Printemps :
— « Toi qui connais les secrets des amans,
» Gentille fleur ! calme enfin mes alarmes ;
» M'aime-t-il ?... et ses yeux se sont remplis de larmes.
» M'aime-t-il ? et sa main l'effeuille avec frayeur.
— Un Peu ! — Beaucoup ! !... — a répondu la fleur !
Beaucoup ! et son beau front à ce mot se colore ;
Beaucoup ! mais c'est bien peu !... Lise veut plus encore.
— Fleur mensongère, oracle séducteur !
Oh ! ne la berce point d'un espoir éphémère...
Et toi, jeune et simple bergère,
Crains l'amour et garde ton cœur !...

— C'est une fleur aussi que l'innocence ;
Mille papillons, chaque jour,
Pour butiner voltigent à l'entour ;
— Si la fleur cède, hélas ! adieu son existence !
Pour une autre leur inconstance
Soudain la quitte sans retour !

Je disais... tout-à-coup à travers le feuillage
Je vis son jeune amant tomber à ses genoux ;

J'entendis un baiser... Lise! qu'il était doux !!
De ton pardon c'était le gage...
Mieux eût valu pour toi retourner au village ;
Mais pouvais-tu faire autrement?
—La marguerite du bocage
Avait dit : PASSIONNÉMENT !!

L'Aquilon cependant poursuivait son ravage,
Deux mois après, je la vis, sous l'ombrage,
Plus triste encor qu'au jour où sa douleur
Disait : — « Ma mère ! il est volage !... »
Et moi je me disais : — « La marguerite en fleur
» Aurait-elle d'un noir présage,
» Pauvre fille ! attristé ton cœur?.. »

—« Il m'aime... un Peu ! — moi ! qui l'adore ;
» Un Peu !... — lui qui naguère encore
» Me jurait de n'aimer que moi !...
» Lorsque l'on a juré peut-on trahir sa foi ?...
» Oh non !... la fleur a tort ! » —Et puis la Jouvencelle
Tour-à-tour d'une fleur nouvelle
Effeuillait les nouveaux débris.
Une seule restait ; — sur les gazons flétris
Son œil la voit ; son cœur d'espérance palpite ;
Elle approche... sa main hésite...
Lise ! c'est la dernière et tu sauras ton sort !...

Elle s'incline, elle la cueille ;
Pauvre fille ! frémis... — C'est ton arrêt de mort !
—Plus du tout ! dit la fleur qui sous ses doigts s'effeuille ;
— Plus du tout, et déjà, pâle et sans mouvement,
Lise, avec la dernière feuille,
Retombe sur le sol froid comme son amant ! !

Dors maintenant, dors, jeune infortunée !
Comme la fleur des champs par l'Automne fanée,
Te voilà désormais flétrie et sans retour !
Fallait-il sur la foi d'un oracle éphémère
Livrer ainsi ton bonheur à l'Amour ?
— Ignorais-tu, pauvre bergère,
Que si la fleur est passagère
L'amour, hélas ! comme elle à peine dure un jour ! !...

1855.

CHARLOTTE CORDAY. (1).

ODE

Mentionnée honorablement aux concours de Douai et de Lille. 1838.

Corday ! dis ton nom à Brutus.
Belmontet.

Exaltant dans tes vers un noble assassinat,
Suis le fer de Corday jusqu'au cœur de Marat.
Alex. Dumas.

Le hideux Jacobin,
Que la Jeune Corday poignarda dans le bain.
Barthélemy.

A M. DE CAUMONT,
DIRECTEUR DE L'ASSOCIATION NORMANDE.

I.

Ainsi quand Israël, les yeux noyés de larmes,
Voyait ses défenseurs, abandonnant leurs armes,
Courber leurs fronts aux pieds d'Olopherne vainqueur,

(1) Charlotte Corday, naquit au village de Saint-Saturnin, près Séez, département de l'Orne ; en chantant sa mort et son courage, c'est une dette de famille que j'acquitte.

Des murs de Béthulie une femme inspirée
Sortit... — le lendemain la tribu délivrée
Ne redoutait plus l'oppresseur...

Le crime en vain du ciel croit braver la puissance ;
Toujours, pour accomplir la suprême vengeance,
A défaut d'un bras d'HOMME un bras de FEMME est là...
—Sous un Tribun barbare, abattue et flétrie,
La France va périr... — aux cris de la Patrie
Charlotte répond : — « Me voilà! »

II.

De ses forfaits il se repose
Savourant les douceurs du bain (1) ;
— Quel bruit s'élève? — qui donc ose
A sa porte heurter soudain?
Est-ce toi peuple sanguinaire?
As-tu peur que ton mandataire
Ne trompe aujourd'hui ton espoir ?
— Il sait ce qu'il doit à tes fêtes,
Retire-toi... — voici les têtes,
Qu'il faut un bourreau pour ce soir!...

Qu'ai-je vu? — sa bouche livide
Laisse percer un noir souris ;

(1) Marat était au bain quand il fut frappé.

De son œil farouche et perfide
Les regards se sont attendris ;
Une femme entre... — Qu'elle est belle (1) !
Écoutons : — Dénoncerait-elle
Des victimes à sa fureur (2) ?...
Tyran ! savoure la vengeance ;
Sois heureux !... — Mais un cri s'élance.....
Marat ! pourquoi ce cri d'horreur ?...

C'est qu'à l'instant même l'infâme,
Des flots de son sang inondé,
Dans son cœur a senti la lame
Du poignard vengeur de Corday !
C'est qu'au moment où, plein de joie,
Le tigre, certain de sa proie,
Rêvait un triomphe nouveau ;
Il a, de sa main défaillante,
Vu tomber la liste sanglante
Qu'il avait promise au bourreau.

Allons ! pour la jeune Romaine
Préparez le char triomphal ;
Des civiques rameaux du chêne
Couronnez son front virginal,

(1) Charlotte Corday avait une figure noble et belle.

(2) Au moment où le tyran fut frappé, il inscrivait sur ses tablettes les noms des députés Girondins réfugiés dans l'Orne, l'Eure et le Calvados.

— Au Forum, dans toutes les rues,
Éternisez par des statues
Son nom à jamais glorieux ;
— Bénissez, le front dans la poudre,
Celle qui vient enfin d'absoudre
L'équité tardive des Dieux (1)...

III

Ecoutez, écoutez ces clameurs menaçantes !
— Quel cri du fond des ateliers
Fait bondir tout-à-coup ces pâles ouvriers ?
Où courent ces Licteurs ? — ces cohortes sanglantes ?
Que veut ce peuple entier ameuté sur leurs pas ?
— Du plus vil des humains tous ces hommes esclaves
Gémissaient.... — Une femme a brisé leurs entraves,
Et ces républicains demandent son trépas ! !

Le voilà donc ce peuple libre !
Ce peuple généreux qui des héros du Tibre
Devait ressusciter la gloire et les vertus !
Qui, pour mieux ressembler à ces patrons sublimes,
S'est paré des noms magnanimes
Des Scipions et des Brutus !! ... (2)

(1) Absolvitque deos. — Claudien.

(2) Les hideux personnages de cette époque de sang avaient échangé leurs noms, obscurs pour la plupart, contre ceux des républicains les plus célèbres de la Grèce et de Rome.

Arrière, peuple ingrat! troupeau lâche et servile,
Oses-tu bien de ces Romains
Usurper les grands noms, toi qui souilles tes mains
Du sang de l'innocence et dont le front docile
Se courbe avec respect sous le joug d'un bourreau;
Toi qui, lorsque Brutus, armé pour ta vengeance,
Du Tarquin qui t'opprime a tranché l'existence,
Pour l'en récompenser, fais dresser l'échafaud?....

IV.

Le char fatal s'ébranle... il roule!
— Au milieu de tous ces licteurs
Quelle est donc celle que la foule
Poursuit de féroces clameurs?
—C'est Charlotte! — c'est l'héroïne
Dont le fer perça la poitrine
De Marat, de ce monstre impur,
Qui n'eût voulu, dans sa démence,
Qu'une tête à toute la France
Pour la frapper d'un coup plus sûr...

Contemplez l'auguste victime;
Comme son front est radieux!
C'est que l'ignoble char du crime
Pour elle est un char glorieux...
— De cette plèbe qui l'outrage

Que lui font les cris et la rage ?
Elle les brave avec fierté...
— Mais le char tout-à-coup s'arrête...
Allons ! faites tomber sa tête :
Ouvrez-lui l'immortalité....

Elle est tombée !. — ô barbarie !
Tyrans ! êtes-vous satisfaits ?
Charlotte a payé de sa vie
La noble erreur de ses bienfaits ;
O honte ! — tout mon sang se glace ;
Aux bravos de la populace ,
La main du Bourreau sur son front...
— L'infâme ! elle n'est plus vivante
Cette face où sa main sanglante
Imprime le sceau de l'affront (1) ! !

Du haut de la voûte éternelle ,
Judith et Jeanne , avec transport ,
Accueillez la vierge immortelle
Qui , vers vous , a pris son essor...
— Et toi , dont la mâle énergie
Ne put affranchir ta patrie
Livrée en proie à ces bourreaux ,
Console-toi...— Ta mort sublime
Prouvera qu'en ces jours de crime
On trouva du moins un héros ! !...

(1) Le Bourreau, après l'exécution, souffleta la tête de Charlotte, aux acclamations de la populace.

V.

On dit que, plusieurs fois, en allant au supplice
Consommer de ses jours le noble sacrifice,
On la vit s'arrêter, et que, sur l'échafaud,
Nommant avec horreur Danton et Robespierre (1),
On la vit abaisser ses regards vers la terre
Comme pour chercher son couteau!!...

Qui sait? — En cet instant, à sa vue attendrie
Un fantôme éploré, — celui de la patrie
Peut-être venait-il, invoquant son appui,
Dérouler le tableau de l'hécatombe immense
Qui ne devait finir qu'au jour où pour la France
Le NEUF THERMIDOR aurait lui!!

1833.

(1) Charlotte avait hésité long-temps entre Danton, Robespierre et Marat.

LE DIABLE AU MANOIR.

BALLADE.

—C'est le Diable !! — Non, cher lecteur,
Voyez plutôt la fin de ma Ballade.
J. Bernier.

—

A M. OSC. AUBOURG DE LACONTERY.

— Dieu, quel tapage !
Entendez-vous ?
Ici, beau page,
A mes genoux...
— Noble dame,
Sur mon ame,
Je n'ose si monseigneur...
— Cette porte
Est peu forte...
Verrouillez-la... car j'ai peur !

— Mais le vacarme
Redouble encor !...
— Je suis sans arme
Sortons d'abord...
— Gentil page !
Du courage...
On frappe... je meurs d'effroi ..
Oh ! demeure ;
Que je meure ,
S'il le faut, auprès de toi ! !...

— La châtelaine
Point n'en mourut ;
— Le page Arsène
Au jour s'en fut ;
— Puis du diable
Quand , à table ,
On vint à parler soudain
Dame Barbe ,
Dans sa barbe ,
Vit rire le Châtelain. .

— Car le vacarme
Qui répandait
Ainsi l'alarme
— Amis , c'était...

— Bachelette
Qui, seulette,
Chez monseigneur, à minuit !
— Mais silence !
Par prudence,
Taisons-nous... — trop parler nuit.

1833.

L'AVALANCHE.

ÉLÉGIE.

Cave Puer !!

« — Adieu, mon fils ! prends garde à l'avalanche!
» Vois-tu, là-bas, comme sa cime penche
» Sur les ravines du vallon ?
» Déjà l'Aube paraît et blanchit la campagne;
» Prends garde et descends la montagne
» Avant que le soleil rougisse l'horizon !... »

Et la mère arrosait son enfant de ses larmes;
Et l'enfant, entourant sa mère de ses bras,
D'une voix sanglotante et, le cœur gros d'alarmes,
S'écriait : O ma mère ! oh ! ne nous quittons pas !!... »

Alors se dégageant de ses bras avec peine,
Et lui cachant ses pleurs : — « Enfant, il faut partir,
» Il faut partir... adieu !... pour la saison prochaine
» Va chercher de quoi nous nourrir ! »

Et puis les sanglots redoublèrent;
Et, les larmes aux yeux, tous deux, ils s'embrassèrent...
Sa mère, du châlet remonta le sentier,
Et l'enfant, du sommet de la montagne altière
Descendit, se perdant à travers la bruyère
Et les noirs détours du glacier.

—Mon Dieu! couvrez-le de votre aile...
Eloignez, éloignez l'avalanche mortelle,
Prenez pitié du pauvre enfant!
Qu'il revienne au printemps, qu'il retrouve sa mère,
Que le bonheur alors visite leur chaumière!...
—Du haut des monts l'avalanche descend...
Le jour a disparu sous la neige tombante,
L'ouragan tonne avec fracas,
Et l'enfant, glacé d'épouvante,
Chancelle et ne sait plus où diriger ses pas....

—« A moi ma mère!... à moi! » —vaine prière;
Sa mère n'entend plus!... la mort seule à sa voix
Répond, et déjà, sur la terre,
Le pauvre enfant, en invoquant sa mère,
Tombe et la nomme, hélas! pour la dernière fois!!...

—Il repose à jamais sous la neige entassée;
Pauvre mère! tes vœux ont été superflus!...
C'en est fait! désormais, dans sa couche glacée
Tes baisers caressans ne l'éveilleront plus!!

Bientôt l'hiver fit place à la saison nouvelle ;
L'hirondèle revint, et l'on vit, avec elle,
Les petits montagnards, revenir à grands pas ;
Sa mère, au-devant d'eux, comme les autres mères,
Accourut... — mais ses yeux, à travers les bruyères,
Ne l'aperçurent pas !!!...

1833.

LARMES !!!

Hélas ! que j'en ai vu mourir !!
V. Hugo.

AUX MANES D'AD. LA BILLARDIÈRE,

MON AMI, NEVEU DU CÉLÈBRE BOTANISTE DE CE NOM.

— Encore un ami qui succombe !
Encore un de plus dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus !
—Un de plus dans le gouffre immense
Où la Mort dévore en silence
Ceux que mon cœur aima le plus ! !

I.

— Pourtant que j'en ai vu descendre
Déjà dans cet abîme affreux !
Sans le combler, oh ! que de malheureux

Ont déjà porté là leur cendre !..
— L'UN, plein de force et d'avenir,
Soleil resplendissant dont la vive lumière
Ne fit qu'apparaître à la terre
Pour y laisser, hélas! un cruel souvenir !..

— L'AUTRE, frêle roseau dont la débile tête,
Courbée au vent de la tempête,
Ne put jamais se relever;
L'AUTRE, fougueux aiglon qui, dans sa course ardente,
Trompé soudain par une aile impuissante,
Tomba sans pouvoir l'achever..

UN mourut, de David un jour rival peut-être!
UN AUTRE, fils unique, alors qu'il allait être
L'unique appui d'un père aux portes du tombeau,
Dans la main du vieillard, trop fragile espérance!
Se brisa... — L'AUTRE enfin, lassé de l'existence,
De sa vie éteignit, sous les flots, le flambeau...

— Fruits vermeils qui faisaient envie
En les voyant si beaux sur l'arbre de la vie;
Mais qui, tombés soudain,
A nos yeux étonnés de leur chute rapide
Révélèrent, hélas! la morsure livide
Du ver caché qui déchirait leur sein!!

Eh quoi! tant d'avenir déjà couché sous l'herbe !
Tant de riches épis destinés à la gerbe
Flétris et brisés sous nos pas!
Quoi! tant d'astres éteints à leur brillante aurore
Quoi! tant de victimes encore
N'ont point satisfait le trépas!!!

— Encore un ami qui succombe!
Encore un de plus dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus!
— Un de plus dans le gouffre immense
Où la Mort dévore en silence
Ceux que mon cœur aima le plus!

II.

C'est le destin; — il faut qu'ici-bas tout périsse,
Que la feuille des bois tombe sous l'Aquilon;
Qu'aux chaleurs de l'Été la source se tarisse;
— Il faut que Novembre flétrisse
L'herbe si verte du vallon!!

La Mort n'épargne rien!—Ni les fruits de l'Automne,
Ni l'espérance du Printemps;
Le front couvert de fleurs ou bien de cheveux blancs,

Il faut partir, quand l'heure sonne,
— Qu'importe à sa faulx qui moissonne
Ou la jeunesse ou les talens ! !

Lorsqu'elle abat les fleurs de nos prairies,
Qu'importe donc à la faulx du faucheur
Que ces fleurs soient ou non fleuries ?
Que lui fait des gazons la naissante fraîcheur ?
Elle abat, — elle abat encore,
Et, pêle-mêle, sous ses coups,
Entasse sur le sol, avec l'herbe inodore,
La fleur qui promettait les parfums les plus doux ! !

— Chacun son tour !... son heure était sonnée ;
Il est parti ! ! — Peut-être, hélas ! demain,
Moissonné par la même main,
Moi qui pleure aujourd'hui sa triste destinée,
Pauvre fleur ! comme lui, fanée,
Joncherai-je, à mon tour, ce funèbre chemin !

Heureux encore, heureux, lorsque pour ma paupière
Le dernier soleil aura lui ;
Heureux si l'amitié sincère
Adolphe ! apporte à ma poussière
Cet adieu que j'adresse à la tienne aujourd'hui ! !..

— Encore un ami qui succombe !
Encore un de plus dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus !
— Un de plus dans le gouffre immense
Où la Mort dévore en silence
Ceux que mon cœur aima le plus ! !

1855.

LA MORT DU DUC D'ENGHIEN. (1)

ODE

Mentionnée honorablement en 1837, *couronnée en* 1838.

C'est ce jeune d'Enghien qui fut assassiné !!
V. Hugo.

La nuit, dans un fossé, sous un plomb régicide....
A. Bignan.

A M A. THÉVENOT DE LA CREUSE,
AUTEUR DES MÉRIDIONALES.

I.

Toujours Napoléon, ses hauts faits et sa gloire.....
Aux genoux de ce Dieu mortel

(1) C'est sur les lieux où le duc d'Enghien fut mis à mort, que j'ai composé cette pièce presque d'improvisation. Peut-être mes lecteurs me blâmeront-ils, après ces vers, d'avoir plus-tard, comme on le verra dans ce recueil, chanté la gloire de Napoléon ; s'il en était ainsi, je me bornerais à leur donner pour toute réponse ces mots de Napoléon lui-même sur Hudson-Lowe, son infâme geôlier — ceci est de l'histoire !!— Je ne sache pas d'ailleurs qu'on ait fait un crime aux historiens d'Alexandre d'avoir, en même temps qu'ils nous transmettaient la gloire du conquérant, flétri la main qui poignarda Clytus.

Toujours des hymnes de victoire,
Toujours, à pleines mains, l'encens sur son autel...
— Vils idolâtres que nous sommes,
Nous verra-t-on toujours tomber aux pieds des hommes
Au seul titre de conquérants ;
Acceptant pour vertu leurs vices ou leurs crimes,
Nous verra-t-on toujours, dans nos chants unanimes,
Leur prodiguer le nom de Grands ?

De l'Egypte imitons l'exemple (1) ;
Que la Vérité sainte, allumant son flambeau,
Avant l'apothéose, à la porte du temple
Interroge le Dieu nouveau ;
Plus de sceptre ! — plus de couronne !
Que la pourpre qui l'environne
A la barre du tribunal
Tombe, et que tout-à-coup sans pompe et sans refuge
De la voix libre de son juge
Il entende l'arrêt ou propice ou fatal ! !...

Combien alors, combien d'idoles, de statues,
De leur piédestal imposteur
Soudain crouleraient abattues
Sous le bras indigné du magistrat vengeur ;

(1) Le jugement des morts en Égypte.

Oui, dans ce jour expiatoire
Où le juge à sa barre appellerait leur gloire,
Combien de héros demi-dieux
Dépouillés de leurs noms et de leur diadême,
N'offriraient plus aux yeux du tribunal suprême
Que des attentats odieux!!

II.

Minuit sonne... — Voyez, au fond de cette salle
Dont quelques sinistres flambeaux
Eclairent tristement l'enceinte sépulcrale,
Huit juges sont assis ou plutôt huit bourreaux;
— Ils attendent, dans le silence,
La victime livrée à leur obéissance...
Où donc est-elle?... — Ici, dans ce fatal donjon;
Pourquoi donc si long-temps tarde-t-elle à paraître?
Tout est prêt!... — n'ont-ils pas reçu l'ordre du maître?
Elle entre!!... — qui de nous ne connaît pas son nom?

C'est un des plus beaux noms dont s'honore la France;
Allez et demandez aux plaines de Rocroy
Ce que vaut un tel nom jeté dans la balance,
Combien aux ennemis il inspire d'effroi?
— Il est sorti de nos batailles
Rival des noms si grands des Dunois, des Xaintrailles,

Ce nom qu'un lâche arrêt aujourd'hui veut flétrir ;
Ce nom que vingt héros, aux champs de la victoire
Ont couvert tour-à-tour de lauriers et de gloire
Au prix du sang qu'on veut tarir...

Proscrit du sol français, — de la guerre civile
A-t-il donc, parmi nous, allumé les brandons?....
— Transfuge de nos camps, pour payer son asile,
A-t-il à l'étranger vendu nos légions?...
— A-t-il donc, moderne Séide,
Sur le chef de l'état, d'un poignard homicide
Puni l'usurpateur du trône de ses Rois?
— De ses nobles aïeux ceignant la vieille épée,
Contre un autre César a-t-il nouveau Pompée,
De Rome défendu les droits?...

Non!... paisible, un matin, au fond de sa retraite (1)
Il dormait... — aux cris des soldats
En sursaut il s'éveille; on l'entoure, on l'arrête ;
C'est en vain qu'il réclame ; — on ne lui répond pas!!
— Au mépris de la foi jurée,
De la terre d'exil, terre en tous temps sacrée,

(1) Le duc d'Enghien était à Ettenheim, ou il vivait depuis 33 ans du consentement de l'électeur de Bade et de Bonaparte lui-même, lorsque, le 15 mars 1804, un détachement commandé par M. de Caulincourt, envahit son domicile.

On l'arrache au milieu des pleurs et des sanglots ;
Puis, comme un vil brigand on le charge de chaînes ;
Et puis, après cinq jours de torture, — à Vincennes
A des juges vendus on jette le héros !!...

III.

— Le voilà !! — cherchez-lui des crimes,
Inventez s'il le faut... — mais que vois-je? à ses pieds,
Frappés d'un saint respect pour ses vertus sublimes,
Ils vont tomber humiliés...
Bourreaux ! que faites-vous? — quoi ! votre conscience
Hésite à prononcer la terrible sentence ;
Ce sang qu'il faut verser maintenant vous fait peur!
Hâtez-vous ! le temps presse... il faut que les ténèbres
Couvrent votre forfait de leurs ombres funèbres,
Interrogez le Dictateur...

— Le despote des Tuileries
A prononcé l'arrêt qui frappe l'innocent.
— Voyez-vous, à travers ces longues galeries,
— C'est la victime qui descend !...
« Allez-vous me plonger, tout vivant, dans la tombe (1)?
» Dans un cachot obscur faut-il que je succombe ?.... »

(1) Paroles du duc d'Enghien aux soldats qui le conduisaient.

— Prince ! rassure-toi... — de ces cachots les murs
Pourraient laisser sortir les cris de la victime ;
Pour garder à jamais le secret de leur crime
Ceux de la tombe sont plus sûrs ! !

IV.

Du fond de vos tombeaux, mânes de ses ancêtres,
Ombres des Condé, levez-vous !..
Levez-vous !.. arrachez à la balle des traîtres
Celui que des combats ont respecté les coups...
— Mais non ; — que l'œuvre s'accomplisse ;
Ainsi l'a décidé l'éternelle justice ;
Car il est, ô mon Dieu ! des jours où vos décrets,
Pour mieux faire éclater votre auguste puissance,
Suspendent dans vos mains la suprême vengeance
Et laissent des méchants triompher les forfaits ! !

Tout s'arrête !... c'est là !—Soldats, chargez vosarmes ! !
Quoi ! des soldats français pour un assassinat !
— Sois heureux, ô d'Enghien ! et bannis tes alarmes,
Tu vas mourir du moins de la mort d'un soldat ; (1)
— A genoux ! — à cet ordre infâme
Sa tête se redresse indignée, et son ame

(1) Ah ! grâce au ciel, je mourrai de la mort d'un soldat, s'écria le jeune prince à la vue des soldats qui chargeaient leurs armes.

Tout-à-coup a frémi d'un sublime courroux...
— Un Bourbon à genoux ! !—C'est trop le méconnaître ;
Ce n'est que devant Dieu, son seul juge et son maître,
Qu'un Bourbon fléchit les genoux ! ! (1)

Cependant le héros s'incline... — il s'humilie ;
C'est devant l'Éternel... — silence ! vils soldats ;
Pourquoi lui prodiguer l'insulte et l'ironie ?
L'hostie est pure, allons ! frappez, n'hésitez pas ;
— La main qui commande le crime
Vous paira largement le sang de la victime,
Un généreux salaire attend chaque assassin ; (2)
— Complices du Tyran, à vous aussi le vôtre ;
Des remords éternels pour celui-ci (3) — pour l'autre
La balle d'un Napolitain ! (4)

Le crime est consommé ! —dans le sein de la terre
Cachez ce cadavre sanglant ;
Non ; — ce n'est pas assez que l'arme meurtrière
De la noble victime ait déchiré le flanc ;

(1) Un Bourbon ne fléchit les genoux que devant Dieu, répondit le duc à l'ordre qu'on lui intimait de s'agenouiller pour recevoir la mort.

(2) On distribua de l'argent aux militaires qui avaient fusillé le prince.

(3) Savary qui présidait à l'exécution.

(4) Murat fusillé, au Pizzo, en 1815.

— Les voyez-vous, dans leur furie,
Sur ce corps à leurs pieds gisant pâle et sans vie,
Se ruer en poussant d'épouvantables cris ?...
— Tel, ayant assouvi la faim qui le dévore,
Le tigre des déserts, de sa victime encore
Tourmente, en rugissant, les importuns débris ! !...

V.

Toi dont la main versa ce sang irréprochable,
Bonaparte ! — malheur à toi !
— Ce sang toujours inexorable
A toute heure, en tous lieux, accusera ta foi ;
— En vain, pour en cacher la trace,
Despote ambitieux, dans ta superbe audace,
Suivi d'un peuple de guerriers,
Tu reviendras un jour rapportant, sur ta tête,
Des potentats broyés sous ton char de conquête
Les couronnes et les lauriers.

— La gloire n'absout pas le crime ;
La pourpre et les faisceaux ne peuvent l'expier ;
Implacable toujours le sang de la victime
S'attache au front du meurtrier ;
— Qu'importe, de quelle auréole
Le présent couronne l'idole

Pour mentir à la vérité ?
L'inflexible Avenir d'une main équitable
Toujours nous montre le coupable
Dans l'horreur de sa nudité.

Le vainqueur de l'Euphrate étincelant de gloire,
Entouré des honneurs divins,
Sous les palmes de la victoire
Croit en vain dérober ses homicides mains ;
— Sur l'autel où le Dieu rayonne
Le sang accusateur incessamment bouillonne,
Trompant ses efforts superflus ;
Et ses adorateurs reculent d'épouvante
A l'aspect de sa main encor toute fumante
Du meurtre infâme de Clytus.

Vincennes, 1833.

LE RUISSEAU.

MÉDITATION.

Per amica silentia lunæ.
Virg.

A MON AMI PROSPER ROBERGE DE ROUEN.

Le soir, quand tout se tait au sein de la nature,
J'aime à venir m'asseoir au bord de l'onde pure
De ce limpide et modeste ruisseau ;
J'aime à voir, aux lueurs de la lune argentée,
Son cristal réfléchir à ma vue enchantée
De la terre et des cieux le merveilleux tableau.

Couché nonchalamment sous un vieux sycomore
De la colline au bois, de la plaine au vallon,
Je promène mes yeux, je les promène encore...
Puis je m'endors sur le gazon....

Qu'il est doux le sommeil loin du bruit de la ville !
Que les songes sont doux sous la feuille tranquille
Qui jamais n'ombragea le repos des méchants !
— Vous qui veillez sans cesse au milieu des alarmes,
Vous dont les yeux brûlants toujours ouverts aux larmes,
Ignorent le sommeil, — venez !... venez aux champs ! !

Cependant quelquefois la cloche du village
Vient chasser les pavots qui caressaient mes yeux,
Je m'éveille... il fait nuit... , et du haut d'un nuage
La Lune, qui me luit au travers du feuillage,
Elève mes regards et mon cœur vers les cieux ! !

Et je lui dis alors : — « O toi ! Reine brillante,
A cette voûte étincelante
Quelle main suspendit ton char ?
Etoiles de la nuit, astres, soleils sans nombre,
Quelle voix vous a dit : — « Dans l'ombre
De l'homme éclairez le regard ?.....

— C'est la main qui crée et féconde ;
— C'est la main qui posa du monde
Les vastes fondements ;
— C'est la voix qui dit aux orages,
Tonnez... dévastez ces rivages...

—C'est la voix qui commande à la Mer, aux Autans ;
— La voix qui dit : assez !— et l'Autan se retire,
Et la Mer dont la rage expire,
Se tait et bat ses bords de ses flots impuissans...

Malheur ! malheur à vous dont l'oreille insensible
N'a point de cette voix souveraine et terrible
Jusqu'au fond de vos cœurs porté l'accent divin !
A vous, qui, dans les cieux, la terre, et leur parure,
Qui dans le grand tableau de toute la nature,
N'avez point reconnu l'œuvre de cette main ! !

—Pour moi qui de ce grand mystère
N'ai jamais rejeté le sens ;
Pour moi que ta main tutélaire
Guida toujours dans les sentiers glissans ;
Chaque matin, — lorsque l'Aurore
Se lève et de ses rayons dore
Les champs, les vallons et les bois ;
Chaque soir, — lorsque la Nuit sombre
Descend et nous ramène l'ombre,
Vers toi, Seigneur ! j'élèverai ma voix...

Heureux si, quelque jour, touché de ma prière,
Tu me permets enfin de remettre à la terre

Cette prison mortelle où je m'agite en vain !
Exilé de retour au paternel rivage,
Heureux si, quelque jour, de mon long esclavage,
Oubliant les maux dans ton sein,
Je puis, à l'ombre de ton aile,
Goûter cette paix éternelle
Qui doit de tes Élus couronner le destin ! !...

1833.

LA STATUE DE CORNEILLE.

DITHYRAMBE

Couronné, par la Société d'Émulation de Rouen, le 6 juin 1834.

Tout un peuple a voué ce bronze à ta mémoire.

V. Hugo.

A M. GUIZOT, DÉPUTÉ DU CALVADOS. (*)

O fatalité du génie !
Ce n'est jamais qu'après sa vie
Que le grand homme obtient le prix de ses travaux ;
Ouvrons les fastes de l'histoire,
Partout les lauriers de la gloire
Ne couronnent que des tombeaux !....

Sous les haillons de la misère,
De ville en ville humilié,
Contemplez le divin Homère
Mendiant à genoux le pain de la pitié !

Il vit... — son ingrate patrie
Repousse avec ignominie
L'Aveugle et ses chants immortels ;
Il meurt!... — et la Grèce éplorée ,
Prodigue à sa cendre adorée
L'encens des Dieux et leurs autels...

— Quelle est cette voix délivrante
Au fond de ces cachots déserts ?
— La voix du Cygne de Sorrente
Expiant ses divins concerts...
Mais aux pleurs succède l'ivresse !
Ecoutez ces cris d'allégresse...
Du Tasse les fers sont rompus...
Rome de gloire l'environne ;
Tout est prêt... — le char , — la couronne...
A quoi bon?...— le Tasse n'est plus ! !

Combien de victimes encore ,
Parmi tous les grands noms qu'au Parnasse on adore ,
Je pourrais tout-à-coup évoquer à vos yeux !
Anges consolateurs descendus sur la terre ,
Que les dédains d'un profane vulgaire
Contraignirent enfin à remonter aux cieux ! !...

— Milton , Camoëns et le Dante ,
Du fond de la tombe vivante

Où vous honore l'univers,
De vos longues douleurs le sublime langage
Viendrait unir ici son triple témoignage
A celui de mes faibles vers...

II.

— Comme eux tu vis d'homicides Procustes,
Croyant, à leur néant, rabaisser ta hauteur,
Acharnés sur tes traits augustes,
Les mutiler avec fureur;
Tu vis ces oiseaux des ténèbres,
Toujours blessés du soleil qui leur luit
O CORNEILLE! accueillir par leurs accens funèbres
L'Astre qui les forçait à rentrer dans la nuit!

Du culte des neuf Sœurs miraculeux Messie,
Méconnu par un siècle impie,
Dans le désert perdant ta voix,
Comme eux, à ton divin passage,
Tu n'as trouvé que du fiel pour breuvage
Et pour lit de repos... — la croix!!

Mais ton jour est venu... le triomphe s'apprête;
De la couronne d'or tu vas ceindre ta tête,

Le Capitole va s'ouvrir...
De leurs pères ingrats absolvant la mémoire,
Vois-tu ce bronze expiatoire
Que les enfans viennent t'offrir?

III.

Oh! c'est une dette sacrée
Que vient acquitter, en ce jour,
Cette multitude enivrée
De reconnaissance et d'amour!
—C'est la dette de tous les âges,
De tous les cœurs dont tes ouvrages
Charmèrent les nobles loisirs!
— Celle de la France idolâtre,
Qui veut au père du théâtre
Payer en un seul jour deux cents ans de plaisirs (1)!!

— C'est le prix de ces doctes veilles
Qui léguèrent à nos bravos
Ces inimitables merveilles,
Fruits amers de tant de travaux!
— C'est la tardive récompense
Descabales que l'ignorance

(1) Vers emprunté à M. Casimir Delavigne.

Contre ses talens déchaîna ;
— C'est le salaire du génie
Qui, pour réponse, aux clameurs de l'envie,
Enfantait le Cid et Cinna.

— Le Cid !... — si beau qu'il fit proverbe (1) !
Le Cid qui, malgré les efforts
D'un ministre à la fois tout puissant et superbe,
Du monde entier excita les transports (2) !
— Cinna ! — dont les magiques charmes
De Condé moissonnaient les alarmes ;
— Dignes enfans d'un père généreux
Qui, pour défendre sa mémoire
Et pour éterniser sa gloire,
Laissa des héritiers si grands et si nombreux !...

Car c'est lui qui de Melpomène
Relevant la divinité,
Lui fit reprendre sur la scène
Son cothurne et sa majesté !
— C'est lui qui, d'une main hardie,
Porta la lumière et la vie

(1) Quand parut le Cid, dit Pélisson dans son histoire de l'académie, on le trouva si beau que l'on disait en forme de proverbe : cela est beau comme le Cid.

(2) Le Cid fut traduit dans toutes les langues.

Au sein du Tragique Cahos;
Qui, d'un mot de sa voix féconde,
Nouveau Colomb, fit apparaître un monde
Aux regards étonnés de ses obscurs rivaux! !

IV.

Mais auparavant que d'alarmes!
Que de laborieuses nuits!
Que de jours usés dans les larmes,
Les angoisses et les ennuis!!...
— C'est peu qu'on force sa grande âme
A subir d'une ligue infâme
L'ignoble et servile courroux; (1)
— Le front resplendissant de gloire,
Moderne Galilée, on veut de sa victoire
Qu'il demande grâce à genoux (2)!

— Vains efforts!... — outrages stériles!!
Dans la poudre sifflez reptiles;
L'aigle aux cieux poursuit son essor;

(1) On voulut, dit Fontenelle, neveu du célèbre tragique, que Corneille se soumît à un jugement de l'Académie, et on tira de sa trop grande bonté un consentement écrit.

(2) Richelieu, dit encore Fontenelle, fut aussi alarmé des succès du Cid que s'il eût vu les Espagnols devant Paris; aussi souleva-t-il, contre cet ouvrage, toute la foule jalouse des auteurs et la tourbe des médiocrités de l'époque.

— Ouragans, tonnez sur sa tête ;
Le Cèdre, au jour de la tempête,
Paraît cent fois plus grand encor.

Contre le Cygne, au céleste ramage,
Lorsqu'il descend, sur le rivage,
Du fleuve paternel enchanter les échos,
Que peuvent les jaloux murmures
Qu'autour de lui des voix impures
Elèvent du fond des roseaux!!...

Il doit chanter...—il chante...— Et lorsque leur furie
S'efforce de troubler la sublime harmonie
Qu'il exhale dans ses accords,
Pour les punir descend-il dans la fange?
Non! c'est par d'autres chants que le Cygne se venge
De leurs sacriléges efforts...

V.

Aussi tout s'est levé pour lui payer sa dette.
Au généreux appel fait au nom du poète
Un peuple entier a répondu : PRÉSENT!!
— Sur la liste qui les rassemble,
Voyez-vous, confondus ensemble,
Et le monarque et l'artisan!

— En tête, c'est un Prince auguste
Qui vient, non moins grand mais plus juste,
Réparer les torts du Grand Roi.
Corneille! pouvait-il rejeter ta prière!
N'a-t-il pas connu la misère
Et l'injustice comme toi?...

Après, Châteaubriand s'avance;
Châteaubriand, Roi par son éloquence;
Car le Génie a sa couronne aussi;
Couronne comme l'autre à la foudre exposée,
Et qui, sur notre front avec douleur brisée,
Nous force trop souvent à demander merci.

Et puis, c'est Delavigne aux vers remplis de flamme;
— Boïeldieu qui transporte l'ame;
— David dont l'immortel ciseau
A la mort indignée arrachant ses victimes,
Ressuscite à nos yeux les hommes magnanimes
Dont sa faulx creuse le tombeau;

— David, qui nous rendit les Condé, les Racine,
Les Fénélon, les Foy, dont la gloire divine
N'a plus à redouter le néant du cercueil;
—David qui, dans ce jour de triomphe et d'hommage,
Du Dieu que nous pleurions a replacé l'image
Sur nos autels en deuil.

Puis après tous ces noms que tant d'éclat honore,
Des noms... — et puis des noms encore :
Car il faut qu'on lise ces mots,
Gravés sur l'immortelle pierre :
« A CORNEILLE LA FRANCE ENTIÈRE
» Pour prix de ses nobles travaux !! —

VI.

Qu'il vienne maintenant l'étranger qui naguère,
Dans son ironique fierté,
Disait : — « Montrez-nous cet Homère,
» Cet Aigle de votre cité ! !
» — Quoi ! dans les murs qui l'ont vu naître,
» Aux regards rien ne fait connaître
» Cet Astre qui vous illustra !... »
— Nous... du doigt montrant sa statue,
L'ame d'un juste orgueil émue,
Nous lui répondrons : — « LE VOILA !!

Oh ! c'est bien lui !.. voyez ! sous la main du grand maître
Le voilà qui vient de renaître;
— Voilà ce front et si large et si fier
Ridé par les soucis, creusé par la pensée;
— Ce front d'où Melpomène un jour s'est élancée,
Enfantée à la voix du nouveau Jupiter.

Oui ! c'est bien lui !... — dans ce bronze il respire ;
Voilà bien son grave sourire,
Et son auguste tête et son regard de feu.
Silence !... il va parler... — ses lèvres magnanimes
Vont murmurer peut-être un de ces vers sublimes
Qui troublaient le sommeil du jaloux Richelieu (1).

— Voilà bien sa noble attitude ;
Il devait être ainsi, quand de l'ingratitude
Dédaignant les cris furieux,

(1) La statue de Corneille fut inaugurée le 19 octobre 1834, un dimanche, à une heure de l'après-midi, au milieu d'un concours immense de peuple et des députations des principales académies et sociétés savantes de France. Avant d'asseoir définitivement la statue, on avait déposé, sous la plinthe en bronze, une boîte en cuivre contenant :

1° Les œuvres complètes de Corneille, en 12 volumes.

2° L'histoire de la vie et des ouvrages de P. Corneille, par Jules Taschereau.

3° Un rapport de M. P. Alexis Corneille, sur le jour de la naissance de P. Corneille et sur la maison où il est né.

4° Une notice sur la statue de P. Corneille, par M. Déville, secrétaire du comité de souscription.

5° Le discours en vers de M. Casimir Delavigne, en faveur de la souscription.

6° Le dithyrambe sur la statue de Corneille, par M. T. Wains-Desfontaines, d'Alençon, couronné par la société d'émulation dans sa séance du 6 juin.

7° Six pièces de monnaie, frappées à Rouen, millésime 1834, à l'effigie de Louis-Philippe 1er, roi des Français ; desquelles cinq en argent et une en or.

8° Enfin, un jeton en argent de la société libre d'émulation.

Un pied sur les serpens sifflant dans la pousssière,
Il disait : — « Rampez sur la terre,
» Moi ! je m'élance dans les cieux. »

VII.

— Des cendres de la vieille Rome,
Pompée, Horace, Héraclius,
Accourez, aux pieds du grand homme,
Déposer aussi vos tributs.
— Venez, au jour de sa victoire,
Lui rendre un rayon de la gloire
Dont il environna vos fronts;
Fils du soleil, dans sa paupière,
De la paternelle lumière
L'aigle à l'astre du jour reporte les rayons.

Et toi, — l'orgueil de la Neustrie,
Sois fier, en voyant ta patrie,
Tomber à tes sacrés genoux !
— Pour tes jours il n'est plus d'orages,
Pour ton soleil plus de nuages,
Pour ta gloire plus de jaloux !!

— Va..., ne crains pas que ta statue,
Sous les coups d'un bras irrité

Comme tant d'autres, abattue,
Jonche le pavé de la rue
Des débris profanés de sa divinité;
Des rois si l'on brise les trônes,
Si l'on foule aux pieds leurs couronnes,
C'est que leur règne est d'ici-bas;
— Mais toujours un vainqueur barbare,
Au nom magique de Pindare,
Désarmé, retiendra son bras.

1834.

(*) *Lettre de M. Guizot, à M. Wains-Desfontaines.*

Je serai charmé, Monsieur, de voir mon nom en tête de quelqu'un de vos ouvrages. Il n'y a personne pour qui vos vers ne soient un honneur, et je vous en remercie d'avance.

Recevez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée,

GUIZOT.

Paris, 25 mars 1839.

Livre Troisième.

—

DITHYRAMBES, POÈMES, ODES, ETC.

—

1834. — 1838.

ÉLISA MERCŒUR. (1)

OU

GÉNIE ET MISÈRE.

POÈME-LYRIQUE

Couronné, le 6 août 1837, par la Société d'émulation de Cambrai. (Nord).

Meurs, pauvre jeune fille!
Meurs... tu n'as plus de pain !!!....

A M LE BARON MERCIER,

DÉPUTÉ DE L'ORNE.

Je vis un jour cet ange aux rives de la Loire (1);
C'était une humble fille, au front pâle et rêveur,
Car déjà la soif de la gloire
La rongeait comme un ver ronge une tendre fleur....

(1) Née à Nantes, le 24 juin 1809, Elisa Mercœur montra de bonne heure, les plus heureuses dispositions pour la poésie; Amenée à Paris par les conseils de plusieurs littérateurs distingués et par la faveur de M. de Martignac qui obtint pour elle une pension sur la cassette du feu roi Charles X, elle y fut reçue avec transport; les plus nobles salons lui ouvrirent leurs portes et tout alla bien jusqu'en juillet 1830, époque fatale pour elle, puisqu'elle lui ravit la pension à l'aide de laquelle elle vivait avec sa mère. Le 7 janvier 1835, une maladie aiguë de poitrine, déterminée par les privations et la misère, l'a enlevée aux lettres dont elle était l'espoir, et à sa mère dont elle était l'unique appui.

(2) Dans un voyage à Nantes, en 1826, j'avais connu Mademoiselle Elisa Mercœur, alors âgée de 15 à 16 ans.

Et moi qui pressentais la destinée amère
De ce beau Séraphin égaré de son ciel,
Triste, je me disais : — « Encore un que la terre
» Abreuvera de dégoûts et de fiel ;

— » Encore une sœur, une amie
» Que je verrai tomber flétrie
» Au vent de la FATALITÉ;
— » Encore une pauvre colombe
» Qui viendra redire à la tombe
» Son avenir désenchanté ! ! »

Et puis elle grandit; — puis grandit avec elle
Le ver inexorable enfermé dans son sein ;
Et Mortelle voulant devenir Immortelle
De Paris, radieuse, elle a pris le chemin...

II.

— Où vas-tu jeune fille, au cœur pur et candide ?
Où vas-tu ?... — réponds-moi... l'ame de gloire avide
Tu vas chercher la Gloire !—oh ! reviens sur tes pas !...
La Gloire ! — c'est un mot, un rêve, une chimère ;
— C'est un fruit que, sur notre terre,
Le soleil des vivants, trop froid, ne mûrit pas ! !

Et toi ! garde-la bien cette fleur demi-close.
— Ce bouton, pour devenir rose,
Pauvre mère ! a besoin de sève et de chaleur.
Oui, sur le sol natal, garde ta jeune plante ;
— Hélas ! l'arbrisseau qu'on transplante
Sous un ciel étranger n'achève pas sa fleur...

Ta fille ! elle est si jeune, elle est encor si frêle !
Un rien peut la briser ; par pitié ! sous ton aile
Garde-la... — je le vois, tu redoutes ses cris ;
Elle supplie, et toi, le cœur gonflé d'alarmes,
Tu lui montres tes pleurs.., vous confondez vos larmes,
Et son dernier sanglot te répond : — à Paris !!

Paris !... ce mot résonne avec tant d'espérance ;
— Séjour perfide ! avec tant d'éloquence
Il promet le bonheur à ses yeux attendris...
A Nantes on glane... ; à Paris on moissonne...
Ici, misère, oubli pour sa mère si bonne ;
Là-bas, gloire et richesse... — adieu Nantes ! à Paris ! !

Paris ! ! — mais sais-tu bien ce que c'est, jeune fille ?
Sais-tu que c'est un gouffre où nul astre ne brille ?
— Tu cherches un Éden, — mais Paris, c'est l'Enfer ;
C'est un cloaque impur de crimes et de fange...
— Sais-tu qu'il t'y faudra laisser tes ailes d'ange
Et mourir sur un lit de fer ?

— Sais-tu bien que Gilbert... sait-tu que Malfilâtre
Sont morts dans ce Paris que ton cœur idolâtre ?....
— Morts, comme tu mourras, d'abandon et de faim !
Que mille autres, comme eux, tes frères en génie
Pour fermer leur paupière, au jour de l'agonie,
N'y purent trouver une main ?...

Et tu veux t'en aller dans cette ville affreuse !
Tu veux abandonner ton indigence heureuse
Pour cet inflexible avenir !
— Quoi ! tu veux, oiseau téméraire,
Quittant du nid natal le duvet tutélaire,
A ce vautour aller t'offrir ! !...

III.

— Crois-tu donc que le poète,
Des Dieux sublime interprète,
Comme eux s'abreuve d'encens ?
— Qu'à ses pieds, comme eux, il voie
Tomber, enivrés de joie,
Les mortels reconnaissans ?

— Non : — bannis, jeune insensée !
Bannis-les de ta pensée

Ces promesses de bonheur ;
— Cette auréole immortelle
Qui brille, à tes yeux si belle,
— C'est un mirage imposteur.

— Cet horizon sans nuage,
Ce soleil, heureux présage
D'un jour charmant et serein ;
— Ils te cachent la tempête
Hélas ! qui va, sur ta tête,
Peut-être éclater demain ! !

— Alors plus de poésie,
Plus d'encens, plus d'ambroisie!..
— Pour ton cœur désenchanté
Tout fuira... — Car c'est un songe ;
A la place du mensonge
— Voici la RÉALITÉ !...

— Chaque jour, avec l'aurore,
Malgré la faim qui dévore
Notre cœur au désespoir,
Se lever et puis se dire :
— « Ecrivons... il faut écrire
» Si je veux manger ce soir.... »

— Peindre et chanter l'abondance
Quand l'implacable indigence
Nous épuise et nous abat ;
— Feindre la joie et l'ivresse
Alors qu'on meurt de détresse
Étendu sur un grabat...

— Et puis, — si l'on a sa mère,
La voir, pâle de misère,
Près de vous n'osant gémir,
De peur que sa voix glacée
Ne glace aussi la pensée
Sans laquelle il faut.... mourir!....

Car le poète ressemble
A l'oiseau qui nous rassemble
Autour de lui par ses chants :
— Que l'oiseau chante.... — la foule
Accourt... — mais elle s'écoule
Quand l'oiseau n'a plus d'accens...

IV.

Va, ne le quitte point ce fortuné rivage ;
Son soleil est si pur, si doux est son ombrage !
Ici l'on t'aime, enfant! et là-bas.... j'en frémis ;

Oui, j'en frémis pour toi ; — si la tempête gronde
Tu mourras sous ses coups... — Elisa ! dans ce monde
Les malheureux n'ont point d'amis !!

Mais tes chants?... —A ta voix ils fermeront leur ame ;
Ta mère ?... ils répondront: — « Eloignez cette femme; »
Tu pleureras !... —Tes pleurs aigriront leur courroux ;
Tu trouvais des échos sur la terre natale (1),
Et là-bas tu n'auras dans la ville infernale,
Que les sarcasmes des jaloux.

— Vœux superflus ! !... la fleur est transplantée !
La voyez-vous pâle, attristée,
Pencher sa tête et se flétrir?...
Vainement vers le ciel, sur sa tige épuisée,
Son front s'est relevé... —le ciel est sans rosée !
—Plus d'espérance, il faut mourir!....

Mourir !.... — lorsque l'infortunée,
De ses boutons si beaux naguère couronnée,
Nous promettait encor les parfums les plus doux;

(1) Les poésies de la jeune Muse, publiées, à Nantes, par souscription, avaient obtenu tous les suffrages de ses concitoyens et mérité son admission parmi les membres de la société académique de la Loire-Inférieure. La même faveur m'a été accordée, le 7 mars 1838 sur la demande de M. Billaut, député de Nantes, Président, et de M. Chappelain, Secrétaire-général.

Mourir!!.... Quand, des rayons de sa première aurore
Ses frères éblouis, disaient naguère encore :
« — Elle nous surpassera tous » !!(1)

— La voilà, désormais, sans parfums et sans vie !
Au Soleil de JUILLET sa corolle ternie
N'a pu du froid JANVIER supporter les rigueurs ;
— La pauvre enfant ! — la voilà morte...
A quoi bon ces dons qu'on apporte ?
— Retirez-vous ! trop tardifs bienfaiteurs !...

— Retirez vous !!... — C'est le mot qu'à ses larmes
Vous jetiez, quand, aux jours d'alarmes,
De vos nobles palais elle assiégeait le seuil ;
— Retirez-vous !! — C'est le mot que sa mère
Emportait pour aumône à l'instant où la terre
Recouvrait sa fille au cercueil !...

Vous pleurez !... à quoi bon vos larmes à cette heure ?
A quoi bon vos regrets sur sa froide demeure ?
Voulez-vous nous prouver que vos yeux ont des pleurs ?
Oh ! pitié !!... taisez-vous !.. — car du fond de sa bière,
Si la morte pouvait... — vos pleurs de sa poussière
Ranimeraient peut-être les douleurs ! !

C'est à nous de pleurer, car nous avons son ame ;
Car nous pouvons mourir, dévorés par la flamme

(1) Mot de M. de Lamartine sur Mademoiselle Elisa Mercœur

Qui dévora notre fragile sœur;
C'est à nous... mais que dis-je ! alors que sur sa cendre
Nous venons pour pleurer, un cri se fait entendre....
Et l'écho répète : — malheur !...

V.

Oh ! oui, malheur à vous qui d'un regard farouche
La repoussiez, avec dédain,
Alors qu'elle venait, la prière à la bouche,
A vos genoux crier : — « J'ai faim ! »

A vous, qui lui faisiez interdire la porte;
—A vous, Puissans du jour; — à vous, Riches ingrats;
— A vous qui quand la lampe est morte...
Silence ! — Ne maudissons pas.....

Prions plutôt. — A la prière
Descendons pour sa pauvre mère;
Non pour elle, car au tombeau
Elle est heureuse;... — La souffrance
Pesait trop sur son existence
Elle a déposé le fardeau ! !

Mais sa mère survit; — prions pour qu'on lui donne
Le pain que son enfant en vain a mendié;
— Prions pour que, vivante, elle obtienne l'aumône
Que sa fille, au cercueil, obtint de leur pitié (1).

1835.

(1) Le jour même de la mort de Mademoiselle Mercœur, une ordonnance lui rendait la pension, supprimée en 1830.

L'ORFRAIE.

ÉLÉGIE.

Mentionnée honorablement aux jeux floraux 1838.

Vox dira moribunda

A M. FLOQUET DE ROUEN.

I.

C'était vers la fin de l'automne ;
— Aux tristes jours où l'Aquilon
Des bois flétrissant la couronne,
De leur feuillage qu'il moissonne
Jonche les sentiers du vallon.

Dans ces jours où la feuille tombe
Sous l'aile orageuse des vents,
L'homme, comme elle, hélas! succombe...
— Car un vent souffle de la tombe
Et vient moissonner les vivants.

II.

— Un soir au fond d'une chaumière,
Sur un grabat allait mourir
Une pauvre femme.... une mère !
— Trois petits enfants, en prière,
Conjuraient Dieu de la guérir.

Du haut d'une maison prochaine
Un cri terrible, par deux fois,
S'élance...et la mère avec peine
Se tournant vers un Christ d'ébène,
A fait un long signe de croix.

Et puis, la mort sur le visage :
« Vous les avez bien entendus
» Ces cris de sinistre présage !
» Pauvres enfants, prenez courage....
» Bientôt je ne souffrirai plus ! !

» C'est l'oiseau des morts qui m'appelle
» Il est là, sur le toit voisin ;
» Toujours au rendez-vous fidèle,
» Quand la maladie est mortelle
» Il accourt... et jamais en vain...

» Voici deux ans, pour votre père,
» Il vint... — c'était le soir aussi ;
» Six mois après, pour votre frère,
» Il vint encor... — pour votre mère
» Quand l'heure sonne... — le voici !

» Si du moins, quand il vient m'apprendre
» Que pour moi sonne le trépas,
» Et qu'au cercueil il faut descendre,
» Pour vous aimer et vous défendre,
» Je laissais quelqu'un ici-bas...

» Mais non ; — seule, sur cette terre,
» Je vous restais... — Contre les coups
» Du malheur et de la misère,
» Vous n'aviez plus que votre mère...
» Enfans ! ah ! que deviendrez-vous ? »

III.

— Et les yeux en pleurs, la mourante
Achevait à peine ces mots,
Quand de l'oiseau la voix perçante,
Glaçant son ame d'épouvante,
Par trois fois frappa les échos...

A ce cri les enfans tombèrent
De crainte et d'horreur éperdus ;
— Et puis, quand ils se relevèrent,
Ce fut en vain qu'ils l'appelèrent.....
La malade ne souffrait plus ! !

1835.

LA CORNE DU DIABLE

OU

LE TRIOMPHE DE SAINT-TAURIN. (1)

CHRONIQUE

Couronnée, le 25 février 1837, par l'Académie Ebroïcienne.

Aimez les vieux récits, les naïves Chroniques,
Monumens des siècles passés.

A M. Ch. GOUAUX, avocat.

I.

C'était l'an quatre cent, nous dit une chronique,
Zélé propagateur du culte évangélique,
Saint-Taurin, sur les bords où s'élevait Evreux,
Semant du Dieu vivant la féconde parole,

(1) Cette chronique m'a été fournie par les essais historiques de Masson de Saint-Amand, sur le comté et la ville d'Évreux.

Du Druide avait vu tomber l'horrible idole,
Et la croix remplacer les autels des Faux-Dieux

Déjà, pour assurer sa conquête pieuse,
D'un temple saint fondé par sa main glorieuse,
Les murs surgissaient vers le ciel;
Et l'Apôtre, enivré d'une douce espérance,
Offrait au Tout-Puissant, avec reconnaissance,
Un sacrifice solennel.

Oh! c'était un beau jour!...—On eût dit que les anges,
Descendus sur la terre, exaltaient les louanges
Du Roi des rois, du Saint des saints;
On eût dit, aux accens des sublimes cantiques
Que répétaient au loin les forêts druidiques,
Ouïr les chœurs des Séraphins.

Ce n'étaient plus ces jours d'une homicide joie
Où des prêtres-bourreaux, acharnés sur leur proie,
La traînaient aux autels de l'impur Teutathès (1);

(1) Tenthathès, Theuth ou Thot, était une de ces divinités horribles auxquelles les Druides sacrifiaient des victimes humaines.

Ces jours, où, pour parfums, le sang de la victime
Fumait aux pieds d'un Dieu qui commandait le crime,
Et faisait, à ce prix, connaître ses décrets.

II.

Mais voici que le tonnerre
Gronde, éclate, et que la terre
Tremble sur ses fondemens;
Et que Satan, sur son trône,
Effrayé pour sa couronne,
Pousse d'affreux hurlemens...

« — Quoi! parce que ma vengeance,
» Dit-il, de leur insolence
» N'a pas daigné les punir,
» Je verrais, dans mon domaine (1);
» Leur Dieu qu'abhorre ma haine,
» Sur mes débris s'établir!...

» — C'est pousser trop loin l'injure;
» Par mes cornes je le jure,
» Nous allons voir, à l'instant,
» Qui de nous deux est le maître,
» Taurin! et tu vas connaître
» Ce que peut encor Satan!!.... »

(1) La chronique dit que l'emplacement choisi par saint Taurin était précédemment occupé par un temple consacré aux Faux-Dieux, et, par conséquent, appartenant en toute propriété à Satan.

III.

— De l'abîme infernal à ces mots il s'élance,
Arrive sur les lieux où la foule, en silence,
Entourait, à genoux, le pieux fondateur
Qui, les mains vers le ciel, dans une humble prière,
Implorait du Seigneur la force tutélaire
Pour soutenir l'assaut de l'esprit tentateur.

Car déjà mainte fois, à cette même place,
Saint Taurin avait vu le Diable avec audace,
Du temple que ses mains élevaient au vrai Dieu,
Profanant tout-à-coup la virginale enceinte,
D'un pied large et fourchu laisser l'horrible empreinte
Au tabernacle du Saint-Lieu.

L'effroyable Satan, d'une gueule enflammée,
Vomissant des torrens de souffre et de fumée,
Et frappant les échos d'épouvantables cris,
De la terre ébranlée entr'ouvre les entrailles,
Et du temple divin renversant les murailles,
Engloutit jusqu'à leurs débris.

Tout fuit!... l'Enfer triomphe! — Ivre de sa conquête,
Satan du saint Apôtre insultait la défaite,

Quand, s'armant aussitôt d'un généreux courroux,
Soit qu'il voulût des siens protéger l'existence,
Soit qu'une voix du ciel ordonnât la vengeance,
Taurin marche au Démon et s'oppose à ses coups.

IV.

— De force égaux l'un et l'autre,
Le Diable et le saint Apôtre
Depuis fort long-temps en vain
Luttaient d'une main nerveuse,
— Quand une ruse pieuse
Donna la victoire au Saint.

— il feint de prendre la fuite;
Lucifer à sa poursuite
Vole... — Taurin, tout-à-coup,
Rapide comme la foudre,
Se retourne et, dans la poudre,
Le terrasse d'un seul coup.

— On dit que, durant la lutte,
Du Démon hâtant la chute,
Un Ange envoyé du ciel,
De son immortelle égide,
Couvrait l'Apôtre intrépide....
— C'était l'Archange Michel!

V.

— Honteux de n'avoir pu triompher du saint Prêtre,
Satan, qui désormais n'osait plus reparaître,
Rentra parmi les siens, écumant de fureur;
Mais des cornes d'airain qui surmontaient sa tête
Une seule restait;... — au jour de sa défaite
Il avait laissé l'autre aux mains de son vainqueur.

Depuis on ne sait pas ce qu'elle est devenue.
Un vieil auteur pourtant assure l'avoir vue
Au fond d'un caveau ténébreux (1)
Bâti par saint Taurin sous l'église nouvelle
Qui porte encor le nom de ce pasteur fidèle,
Patron de la ville d'Evreux.

Ce qu'on sait, c'est qu'à l'heure où tout dort sur la terre,
Du fond de ce caveau, dans la nuit solitaire,
Un bruit affreux grondait soudain;
C'étaient des hurlemens, des cris épouvantables,
Puis ces mots prolongés en accens lamentables:
» — RENDS-MOI DONC MA CORNE, TAURIN ! »

(1) Pendant plusieurs siècles, dit Masson de Saint-Amand, il était facile de voir cette corne dans un des caveaux de l'église et même d'entendre, pour ceux, toutefois, qui le voulaient bien, cette réclamation non équivoque: — « RENDS-MOI MA CORNE, TAURIN!!...

— Dans le siècle dernier, ce bruit durait encore ;
Depuis il a cessé ; — pourquoi donc ? — on l'ignore ;
Satan a-t-il repris ce qu'il avait perdu ?
La chronique se tait ; — en vain, pour mieux m'instruire,
J'ai visité les lieux ; ... — tout ce qu'on m'a pu dire
C'est que depuis long-temps on n'a rien entendu.

1836.

AUX MANES DE LEVASSEUR, (1).

EX-CONVENTIONNEL DE LA SARTHE.

HYMNE FUNÈBRE

Mentionné au Concours d'Arras 1836.

J'ai des chants pour toutes nos gloires !
Des larmes pour tous nos malheurs !!
(Casimir Delavigne.)

Aujourd'hui porté en triomphe, demain traîné dans les cachots.... Idoles le matin, victimes le soir.
(Faust, par Saur et St-Geniès.)

—

A M. DAVID, D'ANGERS,

STATUAIRE, ET MEMBRE DE L'INSTITUT.

Encore un de tes fils qui tombe!
Liberté sainte! encore un dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus!....

(1) René Levasseur, conventionnel, mort au Mans (Sarthe), le 18 septembre 1834. Il a laissé des mémoires dont l'impartialité historique a été reconnue même par ses ennemis.

Encore un qui s'éteint sur son œuvre sublime !
Encore une âme magnanime
Que ta puissante voix ne réveillera plus ! !

I.

Car il était aussi de la vaste famille
Qui, broyant sous ses pieds, les tours de la Bastille,
Sur ses remparts détruits, d'un nouvel avenir
Jeta les fondements, — puis sans pain, — sans salaire,
Mourante, succomba sur la pierre angulaire
Du monument sacré qu'elle voulait bâtir ;

Un de ceux-là qu'on vit, au chantier politique,
Accourir haletant du feu patriotique,
La hache d'une main, de l'autre le marteau ;
Et qui, — lorsque la mort vint clore leur journée,
N'ont pu trouver, — cruelle destinée !
Six pieds de terre pour tombeau...

Heureux encore, heureux, à cette heure fatale,
S'ils avaient pu dormir, sur la terre natale,
Dans la tombe paisible où dormaient leurs yeux !
Combien d'entr'eux, trompés par de fausses étoiles,
Au vent de la Terreur qui déchirait leurs voiles
Sont allés échouer, hélas ! sous d'autres cieux ! !

Combien du Panthéon où la main populaire
Les avait portés le matin,
Le soir, ont vu la même main
Briser de leur cercueil la gloire funéraire ;
Et puis, dans les ruisseaux, aux cris tumultueux
De la Foule hurlant ses féroces cantiques,
Traîner leurs sublimes reliques,
Et puis les balayer dans un égoût fangeux !

Etait-ce là pourtant ce qu'ils devaient attendre,
Quand, aux cris de la France éveillés en sursaut,
Délaissant leurs foyers, ils accouraient se rendre
A l'appel où ceux-là qui devaient la défendre
S'honoraient de faire défaut ?
Quand des pâles Bourbons déposant le fantôme
Découronnant la Royauté,
Brutus improvisés, — d'un peuple révolté,
Sous le hangar d'un Jeu de Paume,
Ils enfantaient la Liberté...

— Quand au Désert nouveaux Moïses
Entraînant, à leur voix, vers les terres promises
La moderne Israël confiante en leur Dieu,
Pour affermir ses pas au sein de la nuit sombre,
De leur doigt prophétique ils lui montraient dans l'ombre
La sainte colonne de feu...

Etait-ce là, voyons ! ce qu'ils devaient attendre ?
Cet hommage immortel que nous devions leur rendre
Pour prix de leurs nobles efforts ?
— L'éternel Panthéon promis à leur mémoire ?
— Ce temple de marbre et de gloire
Où la France voulait adorer ces Dieux morts ?...

O Destin !! —Quand on a, pendant toute une vie,
Pour le Peuple et pour la Patrie,
Sacrifié sa fortune et son bras ;
Usé son corps souvent pour des ingrats....
— Quand on a, sublime manœuvre,
Debout et les jours et les nuits,
Lutté contre le sol pour y fonder une œuvre
Dont les autres, pour vous, recueilleront les fruits....

Alors, — si vous avez du volcan populaire
A force de vertus désarmé la colère,
Si vous avez trompé la hache du bourreau ;
Si vous êtes sortis, vivants, de la fournaise
Qui dévora Bailly, Marat et Louis Seize
Et d'Orléans et Mirabeau (1) !!

(1) Ces noms représentent ici la personnification des divers partis de la révolution.

Si vous avez enfin, à la foule en extase
Montré, par un beau jour, surgissant sur sa base
Cette œuvre d'une vie entière de travaux;
Soyez heureux; — venez toucher votre salaire;
— Voici les verts rameaux d'un saule funéraire
Pour couronner vos froids tombeaux!!!

— Encore un de tes Fils qui tombe!
Liberté sainte, encore un dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus!....
— Encore un qui s'éteint sur son œuvre sublime!
— Encore une âme magnanime
Que ta puissante voix ne réveillera plus!!

II.

Levasseur à son tour est mort!!... — Hier encore
Celui que, dans ce jour, notre douleur déplore,
Avec ses compagnons travaillait au chantier;
Il est mort aujourd'hui sur son œuvre imparfaite;
--- Mais il est mort sa tâche faite,
Mort, comme doit mourir un probe journalier!....

— Place au cercueil! — à son dernier asile
Quelle main portera le grand homme aujourd'hui?
Dignitaires du jour la vôtre est trop servile...
Au peuple seul, oui, c'est à lui,

A lui l'insigne honneur de toucher cette bierre ;
Arrière, fronts plâtrés ! cœurs perfides, arrière !
Point de deuil de velours ! — point de larmes d'argent !
Place au peuple ! voyons ! place à ses mandataires !
Pour le porter, voici ceux qu'il nommait ses FRÈRES :
Pour l'escorter, — le pauvre et l'artisan !

— A d'autres vos larmes banales,
Vos chars menteurs, vos cortéges de deuil ;
— A d'autres ces pompes vénales
Dont l'orgueil des vivants environne un cercueil ;
— Point de lugubres chants ; point de voix mercenaire ;
Un silence profond qui permette à nos cœurs,
De penser aux vertus de celui qu'à la terre
Nous venons confier, les yeux mouillés de pleurs.

Venez aussi, venez, du fond de vos retraites,
Vieux débris, échappés aux civiles tempêtes,
Vous tous, qu'en se fermant ses yeux cherchaient encor,
Venez l'accompagner au fatal cimetière ;
Vous qui l'avez suivi, vivant, dans la carrière,
A son dernier séjour venez le pleurer mort ! !

— Debout, au bord de la fosse éternelle
Où nous allons laisser sa dépouille mortelle,
Venez faire aujourd'hui parler la vérité ;

Aux jours tumultueux de la publique crise,
Montrez-nous LEVASSEUR, arborant pour devise
PATRIE! HONNEUR et LIBERTÉ!!

Montrez-nous-le tantôt de l'émeute qui gronde,
Immobile et silencieux,
D'un geste dans son lit faisant rentrer cette onde
Dont les flots débordés mugissaient furieux..;
— Le pistolet au poing, — le sabre dans la bouche,
Ici brisant les rangs de l'Autrichien farouche
Et jonchant sa route de morts;
— Là, des prêtres proscrits archange tutélaire,
Pour dérober leur sein au poignard populaire,
Leur faisant tout-à-coup un rempart de son corps...

Montrez-nous-le, fidèle à sa foi politique,
Vieux soldat de la Liberté,
Refusant d'adorer l'idole despotique
Que d'autres encensaient avec servilité;
Montrez-nous-le, jeté sur la rive étrangère,
Pour crimes ses bienfaits, ses vertus pour remords,
Dévorant dans l'exil le pain de la misère,
Jusqu'à l'heure où JUILLET de sa voix libre et fière
Vint le rappeler sur nos bords (1);

(1) Levasseur, proscrit comme régicide, ne rentra en France qu'à la révolution de juillet 1830.

Ils apprendront, voyant une si belle vie,
Comment un citoyen doit servir la Patrie;
Comment il faut marcher dans un âpre chemin;
Combien il faut de force, aux jours de la vengeance,
Pour en sortir la conscience
Pure et Vierge de sang humain....

Ils apprendront, nos mandataires,
Comment, nouveaux Fabricius,
On foule aux pieds les faisceaux consulaires
Et l'or suborneur de Pyrrhus!
Comment après avoir de la moderne Rome
Dans sa main tenu les trésors,
On s'en revient chez soi pauvre... mais honnête homme,
Reprendre sa charrue et mourir sans remords!

— Encore un de tes fils qui tombe!
Liberté sainte, encore un dans la tombe
Où tant d'autres sont descendus!....
— Encore un qui s'éteint sur son œuvre sublime!
— Encore une âme magnanime
Que ta puissante voix ne réveillera plus!!

1835.

A MESSIEURS LES MEMBRES

DU

CONSEIL GENÉRAL DE L'ORNE.

I.

— Voici deux ans que votre bienveillance,
Pour encourager mon essor,
Me vota, d'un commun accord,
Une honorable et noble récompense (1).
Depuis ce jour mon nom dans la foule perdu
N'est point venu frapper de nouveau vos oreilles,
Et plus d'un parmi vous, dans son espoir déçu
Aura dit : — « Cette voix qui promettait merveilles,
— » Cette muse aux sublimes veilles,
» Voyez! à nos bienfaits comme elle a répondu !... »

(1) Le conseil général de l'Orne, sur la proposition de M. le baron Mercier, député, et de M. Clogençon, son gendre, Préfet du département, avait voté, à M. Th. Wains Desfontaines, une médaille d'OR de la valeur de celle qui lui avait été décernée, le 6 juin 1834, pour le dithyrambe sur la statue de Corneille, par la société libre d'émulation de la ville de Rouen.

II.

— Aujourd'hui qu'elle se présente
Dans cette enceinte où, vos bravos
Accueillirent alors le fruit de ses travaux ;
Vous allez demander à ma muse tremblante
Ce qu'elle a fait pendant son long repos ;
— « La palme de Corneille a-t-elle,
» Lui direz-vous, produit quelque palme nouvelle ?
» As-tu donc mérité ce que l'on fit pour toi ?... »
— Inhabile orateur et timide poète,
Je n'ose répliquer, mais j'ai mon interprète ;
Boïeldieu que voici vous répondra pour moi...

23 août 1836.

BOIELDIEU,

DITHYRAMBE

Couronné par l'Académie Royale des sciences, arts et belles-lettres de Rouen, le 5 août 1839.

A M. H. BARBET,

MAIRE ET DÉPUTÉ DE LA VILLE DE ROUEN.

I.

—Au fond d'un royal Gynécée,
Parmi les vierges de Scyros,
Achille, à la Grèce offensée
Dérobe un vengeur, un héros;
— Des combats la brûlante flamme
Sommeille encore dans son ame,
Mais Ulysse a paru..., — son bras
Fait briller une épée... — Achille a vu la gloire,
Et, le cœur plein de Mars, aux champs de la Victoire
D'Ulysse il a suivi les pas!!

— Tel, un soir, spectateur au milieu du théâtre,
Ou de Grétry les sublimes accords
Moissonnent d'un peuple idolâtre
Les hommages et les transports,
Boïeldieu qui, dans son délire,
Soudain à vu briller l'étoile de sa lyre,
Fier des destins promis à ses futurs travaux,
Aux acclamations de la foule ravie,
Se lève et d'une voix prophétique s'écrie :
« Des Rouennais aussi j'obtiendrai les bravos ! !.. » (1)

— C'est que le foyer du génie
N'attend, pour s'allumer, qu'une étincelle amie ;
— Que ce volcan mystérieux,
Pour répandre les flots de la féconde lave
Qui dans ses flancs sommeille esclave,
Ne veut qu'un souffle généreux.

II.

Depuis ce temps, pour son âme obsédée,
Plus de repos, ni le jour, ni la nuit ;
Thémistocle nouveau, toujours la même idée
Et le travaille et le poursuit ;
En vain il veut la fuir, — Grétry, Grétry sans-cesse

(1) Ce fut un opéra de Grétry, BARBE BLEUE, qui alluma dans l'âme de Boïeldieu l'étincelle du génie lyrique.

Est là, près de lui, qui le presse,
Qui lui montre son front de gloire rayonnant;
Et qui, lors même qu'il sommeille,
Sur sa couche l'étreint, en sursaut le réveille
Et lui crie : —En avant !!

Aussi le voilà qui s'élance;
—Toi qui l'as porté dans ton sein
Adieu Rouen!... — adieu berceau de son enfance;
De Paris il prend le chemin...
—Paris! — c'est l'Eden du génie,
C'est le temple de l'harmonie,
C'est là que face à face, il pourra voir son Dieu;
Il part! — oh! dans ce jour de périlleux voyage,
Vous, qui restez sur le rivage,
Faites des vœux pour votre Boïeldieu!!!

III.

— Au Cygne la voix est venue:
Le voyez-vous, s'élevant dans les airs,
Livrer ses doctes chants aux échos de la nue?..
Qu'ils sont beaux ses premiers concerts!
Honneur à l'Aiglon magnanime
Dont l'aile puissante et sublime
De l'oiseau-roi déjà nous présage l'essor!

— Gloire à l'Athlète qui débute
Et dont les premiers coups prouvent que de la lutte
Son front sortira ceint de la couronne d'or ! !

Et vous qui lui disiez naguère,
Du haut de votre vanité :
» Arrière ! allons, jeune homme, arrière !
» C'est par trop de témérité... »
— Aux cris de la foule inquiète
Ecoutez le nom que l'on jette ;
BOÏELDIEU !!... — ce nom vous surprend ;
Vos lauriers tremblent sur vos têtes !....
— Eh bien ! orgueilleux que vous êtes,
A-t-il trop osé maintenant ?...

Cependant vos regards encore
De ce soleil si radieux
N'ont vu que la première aurore
Et déjà vous fermez les yeux ;
— Des flots brûlants de sa lumière
Quand il emplira la carrière,
Quel sera donc votre courroux ?
— Retenez ces mots d'un grand maître (1) :

(1) Cherubini, maître de Boïeldieu, disait aux jaloux qui voulaient déprécier le mérite de son élève : — « Prenez garde qu e le PETIT PIANISTE ne vous éclipse tous !... »

— « Cet astre qui vient d'apparaître
» Peut-être un jour nous éclipsera tous ! ! »

IV.

— Mais le Cygne de la Neustrie,
Fuyant le ciel si doux de sa chère patrie,
S'exile sur un autre bord...
Quelle fatalité l'arrache à nos rivages ?
Comment peut-il à nos heureuses plages
Préférer les glaces du Nord (1) ?

Enfin, après huit ans d'une féconde absence,
Il reprend son essor, il revient vers la France,
La France, unique objet de ses tendres amours !
Comment l'abandonner cette France si belle ?
O Boïeldieu ! — Vivre loin d'elle
N'EST-CE PAS MOURIR TOUS LES JOURS (2) ..

Il revient !.. — Quels trésors sublimes
Il va déployer à nos yeux !
Quels concerts éclatants ! quels bravos unanimes
Vont accueillir son retour glorieux !...

(1) Boïeldieu, pour s'étourdir sur quelques chagrins domestiques, partit, en 1803, pour St-Pétersbourg.
(2) Ce vers sert de refrain à l'une des romances de Boïeldieu.

— Fils aînés de ses doctes veilles,
Levez-vous ! saluez les nouvelles merveilles
Qui prennent place parmi vous !
— Et vous, détracteurs de sa gloire,
Voici de nouveaux chants promis à la victoire,
Réveillez vos serpents jaloux ! !...

Oui, prodiguez-leur vos outrages ;
Contre vous, pour les protéger,
Ces chants divins n'ont-ils pas les suffrages
De la France et de l'Etranger ?
Et toi, termine en paix ta glorieuse vie,
Ta noble tâche est accomplie,
O Boïeldieu ! tu peux mourir ;...
La Gloire désormais, assise sur ta cendre,...
— Un prélude s'est fait entendre,
La DAME BLANCHE va venir ! !

La voilà ! ! —grands Dieux ! qu'elle est belle !
Que ses accens sont purs et doux !
Comme à l'aspect de l'immortelle
Ses rivaux tombent à genoux !
ROUENNAIS ! il vous le dédie
Ce chef-d'œuvre de mélodie ;
— Du Cygne c'est le chant d'adieux !

L'homme acquitte aujourd'hui la dette de l'enfance ;
Accourez... accourez... —Que la reconnaissance
Réponde à ce don précieux !

V.

Silence ! — au milieu des ténèbres
Entendez-vous ces glas funèbres?
Quel noir pressentiment soudain vient m'accabler ?
— C'est la cloche des morts qui sonne ;
Elle tinte un trépas ! ! — à sa voix monotonne
Quelle âme vient de s'exhaler ?....

— La France a perdu son Orphée !
La voilà donc, sous la tombe étouffée,
Cette voix si féconde en chants délicieux !
Cette voix descendue, au jour de nos alarmes,
Pour charmer notre exil, pour adoucir nos larmes,
— La voilà donc qui s'en retourne aux cieux ! !

Place au cercueil !.... — allons, superbe Capitale,
Ouvre du Mont-Louis l'enceinte sépulcrale ;
Parmi tous les grands morts qui dorment dans ton sein,
Place au prince de l'harmonie ;
Place à celui dont l'immortel génie
N'a pu désarmer le Destin ! !

Place !.. — oh non ! tout entier il n'y doit pas descendre
Paris, à toi son corps ; — à toi sa noble cendre ;
Mais son cœur ne t'appartient pas...
Rouen l'a réclamé... — rends aux pleurs d'une mère
Ce cœur glacé d'un fils que sa douleur amère
A vu mourir loin de ses bras !

VI.

Mes vœux sont exaucés ! — Rouen ! sur ton rivage
Il descend ce legs précieux ;
Au devant du riche héritage.
Tout un peuple est venu morne et silencieux ;
— Quand donc la verrons-nous éclore ?
Oh ! qu'elle tarde cette aurore
Où l'airain sacré du Saint-Lieu,
Où les transports brûlants de la cité pieuse
Proclameront la marche glorieuse
Du convoi de son Boïeldieu ! !

Elle a brillé ! — l'airain s'agite,
La foule aux cris tumultueux,
Dans la rue, à longs flots, roule et se précipite ;
Qu'il sera beau ce jour imploré par nos vœux !
— Vers le ciel relevez la tête ;
Il a pris sa robe de fête ;
Ce soleil radieux, cette vive clarté,

C'est le même soleil, c'est la clarté vermeille
Qui brillait le jour où Corneille
Montait au piédestal de l'immortalité !!

— Salut à l'urne cinéraire
Où repose le noble cœur !
Sous ce long voile funéraire
Emblême de notre douleur,
Salut à la lyre muette
De ce cœur sublime interprète,
A cette lyre qui jamais....
Vous tous qui la pleurez, oh ! calmez vos alarmes !
Son fils le jure,.. — il séchera vos larmes...
Il est d'un sang qui tient les sermens qu'il a faits ! (1)

Le tambour sourdement résonne ;
Aux sons entrecoupés de ses longs roulements,
Voyez en funèbre colonne
Le convoi marcher à pas lents !
Tous ils sont là, — Tous, le front triste,
Ouvriers, magistrats, savants ; — au grand artiste
Nul n'a fait défaut en ce jour ;
— Tous ils sont accourus à l'heure,
Tous pour accompagner à sa froide demeure
Ce cœur qui fut, trente ans, leur gloire et leur amour.

(1) Le fils de Boïeldieu qui promet un digne successeur de son père, a été confié aux soins de M. Chérubini. Depuis que cette pièce est composée, il a donné l'opéra de MARGUERITE qui a obtenu un brillant succès.

Ils sont venus aussi ses frères en génie ;
Ses rivaux, ses amis.. — Berton dont l'harmonie
Lui consacre un chant de douleur ;
Martin, Adam, Sewrin, Zimmermann, son élève ;
— Au monument qu'à sa gloire on élève,
Tous sont venus payer la dette de l'honneur.

VII.

Le cortége a franchi du Saint-Lieu le portique ;
Qu'il est beau le spectacle à nos regards offert !
Quels riches ornements parent la Basilique !
Mais écoutez ce funèbre concert !
— C'est l'hymne saint de la victoire,
L'adieu fraternel de la gloire ;
— C'est la mort saluant la mort....
— C'est Béthowen, de son lit de poussière,
S'éveillant pour charmer le sommeil funéraire
De Boïeldieu qui comme lui s'endort ! !

Le prêtre a terminé la prière sacrée ;
Reprenez sur vos bras la relique adorée,
Élevez-la bien haut ! ! — qu'il brille à tous les yeux
Ce cœur où s'est éteinte une voix si connue ;
Qu'il salue en passant cette ville accourue
Pour recevoir ses suprêmes adieux ! !

Commandez une halte en face du théâtre ;
Qu'il voie encor ces lieux où la foule idolâtre
Couronna ses premiers efforts ;
Où, tout petit enfant, il sentit dans son ame
S'allumer tout-à-coup cette invincible flamme
Qui vient d'en briser les ressorts.

VIII.

Mais aux yeux du cortége une sombre verdure
Annonce tout-à-coup la Cité du trépas ;
De tous les cœurs s'échappe un sourd et long murmure,
Il va passer le seuil qu'on ne repasse pas ! !
— La porte sur ses gonds crie et roule... — Silence !
Le convoi funèbre s'avance ;
Vous qui dormez, du fond de vos tombeaux muets,
Levez-vous ! ... --- revenez un instant à la vie...
Debout !... le Roi de l'harmonie
Entre dans son dernier palais ! ! !

— Oh ! qu'elle est belle la couronne
Qui, dans ce jour de gloire et de deuil, l'environne !
Qui pourrait ne pas l'envier ?
Qu'il est grand ce monarque à son heure suprême !
Qu'il est riche son diadême
Formé d'un peuple tout entier ! !

Adieu chantre immortel, orgueil de la Neustrie !
Dans cet enclos funèbre, où ta mère chérie
Te consacre un culte pieux ;
Repose en paix, embaumé dans ta gloire ;
Là, chaque jour, nos fils, à ta sainte mémoire
Apporteront leur prière et leurs vœux.

Et toi, sois heureuse, sois fière,
Rouen ! ô féconde cité !
Que ton nom dans l'Europe entière
Soit de bouche en bouche porté.
A l'étranger qui, chaque année,
Vient visiter ta rive fortunée,
— De ton poète demi-dieu
Montrant le bronze altier, tu diras, l'âme émue :
— « Là, de CORNEILLE la statue,
« Ici, le cœur de BOIELDIEU !!

1835.

Alençon, 25 août 1836.

MONSIEUR,

Le *conseil général* a reçu l'hommage que vous lui avez fait de l'ouvrage qui vient d'obtenir une nouvelle couronne poétique.

Il me charge de vous dire qu'il a arrêté que mention serait faite de cet envoi à son procès-verbal, et que des remercimens vous seraient adressés.

Recevez-les, Monsieur, comme vous étant dûs à double titre ; le succès est beau toujours, mais il devient noble et presque sacré, lorsqu'on l'obtient en s'inspirant aux reflets dune gloire nationale.

Je me félicite en particulier, Monsieur, de me trouver appelé à être, près de vous, l'interprète des sentimens honorables du *conseil* pour l'auteur, et de sa haute estime pour son œuvre.

Recevez, je vous prie, etc.

MERCIER,

Président du conseil général de l'Orne.

STANCES. (1).

A M. GH. HOYAU,

TRADUCTEUR DES POÉSIES DE GRAY.

I.

Frère ! quand de ta poésie
Je reçus le don si flatteur,
Une subite sympathie
Pour toi s'éveilla dans mon cœur ;

(1) J'ai conservé cette pièce dans mon recueil, non pour son mérite littéraire, mais comme un hommage rendu à la mémoire de M. Hoyau qui fut mon guide et mon ami, et qu'une mort prématurée a frappé au moment où, libre enfin de ce qu'il appelait les entraves de son MÉTIER, il allait se livrer, dans le sein de sa famille, auprès de sa bonne et tendre mère, âgée de 84 ans, à l'étude des lettres et de la poésie. — Ses œuvres, recueillies en un beau volume in 8°. et dédiées à M. le marquis d'Epiuay-St.-Luc, ont été publiées, conformément aux désirs exprimés dans son testament, par madame Hoyau, sa mère, chez Everat, rue du Cadran N°, 16, à Paris, et chez Hertzel, rue de Seine-St.-Germain, N°. 33.

« — Quand donc pourrai-je le connaître ,
« Me dis-je , celui qui fait naître
« Chez moi cet intérêt soudain ?... »
— L'instant ne se fit pas attendre ;
Nos cœurs avaient su se comprendre ,
Je te connus le lendemain.

II.

C'est qu'entre nous autres poètes ,
Pour se voir on n'a point recours
A ces misérables enquêtes ,
Filles soupçonneuses des cours ;
— Que notre frère dans son ame
Adore la sainte oriflamme
Ou le drapeau républicain ;
— Qu'il soit pour Carthage ou pour Rome ;
D'un voile nous recouvrons l'homme
Pour ne plus voir que l'écrivain....

III.

Ainsi fut fait ; et puis ta muse
Me soumit ces divins morceaux ,
Que de l'Anglais elle s'amuse
A traduire aux jours de repos ;

— L'œil humide, l'âme attendrie,
Je lus cette belle ÉLÉGIE, (1)
Chef-d'œuvre du genre, où souvent,
Mais toujours correct et fidèle,
Tu surpasses de ton modèle
Et l'élégance et le talent...

IV.

Ami ! continuons de grâce !
Allons ! que ton bras généreux
Dans la carrière que j'embrasse
Vienne guider mes pas douteux....
Un jour, alors, si la Victoire
Des nobles palmes de la gloire
Environne mon front vainqueur,
— Heureux et fier de ma conquête,
Je veux détacher de ma tête
Un laurier pour t'en faire honneur...

Alençon 1836.

(1) L'élégie de Gray, — Le cimetière de campagne.

PÈRE ET FILS

OU

LES DEUX NAPOLÉON.

POÈME DITHYRAMBIQUE

mentionné honorablement aux Académies d'Arras et de Douai 1837 1838; *couronné par l'Association Lilloise le 6 octobre* 1838, *et par l'Académie Royale de Dijon le* 21 *août* 1839.

— Ou sont-ils ? répondez !!!
P. C.

A M. LANGLOIS D'AMILLY,

CONSEILLER D'ÉTAT ET PRÉFET DE L'ORNE.

I.

Les voilà morts enfin !... morts, le Fils et le Père !..
Morts, tous les deux, sur la plage étrangère....
Le Père, après avoir, Soldat fait Empereur,
Fatigué dans sa course ardente.
L'Europe sous lui haletante
Comme un coursier fougueux sous la main du piqueur...

Le PÈRE, après avoir rançonné tous les trônes ;
Après avoir aux plus riches couronnes,
Pour en orner la sienne arraché leurs fleurons ;
— Après avoir, vingt ans, aventureux Moïse,
Entraîné sur ses pas, vers sa TERRE PROMISE,
Un peuple pour étoile ayant ses éperons ;...

Le PÈRE, — après avoir daté d'une victoire
Chaque mois, chaque jour d'un siècle entier de gloire ;
Pour s'en venir ensuite, abandonné deux fois,
Expirer, proscrit, solitaire,
Et rongé de chagrins, sur un débris de terre
Où l'avait écroué la vengeance des Rois !..

II.

Et le FILS ?... — Il dormait dans son berceau de fête
Quand des antres du NORD l'effroyable tempête,
Eclatant tout-à-coup, vint hâter son réveil ;
Et lui, comme au GRAND JOUR où des canons la bouche
Proclamait sa naissance, — ébranlé dans sa couche,
Il sourit... et bientôt reprit son doux sommeil.

— Car pouvait-il alors, lui qui venait de naître,
L'infortuné ! pouvait-il donc connaître

Quel était l'ouragan qui venait l'assaillir ?
— Savait-il, quand l'airain, sous ses rideaux de soie,
L'éveillait en sursaut, — s'il lui fallait de joie
Ou d'épouvante tressaillir ?...

Mais quand chacun eut bien savouré la vengeance ;
A la gloire égalant l'affront,
Quand chacun au Lion gisant et sans défense
Eut donné du pied dans le front ;
Alors, ainsi qu'on voit bondir à la curée
De carnage et de sang une meute altérée,
Tous, on les vit soudain fondre sur le berceau ;
Et tous, à qui mieux mieux, de l'ongle et de la serre,
Aigles et Léopards, à la face du père
Se disputer le Lionceau.

Vainement, pour fléchir l'ingrate destinée,
La tête altière du géant
En faveur de son fils s'était découronnée ;
Vainement le héros s'immolait à l'enfant ;
« — Quand l'âge aura grandi sa force et son courage,
« — Qui sait ? si de son nom voulant venger l'outrage..»
— Un enfant leur fit peur !.. et, dès le lendemain,
L'arrachant tout-à-coup aux rives de la Seine,
Pour rassurer les Rois, — sur la route de Vienne
Un Cosaque emporta le royal orphelin ! !

III.

— De l'Aiglon fermez bien la cage ; ..
De ses fers qu'il ne sorte pas
Celui qu'exigea pour ôtage
La clémence des potentats.
— Prenez garde qu'une étincelle,
Imprudente, ne renouvelle
L'incendie éteint aujourd'hui ;
—Qu'importe qu'il vive ou qu'il meure ?
Mais sous les verroux qu'il demeure
Geoliers ! vous répondez de lui !!

IV.

Oh ! quand des vieux canons la bouche triomphante,
Quand, dans les vastes tours, la cloche bondissante
Annonçait le Jour Fortuné
Quand d'échos en échos, du pied des INVALIDES
La Renommée allait jusques aux Pyramides,
Criant : — « LE ROI DE ROME EST NÉ ! ! (1)

Quand lui-même, éclatant et d'orgueil et de joie,
Son père aux potentats, comme l'aigle à sa proie,

(1) Allusion aux fêtes magnifiques qui célébrèrent la naissance de l'héritier de l'empire.

Disait en leur montrant l'enfant qui naissait roi :
Oui quand il leur disait : « Rois ! tous tant que vous êtes,
« Voici le joug, courbez vos têtes
« Vos trônes sont à moi ! ! »

Si j'avais dit alors : vaine et folle espérance !
« Sire ! ni Rome, ni la France
« N'ont de trône pour votre fils ;
« —En vain pour ce fils, votre idole,
« Vous avez réuni dans la même auréole
« Les rayons immortels d'Arcole et d'Austerlitz !

--- « En vain, sous votre char de guerre,
« Vous avez broyé comme un verre
« Naples, Madrid, Vienne et Berlin ;
« En vain vous porterez la torche incendiaire
« Du riche Escurial au superbe Kremlin ;
« Vous mourrez, tous les deux, sur la terre étrangère..
« Schœnbrun aura le Fils; —Sainte-Hélène le Père ;
« Ainsi l'ordonne le Destin !

V.

Oh ! comme la colère eût gonflé sa narine !
Comme, croisant les bras sur sa large poitrine,
Et creusant le sol de son pied,
Il eût dardé sur moi sa prunelle électrique,

Puis, me tournant le dos, d'une voix ironique
Comme il m'eût dit avec pitié :

« Le Destin ! — le Destin !.. — chimère !
« Crois-tu que, vulgaire mortel,
« De ce fantôme imaginaire
« Comme toi j'encense l'autel ?
« Sous ce Dieu qu'un peuple servile
« Courbe un front craintif et docile
« Qu'il adore, à genoux, sa loi ;
« A moi qui n'en veux pas connaître
« Qu'importe l'ordre de ton maître ?
« — Apprends que mon destin... — c'est moi !!

VI.

Vous Sire ?... Il est là-haut un monarque suprême ;
Son trône est l'univers ; — le ciel son diadême,
Les autres rois ne sont qu'un roseau dans sa main ;
L'ÉTERNEL est son nom ; il dit, et dans la fange,
A sa voix l'orgueilleux Archange
Tombe du haut des cieux qu'il affectait en vain....

— Vous pouvez asservir la terre,
Aux peuples vaincus, en courant,
Jeter des rois, — vous pouvez faire
De votre épée un flambeau dévorant ;

Prendre la Gloire pour compagne ,
Du vieux globe de Charlemagne
Reculer les bornes encor ;
— Vous pouvez , géant formidable ,
Imprimer de vos pas la trace ineffaçable
Des bords du Tanaïs aux sommets du Thabor ;

Vous pouvez défier , sur les champs de bataille ,
Le boulet ricochant , la sifflante mitraille ;
Nommer , conquérant orgueilleux ,
L'Espagne votre SOEUR et Rome votre FILLE ;
Donner à votre fils tous les rois pour FAMILLE ;
Vous pouvez tout ; — mais quand la voix des cieux
Vous aura dit assez ! ! — il faudra rentrer , Sire !
— Plus de conquêtes , — plus d'empire ;
L'Aigle aura reporté sa foudre chez les Dieux ! !

VII.

Contemplez maintenant le Despote superbe ;
Sous un rocher désert , que recouvre un peu d'herbe ,
Le voilà ! ! — Soulevez la pierre du cercueil ;
Que lui reste-t-il donc de sa fortune altière ?
Pour empire... — six pieds de terre !
Pour manteau royal.... — un linceul ! !

Pourtant il avait dit, dans un jour de délire :
—« St-Denis m'ouvrira ses funèbres caveaux ;
« Je veux des rois proscrits dont j'occupe l'empire
« Occuper aussi les tombeaux ;
« De tous ces potentats que m'importe la cendre ?
« Arrière ! c'est ici que je prétends descendre ,
« Car je veux que le ver qui, sous ces monumens ,
« Rongera mes nobles entrailles ,
« De sa dent ait déjà , sous ces mêmes murailles ,
« De DIX SIÈCLES de ROIS rongé les ossements !! (1)

VIII.

— Et lui , le Monarque de Rome !
Où donc est-il ? — Cherchez l'enfant prédestiné....
— Légataire du monde , il est mort sans royaume ;
Mort comme Prométhée à son roc enchaîné ,
Mort sans que nous sachions ce qu'il eût fait du trône ,
Comment il eût porté de Clovis la couronne ,
Mort sans que nous sachions si le fils du Géant
Du glaive paternel eût soutenu la gloire ,
Et , s'il n'eût point changé son beau char de victoire ,
Pour le vil chariot d'un prince fainéant ! !

(1) Napoléon avait fait restaurer les caveaux de St.-Denis , et les destinait à recevoir les tombeaux de sa dynastie.

IX.

— C'est que la DROITE formidable
Qui, sur le monde épouvanté,
Poussait le char impitoyable
De cet autre ATTILA qu'elle avait suscité ;
— C'est que cette DROITE terrible
A fait défaut à l'Invincible ;
— C'est qu'au jour où le PHARAON
Visitant les tombeaux qu'il léguait à sa race
Disait : —« Ici sera ma place !... »
La voix d'en haut avait dit : — Non !...

X.

Noirs caveaux de Schœnbrunn, rochers de Ste-Hélène,
Répondez à la vanité !
Montrez-lui le néant et la fragilité
De cette pourpre souveraine,
De ce renom d'un jour par la folie humaine,
Au prix de tant de pleurs et de sang acheté....

— Et vous Potentats de la terre,
Vous qui, pour satisfaire à vos ambitions,
Faites passer vos chars de guerre
Sur le ventre des nations ;

— Avides conquérants, aux ailes enflammées,
Qui jetez à la Mort des villes, des armées,
Pour quelques rameaux de laurier;
C'est là qu'il faut venir;—c'est là qu'il faut descendre;
Pour peser tour-à-tour les cendres d'Alexandre
Et celles de son héritier;

Sous ce saule éploré, — sous ces voûtes antiques,
Où du PÈRE, où du FILS sommeillent les reliques,
Lorsque la tombe à vos regards
Exhumera soudain du géant la poussière,
Et celle de l'enfant qui naquit légataire
De la couronne des Césars;

— Lorsque votre âme anéantie,
Aura bien déploré le destin du Messie
Mort abreuvé de fiel au calvaire des rois;
— Lorsque, sous le rocher funeste,
Vous aurez, à loisir, contemplé ce qui reste
De ce qui fut l'HOMME autrefois;

C'est alors qu'effrayés de ce terrible orage
Qui, les foudroyant tour-à-tour,
Ecrasa sous les coups d'une implacable rage
Et la Colombe et le Vautour;

Confessant, à genoux, la suprême puissance
Du bras qui confondit dans sa double vengeance
L'orphelin et le conquérant
Vous courberez votre superbe tête,
Répétant avec le Prophète :
« — DIEU SEUL EST ROI ! — DIEU SEUL EST GRAND! »

Alençon, 1836.

LE NID DU ROUGE-GORGE,

BALLADE

Mentionnée honorablement aux jeux floraux 1839.

—

A M. L'AIR DE CAEN.

— Jeunes enfants qui détruisez les nids,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

I.

Enfants, le mois d'Avril sourit à la nature ;
La colline a repris sa robe de gazon,
Le ruisseau dont l'hiver enchaînait le murmure
Serpente librement à travers le vallon ;
Les tilleuls rajeunis se couvrent de feuillage,
La charmille arrondit ses flexibles berceaux,
Et déjà les petits oiseaux
Ont suspendu leurs nids aux arbres du bocage.

— Jeunes enfants qui détruisez les nids ,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

II.

Que vois-je ! à mes avis, avec dédain , rebelles ,
Vous courez au bosquet , battant chaque buisson ;
Et brisant de vos mains avides et cruelles
Le nid de la fauvette et celui du pinson ;
Oh ! c'est bien mal à vous de mettre votre joie
A torturer ainsi ces pauvres innocents !....
— C'est moi qui vous le dis, enfants !
Dieu ne les a point faits pour être votre proie....

— Jeunes enfants qui détruisez les nids ,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

III.

Respectez , mes amis, ces êtres sans défense ;
Que diriez-vous , hélas ! si des hommes méchants
Et comme vous cruels , brisant votre existence ,
Venaient vous arracher aux bras de vos parents ?
Les petits des oiseaux ont le Bon-Dieu pour père ;
Craignez enfants, craignez, pour vous punir, qu'un jour
Il permette qu'à votre tour
On vienne vous ravir aux bras de votre mère !

— Jeunes enfants qui détruisez les nids ,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

IV.

Oh ! oui du Rouge-gorge ayez pitié, de grâce !
Épargnez ses petits ! ! — Souvent , durant l'hiver ,
Vos pères , sous leur toit , lui donnent une place ;
Ce n'est pas sans raison que l'oiseau leur est cher.
Je veux , à ce sujet , vous redire une histoire ,
Une histoire bien vraie... — Alors qu'on me l'apprit
J'avais votre âge ; — et mon esprit
En a fidèlement conservé la mémoire...

— Jeunes enfants qui détruisez les nids ,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

V.

C'était un soir d'octobre ; aux jours où la verdure
Du front des bois jaunis tombe au souffle des vents ;
Aux jours où tout languit et meurt dans la nature ,
La fleur dans nos jardins et l'herbe dans nos champs;
Folâtres comme vous , deux enfants du village ,
Ensemble pour cueillir les fruits de l'églantier ,
Courant de sentier en sentier ,
S'étaient perdus au fond d'une forêt sauvage...

— Jeunes enfants qui détruisez les nids,
Du Rouge-gorge épargnez les petits !!

VI.

Malheureux ! il fait nuit ; et déjà, sur la terre,
Le vent plus froid s'élève et commence à mugir...
Qui les ramènera dans leur pauvre chaumière ?
Loin de leur mère, hélas ! leur faudra-t-il mourir ?
Et tous deux ils pleuraient !..bien long-temps ils marchèrent
Tremblant aux cris des loups hurlant dans le lointain,
Et puis, n'en pouvant plus, enfin
Transis de froid, au pied d'un chêne ils se couchèrent...

— Jeunes enfants, qui détruisez les nids,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

VII.

Trois jours on les chercha dans toute la contrée ;
Et leurs pauvres parents désespéraient déjà
De rencontrer, hélas ! leur enfance égarée,
Lorsqu'un vieux bûcheron, un matin, les trouva ;
Il approche... — couverts d'un linceul de feuillage,
Du sommeil de la mort ils dormaient tous les deux :
Et sur une branche, auprès d'eux,
Un oiseau qui veillait s'enfuit dans le bocage...

— Jeunes enfants, qui détruisez les nids,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

VIII.

C'était le Rouge-gorge; — à l'aurore naissante,
Le lendemain du jour où, dans le bois perdus,
Et frappant les échos de leur plainte impuissante,
Ils s'étaient endormis pour ne s'éveiller plus !
Apercevant de loin leur dépouille mortelle,
Il était accouru bien vite, et, la couvrant
De feuilles, — depuis cet instant,
L'oiseau n'avait cessé de veiller auprès d'elle...

— Jeunes enfants, qui détruisez les nids,
Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !

IX.

Maintenant faudra-t-il encore le défendre ?
Oh non ! de votre cœur je juge par le mien ;
Touchés par le récit que vous venez d'entendre,
Enfants ! vous l'aimerez, vous serez son soutien ;
Et si, trouvant un jour son nid, — pour le détruire,
Vous voyez accourir d'autres enfants au bois ;
— Comme la mienne, votre voix,
Suppliante à son tour, alors viendra leur dire :

— « Jeunes enfants, qui détruisez les nids,
«Du Rouge-gorge épargnez les petits ! !»

Alençon, 1836.

LA NOVICE,

ÉLÉGIE.

Du Ciel timide fiancée !
S. A.

A. M. BAUDRY DE ROUEN.

La nuit descendait sur la terre,
Et la cloche du monastère
Tintait, appelant au Saint-Lieu
Les Sœurs qui s'empressaient, fidèles,
De s'y rendre, car une d'elles
Venait de rejoindre son Dieu...

Cependant, la tête penchée,
Sous un long voile blanc cachée,
S'efforçant de hâter ses pas,
Une vierge suivait, mourante...
Pour aider sa marche souffrante
Une autre lui prêtait son bras.

— C'était une jeune Novice ,
Qui , sous le voile et le cilice ,
Avait cru trouver le repos
Et qui , d'une voix attendrie ,
Dans le sein d'une sœur chérie ,
Plaintive, déposait ces mots : —

« A l'heure où descend la nuit sombre ,
« Lorsque vous entendrez dans l'ombre
« Les tristes sifflements du vent ;
« Lorsque, sous ces cloîtres funèbres ,
« Vous entendrez, dans les ténèbres ,
« Tinter la cloche du couvent...

« Dites-vous bien alors , — c'est elle ,
« La Novice qu'à la chapelle
« Je voyais , les larmes aux yeux ,
« Le front courbé dans la poussière ,
« Apporter son humble prière ,
« Aux pieds du Dieu qui règne aux cieux...

« Dites-vous bien : — c'est l'exilée
« Qui , de son exil rappelée ,
« Rentre au rivage paternel ,
« Et qui, libre de toute entrave ,
« Echange ses chaînes d'esclave
« Pour les félicités du ciel.

« — C'est la pudique fiancée,
« Vierge de corps et de pensée
« Qui revoit son divin époux ;
« C'est l'hirondèle fugitive
« Qui s'en va, sur une autre rive,
« Demander des soleils plus doux... »

A l'heure où descend la nuit sombre,
Deux jours après je vis, dans l'ombre
Passer, aux sifflements du vent,
Un cercueil... des flambeaux funèbres...
— Puis j'entendis dans les ténèbres,
Tinter la cloche du couvent.

Toutes les sœurs du monastère
Suivaient un convoi funéraire ;
Toutes, priant avec ferveur ;
Toutes, excepté la Novice!
Le Seigneur, à ses vœux propice
Avait mis fin à sa douleur!!

Mortagne, 1857.

LA VEILLÉE DES MORTS,

BALLADE (*)

Couronnée par l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Douai (Nord), *le* 11 *juillet* 1838.

L'Airain sonne des glas funèbres :
Écoute !... — au fond de leurs caveaux,
Les Morts brisent dans les ténèbres
La lourde pierre des tombeaux !!

H. Cornac.

A M. HENRI MONNIER,

AUTEUR DES SCÈNES POPULAIRES.

I.

C'était la nuit des Morts ; — nuit sainte et redoutable
Où, sortant du cercueil, phalange lamentable,
Les Trépassés aux lieux qu'ils habitaient jadis
Reviennent, tous les ans, au milieu des ténèbres,
Vêtus de suaires funèbres,
Visiter une fois ceux qui les ont chéris.

Les vents, avec fracas, mugissaient sur la plaine,
Et la cloche tintait à l'église prochaine

Appelant à grand bruit l'habitant du hameau ;
Seuls, deux petits enfants, au fond d'une chaumière,
A cette heure veillaient près du lit que leur mère
Naguère, avait quitté pour celui du tombeau.

Malheureux orphelins ! l'airain sacré qui tinte
A réveillé leurs maux, et, palpitant de crainte,
Ils ont cru voir surgir les spectres menaçants
Que, durant cette nuit fatale,
On leur a dit venir d'une voix sépulcrale,
Transfuges de la mort, effrayer les vivants.

II.

« — Au sein de la nuit obscure
« Entends-tu ces cris d'horreur ?
« Mon frère ! je t'en conjure,
« Reste auprès de moi... j'ai peur !
« — C'est l'heure où, brisant la pierre
« Qui recouvre leur poussière,
« Les Morts sortent du cercueil ;
« — Oh ! prions ! pour qu'à cette heure
« Les Morts de notre demeure
» Ne puissent franchir le seuil ! !

— Et les pauvres enfants, au milieu des ténèbres,
Croyant ouïr des Morts les hurlements funèbres,

Pâles, se tenaient embrassés ;
Et puis, au bruit des vents grondant sur leur chaumiere,
Se signant de frayeur, près du lit de leur mère,
Priaient Dieu pour les Trépassés !

« — Pourquoi trembler de la sorte ?
« O ma sœur ! pourquoi gémir ?
« Ouvrons plutôt notre porte
« Notre mère va venir...
« — Ouvrons ! c'est elle... ouvrons vite ;
« A sa place favorite
« Qu'elle revienne s'asseoir !
« Pour nous elle était si tendre !
« Quand le ciel va nous la rendre,
« Craindrais-tu de la revoir ?

Et la cloche toujours tintait ses glas funèbres ;
Et les gens du village, au milieu des ténèbres,
Vers le Lieu-Saint, à pas pressés,
Accouraient à l'appel de l'airain funéraire,
Qui semblait murmurer dans la nuit solitaire :
— « Priez Dieu pour les Trépassés ! ! »

« — Mais les Morts, dit-on, mon frère !
« Sont si laids et si hideux,
« Avec leurs yeux sans paupière,
« Et leur tête sans cheveux...

« — Notre mère, hélas ! si belle
« Comme eux déjà serait-elle ?
« Arrête ! oh non... n'ouvrons pas ;...
« — Si je la voyais paraître
« D'effroi j'en mourrais peut-être...
« Cache-moi bien dans tes bras ! !

— Et les pauvres enfants, au milieu des ténèbres,
Croyant ouïr des Morts les hurlements funèbres,
Pâles, se tenaient embrassés ;
Et puis, au bruit des vents grondant sur leur chaumière,
Se signant de frayeur, près du lit de leur mère,
Priaient Dieu pour les Trépassés !

« — Non ma sœur ; mais à cette heure,
« Si le ciel lui permettait
« De revoir cette demeure
« Qu'avec nous elle habitait ;
« — Tu la reverrais joyeuse
« Comme aux jours où, radieuse,
« Nous berçant sur ses genoux,
« Elle endormait notre enfance
« Aux accens de la romance
« Dont les mots étaient si doux !

Et la cloche toujours tintait ses glas funèbres ;
Et les gens du village, au milieu des ténèbres,

Vers le Lieu-Saint, à pas pressés,
Accouraient à l'appel de l'airain funéraire
Qui semblait murmurer dans la nuit solitaire :
— « Priez Dieu pour les Trépassés ! »

« — Ouvrons... — mais le bruit redouble ! !
« O ciel ! qu'ai-je vu ? — soudain
« Mon œil effrayé se trouble,
« Un spectre a saisi ma main ;
« Du flambeau qui nous éclaire
« Il a soufflé la lumière
« Les Morts sortent du cercueil !!
« — Oh ! prions pour qu'à cette heure
« Les Morts de notre demeure
« Ne puissent franchir le seuil ! ! »

III.

Et les vents déchaînés mugissaient sur la plaine,
Et la cloche tintait à l'église prochaine
Appelant à grand bruit l'habitant du hameau ;
Et les pauvres enfants, la face contre terre,
Tombèrent demi-morts près du lit que leur mère
Naguère avait quitté pour celui du tombeau..

Bientôt le bruit des vents ne se fit plus entendre ;
Alors un doux sommeil sur leurs yeux vint descendre,

Et tout fut oublié !... — car, lorsque le matin,
Le pasteur généreux qui leur servait de père
Des pauvres orphelins visita la misère,
Ils n'avaient de la nuit qu'un souvenir lointain.

Cependant ils disaient que, durant la nuit sombre,
Ils avaient vu passer devant leurs yeux une Ombre
De clartés rayonnante et blanche comme un lys;
Qu'elle avait d'un baiser effleuré leur visage
Et puis qu'au milieu d'un nuage
Elle était disparue à leurs yeux éblouis.

Alençon, 1837.

(*) Il est de croyance populaire que les morts sortent de leurs tombeaux, pendant la nuit de la Toussaint, pour revenir visiter ceux qu'ils ont aimés sur la terre.

LA TRANSLATION

DE L'OBÉLISQUE DE LUXOR,

POÈME

Mentionné honorablement au concours de l'Académie d'Arras, 1837.

Oh ! pour dépeindre ici tant de grandes merveilles,
Pour dignement chanter tant d'efforts, tant de veilles,
Le poète succombe et ses accords sont vains !!
Et quelle langue humaine, en sa magnificence,
Égalerait jamais la sublime éloquence
Du Poème éclos sous tes mains !!

Constant Dubos.

A M. LEGLAY,

ARCHIVISTE A LILLE (NORD).

I.

— Quand Thèbes, la ville aux cent portes,
Quand cette aïeule des cités
Apparut tout-à-coup à nos braves cohortes
Avec ses monuments par le Temps respectés;

Du palais de Luxor gardien séculaire ,
Quand le double Obélisque , au fût quadrangulaire ,
Apparut à leurs yeux avec ses TROIS MILLE ANS,
Oh ! ce ne fut qu'un cri dans leurs rangs héroïques :
« Emportons , emportons ces sublimes reliques ,
« Gigantesques témoins de nos combats géants.. » (1)

— Pour nos pères , nouveaux Alcides ,
Ce n'était pas assez d'avoir inscrit leur nom
Au front aérien des vieilles Pyramides
Et sur le socle de Memnon;
— Pour ces vainqueurs insatiables ,
Ce n'était pas assez que leurs mains formidables
Des peuples subjugués ravissent les drapeaux ,
Pour qu'un jour , sous les murs de notre Prytanée , (2)
Chaque nation indignée
Du sien reconnût les lambeaux.

— Partis du pied du Capitole
Pour vaincre l'univers; — ils voulaient ces guerriers ;

(1) Lorsque notre armée triomphante , après avoir salué les Pyramides par une victoire , s'avança vers Thèbes , elle s'arrêta tout-à-coup et battit des mains à l'aspect des monuments qui s'offrirent à ses regards. Dans leur noble enthousiasme , nos soldats auraient voulu pouvoir les transporter tous dans notre capitale.

(2) La salle des conquêtes et le Dôme de l'hôtel des Invalides où étaient déposés les trophées et les drapeaux conquis par nos armées sur les nations étrangères.

A leur retour, combler la France, leur idole
Et de trésors et de lauriers ;

Des biens des nations ravisseurs magnanimes,
Du Monde ils convoitaient les dépouilles opimes
Pour qu'un jour l'orgueilleux Paris,
Comme sa Sœur du Tibre, — aux rives de la Seine
Offrit à l'étranger la Spirale Romaine
Et l'Aiguille de Sésostris.

Mais il était trop tôt !... — la superbe Colonne
Dont la grandeur avait étonné leurs regards
Ne devait point entrer dans notre Babylone
Sur les fourgons sanglants de Mars ;
— Dans nos murs pour la voir descendre,
Il fallait que notre ALEXANDRE
Dormît, dans le cercueil, du sommeil de la mort ;
Sous un nouvel AUGUSTE il fallait que la France
Eût aux peuples rendu la paix et l'espérance ;
— Il fallait sept lustres encor...

II.

— Ils sont venus ces jours prospères !
Voyez là-bas ce vaisseau colossal
Qui s'élance au milieu des bravos populaires
Et prend vers l'Orient son essor triomphal ?..

— C'est lui ! c'est le LUXOR ! — flots ! soyez lui fidèles,
Vents propices soufflez... portez-le sur vos ailes ,
Aplanissez pour lui ce périlleux chemin !
— Porte-t-il dans ses flancs la guerre et ses ravages ?
Non , de la vieille Égypte abordant les rivages ,
A Thèbe il va chercher son glorieux Parrain !... (1)

Il a franchi déjà l'angulaire Sicile ;
Il vogue à pleine voile... oh ! ne dirait-on pas ,
En le voyant glisser sur la vague docile ,
Que les Dieux de la Mer le portent dans leurs bras !
— Voici Malte , l'île infidèle,
Candie et si blanche et si belle...
Encore quelques jours , et le Nil radieux
Recevra dans son sein les nouveaux Argonautes ;
Encore quelques jours , ils salueront les côtes
Où l'écho garde encor le nom de leurs aïeux....

III.

Les matelots ont crié : — Terre !
— Qui vive ? — France ! — A ce nom , voyez-vous !
Le front courbé dans la poussière,
La fille d'Alexandre , éperdue , à genoux....

(1) Le vaisseau qui fut construit pour le transport de l'Obélisque , fut appelé le LUXOR , du lieu où s'élevait le monolithe.

Noble cité ! pourquoi cette terreur subite ?
— C'est un ami qui te visite,
Donne-lui l'hospitalité....
Des héros d'Aboukir ne crains plus le tonnerre !
— C'est aujourd'hui l'anniversaire
Du jour où Bonaparte au ciel est remonté. (1)

Et pourtant il est là !.. — Partout sa grande image
Comme un Phare éclatant apparaît à mes yeux ;
Là, je le vois, vainqueur, descendre sur la plage
Et planter sur ces murs nos drapeaux glorieux ;
Là, je vois les Emirs et les Imans du Kaire,
Prosternés aux genoux du géant militaire,
Adorer l'ENVOYÉ DE DIEU ;
Là, j'entends le Muphti, sous la mosquée antique,
De son divin prophète entonnant le cantique,
Chanter : gloire à KÉBIR ! gloire au SULTAN DU FEU !

Ici... mais à quoi bon ? ô France ! ô ma patrie !
Il n'est plus le héros dont tout parle en ces lieux !
Il n'est plus, et ton sein de sa cendre chérie
N'a point encor reçu le dépôt précieux ! !
Le Nil attend... — allons, courage ! amis ; courage !
Poursuivez, poursuivez votre noble voyage,

(1) Le Luxor entra dans le port d'Alexandrie, le 5 mai, jour anniversaire de la mort de Napoléon.

Qu'importent les dangers ? —ils sont dignes de vous.
N'êtes-vous pas les fils des guerriers intrépides
Qui, du Kremlin aux Pyramides,
De la Mort, mille fois, défièrent les coups !!

IV.

Gloire à vous ! le voilà ! — gloire à votre constance,
Voilà le monument promis à vos travaux !
Le voilà, dans les airs dressant sa tête immense,
Comme une sentinelle au milieu des tombeaux !
— Oui, le voilà votre Obélisque ;
Aroéris, d'un rayon de son disque (1)
Caresse avec amour son orgueil triomphant ;
Le voilà comme au jour, où, dans leur sainte extase,
Vos pères, à genoux, environnant sa base,
Saluèrent en chœur le superbe géant ! !

Eh bien ! que tardez-vous encore ?
Étreignez dans vos bras le colosse éternel !
A l'œuvre ! et que, demain, au lever de l'aurore
Il fasse ses adieux au Soleil paternel ;
— Mais non ! — A l'aspect de sa masse
Déjà s'évanouit votre héroïque audace...

(1) Aroéris est le nom donné au soleil dans les cartouches hiéroglyphiques qui couvrent le monolithe.

Amis ! à ce cartel qui de vous répondra ?
Avec ce Goliath, à la superbe taille,
Qui de vous, acceptant le gage de bataille,
Dans la carrière aujourd'hui descendra ?

V.

Place à lui !.. voyez-vous ! la lutte qui s'engage...
Ils sont aux prises... corps à corps...
Rivaux tous deux de force et rivaux de courage ;
— Le sol tremble sous leurs efforts !
Qu'il est beau ce duel !... — mais un cri d'allégresse
Retentit tout-à-coup... sous le bras qui le presse
Le géant tombe... hommage à son vainqueur !
— Il est à nous le colosse superbe !
Un seul homme a couché sur l'herbe
L'orgueilleux Philistin si fier de sa grandeur....

— Il est à nous !... mais avant que la France
Dans son sein puisse l'accueillir :
Avant qu'il ait des mers franchi l'espace immense
Que de dangers, que de maux à souffrir !
— C'est peu que chaque jour, nos héros intrépides
Succombent dévorés par des soleils torrides ;
— Pour prix de leur beau dévoûment,
Il faut que de l'Indus le fléau formidable, (1)

(1) Le cholé a.

Auxiliaire impur d'un ciel inexorable ,
Les décime à chaque moment.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

IV.

Que vois-je ! ce sont eux ! — France ! de leur bannière
Reconnais les couleurs... ils reviennent tes fils ,
Le front couvert encor de la noble poussière
Et de Thèbe et de Tyntyris ! !
C'est le LUXOR!... — quand donc la Seine verra-t-elle
Descendre sur ses bords la relique immortelle ?
Quand donc entendrons-nous le canon triomphal
Convier tout Paris à cette auguste fête
Où, dans ses bras nerveux étreignant sa conquête ,
LE BAS la posera sur son beau piédestal ?...

O bonheur ! le voilà sur son socle immobile ,
Élevant dans les airs son front majestueux ;

Le voilà, contemplant à ses pieds cette ville
Qui roule autour de lui ses flots tumultueux !...
Salut fils de Rhamsès ! — Colossale merveille,
Quels vastes souvenirs dans notre âme réveille
Ce front victorieux de Cambyse et du Temps ! (1)
—Ce front qui, superbe, se dresse,
Rayonnant encor de jeunesse,
Sous le poids de ses trois mille ans !...

Salut ! — oh ! que ta place est belle !
Du haut de ce trône orgueilleux
Promène tes regards sur la ville éternelle,
Admire ces palais, ces dômes fastueux ;
— Sur ces places et dans ces rues
Vois ces marbres divins, ce peuple de statues,
—Chefs-d'œuvre que nos Pharaons
Élevaient de leurs mains sublimes
Alors qu'ils rapportaient les dépouilles opimes
Conquises sur les Nations.

Qui sait ? — là, quand la nuit règnera sur la rive
Peut-être verras-tu les bataillons d'airain,
Ciselés sur les flancs de ta Sœur adoptive, (2)
A tes pieds accourir soudain ;

(1) Cambyse, ce grand dévastateur des monuments égyptiens, ne put cependant renverser les obélisques

(2) La colonne de la place Vendôme.

Alors du Carrousel jusqu'à l'Arc de Victoire ,
On entendra des cris de triomphe et de gloire ,
L'Hymne des Marseillais montera vers les cieux ;
Ils se croiront aux jours où , de l'Egypte antique
Visitant la cendre héroïque ,
Le palais de Luxor apparut à leurs yeux ! !

VII.

Toi qui nous l'as donné , toi, dont la main puissante
Accomplit , ô Le Bas ! ces merveilleux travaux ,
De la France reconnaisante
Viens recevoir ici l'hommage et les bravos ;
— Viens nous dire comment, sous ton bras musculaire,
Tu terrassas l'orgueil du géant séculaire
Qui reçoit aujourd'hui nos vœux et nos transports ;
— Dis-nous toutes tes nuits d'angoisse et d'insomnie ;
Tous les tourments qu'à ton génie
A coûtés ce colosse apporté sur nos bords.

Et toi , fastueuse Italie !
Mère auguste des arts , dépose ta fierté ;
Partage avec notre patrie
Ta superbe immortalité ;
— Ne viens plus , aux yeux de la France ,
Étaler avec arrogance

Tous les illustres noms dont ta gloire brilla ;
— Pour égaler ta splendeur colossale,
Un homme... un seul ! manquait à ta rivale...
— Nous avons notre FONTANA !! (1)

Alençon, 1837.

(1) Fontana, ingénieur italien, qui, sous Sixte V, fut chargé de l'érection du fameux monolithe de Saint-Jean de Latran, apporté à Rome par l'empereur Constantin. Cette opération fut regardée comme un prodige.

LA CHAPELLE SAINT-MICHEL.

(962)

LÉGENDE

Couronnée par la Société Académique du Puy (Haute-Loire), le 24 août 1838.

Le fait que je rapporte ici
est consigné dans nos chroniques.
Baour Lormian.

A M. DE SAHUNE,

AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT, ET DÉPUTÉ D'USSEL.

Au sommet d'un rocher à pic qui a plus de 70 pieds de diamètre et plus de 200 de hauteur, s'élève une chapelle dédiée à saint Michel. Ce fut vers l'an 962 que Gotescal, évêque du Puy, posa la première pierre de ce hardi monument qui reçut le nom de SÉGURET (sûr) à cause de sa position inaccessible à toutes les attaques. Cette chapelle, d'architecture romane, est remarquable surtout par son portail orné de mosaïques formées de pierres blanches et de basaltes colorées dans le genre des belles constructions lombardes.

I.

Vers l'an neuf cent, nous dit une légende ancienne,
Apôtre de la foi chrétienne,
Le pieux Gotescal, des ennemis de Dieu
Fuyant la rage incendiaire,
Par le jeûne et par la prière
Déjà depuis long-temps sanctifiait ce lieu.

Tout-à-coup, une nuit, pendant que le saint homme
Reposait d'un paisible somme,
Voici qu'à son chevet un Ange du Très-Haut,
Descend et, de l'Anachorète
Troublant la profonde retraite,
Sur sa couche l'agite et l'éveille en sursaut.

« Gotescal ! lui dit-il, que ton cœur soit en joie ;
—« C'est Dieu qui près de toi m'envoie,
« Écoute avec respect les ordres du Seigneur ;
—« Demain, à l'aurore nouvelle,
« Il veut qu'une sainte chapelle
« S'élève par tes mains bâtie en son honneur. »

II.

— Le lendemain, quand l'Aurore
Revint éclairer les cieux,

L'âme toute pleine encore
De l'ordre mystérieux,
L'Ermite prit son rosaire,
A genoux fit sa prière,
Et puis se signant, — soudain,
Du ciel pour accomplir l'œuvre,
Se hâta, pieux manœuvre,
De prendre la pioche en main.

Or, ajoute la chronique,
On voyait aux mêmes lieux,
Les restes d'un temple antique
Voué jadis aux Faux-Dieux;
— Ce fut là que le saint prêtre,
Guidé par son divin maître,
Dévotement résolut
De construire son église,
Et d'employer à sa guise
Le terrain de Belzébuth.

Mais de la demeure sainte
A peine, hélas! Gotescal
Avait-il tracé l'enceinte,
Qu'un bruit terrible, infernal,
Sortant du sein de la terre,
Sur sa base séculaire

Ébranla le mont altier ;
— On eût dit que, sous la foudre,
Il allait, réduit en poudre ,
Crouler soudain tout entier.

A sa mission fidèle
Trois fois le saint Fondateur
Enflammé d'un nouveau zèle
Reprit l'œuvre du Seigneur ;
— Trois fois écumant de rage ,
Le Démon du saint ouvrage
Détruisit les fondements ;
Et , ressaisissant sa proie ,
Trois fois , en signe de joie ,
Poussa d'affreux hurlements...

III.

Enfin , n'en pouvant plus , le saint Anachorète
Déjà battait en retraite
Devant l'Enfer révolté ;
Quand l'ange du Seigneur à ses yeux se présente
Et d'une voix menaçante
Accusant sa lâcheté : —

« Gotescal ! arrête... arrête...
« Eh quoi ! timide soldat ,

« Quand le triomphe s'apprête ,
« Tu désertes le combat !
« Reviens... — le ciel te l'ordonne ;
« Que l'Enfer mugisse ou tonne ,
« De ton cœur bannis l'effroi...
« Reviens... — tu n'as rien à craindre ,
« Quelle arme pourrait t'atteindre ?
« — Dieu n'est-il pas avec toi ! !.. »

L'Ange dit , et bientôt disparaît à sa vue ;
— A cette voix bien connue
Gotescal revient... — Satan
Furieux, cette fois, de l'abîme s'élance ,
Et , bouillonnant de vengeance ,
Sur lui fond au même instant.

IV.

Oh ! la lutte fut horrible !
Autour d'eux , avec fracas ,
La foudre grondait terrible...
Le roc volait en éclats...
Tous deux rivaux de courage ,
On les eût vus , dans leur rage ,
Pied contre pied , corps à corps ,
Au bruit affreux du tonnerre ,
Ebranler au loin la terre
Sous leurs belliqueux efforts...

Ce duel épouvantable
Depuis deux heures en vain
Durait.... — tout-à-coup le Diable
Sentit défaillir le Saint.
C'en était fait de l'Ermite ;
Déjà la griffe maudite
Au fond du gouffre éternel
L'entraînait... — quand, à sa vue,
Apparut, fendant la nue,
Le saint ARCHANGE MICHEL...

De son égide immortelle
Couvrant l'Apôtre abattu,
Il terrasse le rebelle
Qui roule à ses pieds vaincu...
Satan que l'orgueil dévore
Se relève et lutte encore....
— Mais d'un bras victorieux,
Du sommet de la montagne,
L'ange, à travers la campagne,
Le lance.... et remonte aux cieux.

Une forte odeur de souffre
Se répandit dans les airs,
Et des profondeurs du gouffre,
Jaillirent d'affreux éclairs...

— Des tonnerres effroyables,
Des hurlements lamentables,
Soudain mugirent encor ;
— De Satan qui, plein de rage,
Rentrait au sombre rivage,
C'était le dernier effort !!..

V.

Délivré désormais des pièges de l'abîme,
Animé d'un zèle sublime,
Gotescal se remit à l'œuvre avec ardeur ;
Et deux jours après, — ô surprise !
Le saint Prêtre dans cette église
Offrit un sacrifice à son divin Sauveur.

Sur ce miracle la Chronique
Selon moi ne dit rien qui clairement l'explique ;
— Dans une note seulement
On lit que Gotescal dédia sa chapelle
A l'Archange guerrier dont l'égide fidèle
L'avait sauvé des griffes de Satan.

Depuis ce temps, debout, au haut de la montagne,
Dominant au loin la campagne,
Le pieux monument immuable est resté ;
— Bravant les hommes et les âges,
Il a vu neuf siècles d'orages
Passer autour de lui sans ternir sa beauté.

Alençon, 1857.

STANCES

A M. ALP. LEFLAGUAIS DE CAEN,

Sur la publication de son volume de poésies, intitulé:
ÉTUDES DU SIÈCLE ET PAGES DU CŒUR.

Pause ! je descends de mon char triomphal.
Alp. Leflaguais.

FRÈRE, voici deux ans que ta muse au vulgaire
Disait : PLUS DE MÉPRIS ! ENTRE NOUS PLUS DE GUERRE ! !..
J'ABDIQUE MON ORGUEIL ET MON CHAR TRIOMPHAL ;
Et moi, me rappelant tes tendres élégies,
Tes chants religieux, tes suaves mélodies,
Je disais attristé par cet arrêt fatal :

« D'où vient, cher LEFLAGUAIS ! ce dégoût poétique ?
« Se peut-il que ta muse en ce moment abdique
« Le Sceptre harmonieux par tes vers mérité ?
« Se peut-il que ton cœur renonce à la couronne
« Quand, sur ton front, elle rayonne,
« Du reflet glorieux de l'immortalité ?

« Oh ! ne rejette pas le sceptre de la lyre !
« Dans quelles mains veux-tu remettre ton empire ?
« Nous te l'avons voté d'une commune voix ;
« D'un si noble fardeau tout bras n'est pas capable ;
« Tu le sais ; — garde donc ce fardeau redoutable ,
« Puisque toi seul en peux porter le poids.

Je disais : ô bonheur ! voici qu'à mon oreille
Un cri victorieux rétentit et m'éveille ;
— Leflaguais ! c'est encore un triomphe de plus !
Un de ces chants si beaux échappés à ton ame ;
Un de ces astres purs dont l'immortelle flamme
Doit jeter à genoux tes rivaux confondus !

Que je voudrais pouvoir admirer ton ouvrage !
De ton cœur si fécond feuilleter page à page
Le volume mélodieux !
Et puis , à tes côtés , satellite fidèle ,
Pouvoir accompagner , dans sa course immortelle ,
Ton astre saint et radieux ! !

Mais non , dans la retraite où j'ai caché ma vie ,
Je prête en vain l'oreille aux accens du Génie ;
C'est à peine si les échos,
Des rivages heureux où rayonne ta gloire ,
Jusques à moi de ta victoire
Daignent apporter quelques mots.

Aussi voilà pourquoi, rompant un long silence,
De ma muse aujourd'hui vers toi la voix s'élance ;
—Elle implore un bienfait ardemment attendu....
J'ai soif de poésie.. — ami ! c'est une flamme
Dont l'invincible ardeur brûle et ronge mon ame...
A mes désirs répondras-tu ?...

Alençon, 1837.

LE DERNIER BANQUET DES GIRONDINS.

ODE

Mentionnée honorablement par les Académies d'Arras et d'Amiens 1838 ; — Couronnée par l'Académie Royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux, le 13 décembre 1838.

Ils firent en commun un dernier repas où ils furent tour à tour gais, sérieux, éloquents...

THIERS, hist. de la Révolution française.

---

* A M. Ch. NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

I.

Il est des noms que le Poète
Ne peut ouïr sans que soudain
Sa lyre immobile et muette
S'agite et frissonne en sa main ;
— Que ces noms frappent son oreille
La Muse, en sursaut se réveille,

Son sang bouillonne avec transport, ...
— C'est la Pythie échevelée,
Qui, de son DIEU l'âme accablée,
Sous lui se débat et se tord...

GIRONDINS ! — rivaux magnanimes
Des Scœvola, des Curtius,
C'est ainsi qu'à vos noms sublimes
Mes sens frémissent éperdus...
En vain je veux, dans mon délire,
Repousser de votre martyre
Le souvenir impérieux;
— Toujours votre auguste hécatombe,
Surgissant du fond de la tombe,
Sanglante, se dresse à mes yeux ! !

II.

Les voilà !! — le Juge suprême
A prononcé l'arrêt... — écoutez : dans leurs rangs,
Pas un mot de courroux, pas un cri d'anathème :
— Tous ils sont calmes et riants... (1)
— Que leur importe le supplice ?
Au jour où l'ouragan les jeta dans la lice,

(1) Il était impossible, dit M. Ch. Nodier, de reconnaître à la physionomie des Girondins, lorsqu'ils rentrèrent, le résultat du procès.

Entr'ouvrant son livre d'airain,
L'Avenir n'a-t-il pas à leur âme stoïque
Révélé le rôle héroïque
Qu'il leur faudra remplir demain ?...

Car, — c'est demain qu'ils doivent rendre
Témoignage au culte naissant
Du Dieu qui les verra répandre
A ses pieds leur généreux sang ;
— C'est demain que Rome idolâtre
Aux tigres de l'Amphithéâtre,
Livrera ces Chrétiens condamnés par ses Dieux ;
— C'est demain une de ces fêtes
Où le fer qui tranche les têtes
Remontera VINGT FOIS, tout sanglant, vers les cieux.

— De l'Arbre sacré qui s'élève
Nobles victimes puisqu'il faut
Que votre sang si pur alimente la sève
Marchez... marchez à l'échafaud...
— Versez, sous la hache aiguisée,
Cette précieuse rosée
Qui doit en féconder les célestes rameaux ;
De cet arbre naissant un jour la tige altière
De sa verdure hospitalière
Peut-être ombragera vos immortels tombeaux !!

Marchez!... mais non ; — le jour est loin encore ;
Pour le départ il est trop tôt ,
Le Bourreau n'est pas prêt ; — de ses rayons l'Aurore
Ne viendra que bien tard éclairer ce cachot ;
— En attendant qu'elle ramène
L'heure fatale où , dans l'arène ,
Vous tomberez , pieux Martyrs !
Des confesseurs romains imitateurs sublimes ,
Dans un LIBRE REPAS convives magnanimes (1)
De votre nuit suprême occupez les loisirs...

III.

— Sous ces murailles funéraires ,
Assis au Banquet solennel ,
Tour à tour joyeux et sévères
Ils rompent le pain fraternel ...
— Loin d'eux ces bruyantes orgies
Où , les lèvres de vin rougies ,
Où gorgés de mets savoureux ,
Les MOURANTS du JOUR , dans l'ivresse ,
Pour leur chancelante faiblesse ,
Vont chercher un appui honteux ! !

(1) On appelait à Rome le REPAS LIBRE , celui que l'on donnait aux martyrs condamnés aux bêtes.

Voyez ! — ils sont tous à leur place ;
Un seul à son rang fait défaut ..
— C'est Valazé !! (1) — sa mâle audace
Crut en vain tromper l'échafaud;
— Demain, lorsque le Victimaire
Aux pieds de leur terrible Mère (2)
Immolera ces fiers enfants ;
— Son cadavre pâle et livide
Verra, sous la hache homicide,
Tomber ses frères triomphants..

Mais quelle voix harmonieuse
Rétentit sous ces noirs cachots !...
— Sur sa lyre mélodieuse
Prélude le jeune Ducos... (3)
— C'est le chant du Cygne... — Silence!
Vergniaud sur un banc s'élance,
Dans ses yeux brille un feu divin...
—« Amis ! dit-il, — l'heure est venue !... »

(1) Valazé-Dufriche, député de l'Orne, se poignarda au moment où le tribunal rendit la sentence qui condamnait les 21 Girondins. — Tu pâlis, Valazé ! lui dit un de ses voisins ; — Non, répondit-il, je meurs ! Et il était mort en effet.

(2) La statue colossale de la Liberté s'élevait, non loin du lieu de l'exécution, sur la place dite alors de la Révolution.

(3) Ducos, Jean-François, député de la Gironde, âgé de 28 ans, né à Bordeaux, entonna pendant le banquet, un POT-POURRI dont le refrain fut répété en chœur par tous les convives.

Et, sur sa lyre détendue
Ducos laisse tomber sa main....

IV.

— « Oui, l'heure est venue... elle sonne !
« Quelques instants encore et, sur nos fronts joyeux,
« Nous allons poser la couronne,
« Et paraître aux autels des Dieux...
« — Quelques instans et, sous la hache,
« Nous aurons accompli la glorieuse tâche
« Que la France nous confia ;
« — S'il a bien mérité de sa patrie ingrate
« Qu'importe au citoyen la Coupe de Socrate
« Ou la Roche de Tarpéïa ?

— « Bravant la sentence du juge
« Je pourrais encore, à l'instant,
« Dans la mort trouver un refuge,
« Et dérober ma tête au couteau qui l'attend ;
« — Ce viatique tutélaire
« Des grands cœurs ressource dernière,
« Le voilà !... — Vergniaud ne s'en servira pas ;...
« — Du poison dédaignant l'office, (1)

(1) Vergniaud, le Démosthène de la Gironde, avait sous la tête d'une bague, ou la cornaline d'un cachet de montre, une dose de poison. Ayant réfléchi qu'elle était insuffisante pour tous, il la répandit froidement sur les dalles du cachot.

« Je veux, de vos vertus complice,
« Partager avec vous les honneurs du trépas.

« Oh ! que Valazé nous l'envie
« Ce trépas glorieux par son bras évité !
— « C'est lui qui va, sur notre vie,
« Mettre le sceau divin de l'immortalité :
— « Escortant nos mâles courages
« Que d'un peuple avili la haine et les outrages
« Nous suivent sur le Char fatal ;
« Amis ! — l'échafaud qui nous tue,
« Pour recevoir notre statue,
« Se changera peut-être un jour ! en piédestal !

— « Tout est prêt pour le sacrifice ;
« L'autel attend le sang promis...
« Bourreaux ! n'ayez pas peur ! sous le fer du supplice
« Nous courberons un front soumis ;
— « Quand le bronze des combats tonne,
« Au poste assigné par Bellone
« Le guerrier meurt sous son drapeau ;
« — Nous, quand la Liberté succombe,
« Quand les tyrans creusent sa tombe
« Notre poste est à l'échafaud...

V.

Tout-à-coup les portes s'ouvrirent ;
Jusques au fond des noirs cachots
Des voix confuses retentirent...
— C'était l'approche des bourreaux ;
Les Martyrs alors s'embrassèrent ,
Sur le char de mort s'élancèrent ,
Et puis , — sous le ciel pluvieux , (1)
Chanté d'une voix énergique,
Des Marseillais l'Hymne héroïque
De la foule couvrit les cris injurieux.

Une heure après la place immense
N'offrait plus à l'œil du passant
Que l'instrument de la vengeance
Tout souillé de fange et de sang ;
— Tout était fini !... — pour ses fêtes ,
Demandant de nouvelles têtes ,
Le peuple hurlait furieux...
Et vingt juges du Roi de France ,
Rendaient compte de leur sentence
Au juge souverain qui siége dans les cieux !! (2)

Alençon , 1857.

(1) Le 31 octobre , jour de l'exécution des Girondins , il fit un temps horrible. Une pluie froide et pénétrante ne cessa de tomber pendant tout le trajet des prisonniers , jusqu'au lieu du supplice.

(2) La plupart des Girondins avaient voté pour la mort dans le procès de Louis XVI.

Monsieur,

J'ai reçu avec reconnaissance et lu avec admiration les beaux vers que vous m'avez adressés, et que l'académie de Bordeaux a si justement couronnés.

Je vous remercie d'avoir bien voulu croire que mon faible ESSAI sur les GIRONDINS vous ait fourni quelques inspirations : j'aurais été plus heureux si j'avais puisé les miennes dans votre ouvrage.

Ayez la bonté de me pardonner, si j'ai tardé si longtemps de vous répondre. Je suis fort malade, et ma main n'a pas toujours la force d'obéir aux sentimens de mon cœur; je vous prie de croire à la sincérité de ceux avec lesquels je suis, Monsieur, votre etc.

CHARLES NODIER,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Paris, 5 mai 1839.

L'ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

POÈME DITHYRAMBIQUE

Mentionné honorablement par l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux, 1836, *et par l'Association Lilloise*, 1838.

Monument colossal fait de marbre et de gloire,
Où nos pères, debout sur leur char de victoire,
Verront, à leur aspect, l'étranger s'incliner.

T. W. D.

A M. CASIMIR DE LAVIGNE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Pourquoi ces blocs massifs et de marbre et de pierre ?
Que fait là-bas ce peuple d'ouvriers
Qui portent dans leurs mains le compas ou l'équerre ?
Que veut donc cette foule autour de ces chantiers ?

— Réponds ! superbe Métropole,
Va-t-on pour toi bâtir un nouveau Capitole ?
Jeter les fondements d'un autre Panthéon ?
— Architectes, instruits des volontés du maître,
Quel nouveau prodige va naître
A la voix de Napoléon ?...

« — Sénateurs ! je veux de la France
« Éterniser les belliqueux travaux ;
« Je veux qu'un monument s'élève unique, immense,
« Grand comme mes soldats et, comme eux, sans rivaux.
« Artistes, aux fécondes veilles,
« De l'Égypte et de Rome effaçons les merveilles ;
« A l'œuvre ! hâtez-vous..Que vous faut-il ? —de l'or ?
« Vous en aurez ; —des faits dont l'éclat vous inspire ?
« — Voici la RÉPUBLIQUE, et puis voilà L'EMPIRE ; (1)
« Parlez ! en voulez-vous encor ?... »

Il disait, et du sol à peine
Les murs s'élevaient que déjà
L'infatigable capitaine
Cueillait les palmes d'Iéna ;
De l'Aigle autrichien honteux de ses défaites
A Wagram écrasait les têtes ;

(1) L'arc de triomphe de l'Étoile retrace les principaux faits d'armes de la République et de l'Empire.

Puis au vieil Empereur, abattu sous ses coups,
Faisait grâce de l'esclavage,
Exigeant que sa Fille entraînée en ôtage,
Lui, SOLDAT PARVENU, le nommât son époux !... (1)

Puis soudain vers Paris, sa ville bien aimée,
Comme l'Aigle à son aire, — à son œuvre il venait,
Radieux, apporter les lauriers que l'armée
Aux champs de l'honneur moissonnait;
Puis il s'en retournait de royaume en royaume,
Enlevant les canons pour sa place Vendôme;
Car nouveau Sésostris, de son bras souverain
Alors qu'il bâtissait ce merveilleux portique,
Il méditait déjà la spirale héroïque
De son Obélisque d'airain ! !. (2)

II.

O Destin !! — Quand il eut ébranlé tous les trônes
Et déchiré leur pourpre avec ses éperons;
Quand il eut aux vieux Rois arraché leurs couronnes
Et sous son joug de fer courbé leurs nobles fronts;
Quand il eut, près de lui, sur son char de victoire,
Ramené, triomphant, la Vierge expiatoire;

(1) Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche.

(2) La colonne Vendôme fut commencée le 25 août 1806; l'arc de triomphe avait été commencé le 18 février de la même année.

Quand il eut, soldat orgueilleux,
Fait l'ESPAGNE sa SOEUR et fait ROME sa FILLE ;
Quand il se fut donné tous les Rois pour FAMILLE
A lui Monarque sans aïeux.

— Quand il eut, Géant indomptable,
Dans sa course semant l'épouvante et la mort,
Imprimé de ses pas la trace ineffaçable
Du Sud à l'Orient, de l'Occident au Nord ;
Pour son Arc triomphal, à travers la mitraille,
Quand il eut amassé, de bataille en bataille,
Les exploits qu'il voulait léguer à l'avenir ;
Quand il eut, nuit et jour, prodigieux Manœuvre,
Lutté contre le sol pour y fonder cette œuvre
Qu'une AUTRE MAIN devait finir....

Le SOLEIL d'Austerlitz se voila d'un nuage ;
— Le vent mugit ;... — de livides éclairs
Sillonnèrent les cieux ; — un effroyable orage
Jusqu'en ses fondements ébranla l'Univers ;
— On eût dit qu'à son jour suprême
Le MONDE, frappé d'anathème,
Allait, soudain, rentrer dans la nuit du cahos ;
Quand la foudre, du haut de son cheval de guerre,
Lança le conquérant sur un débris de terre
Que l'Océan bat de ses flots. (1)

(1) L'exil de Napoléon et la catastrophe de 1815.

Alors vous savez tous du monument superbe
Ce que firent les nouveaux Rois ;
On vit, neuf ans entiers, croître la ronce et l'herbe
Sur ces murs qui devaient retracer nos exploits ;
Puis on les entendit ces Rois, un jour se dire :
« Adoptons ce fils de l'Empire ;
« Donnons-lui notre nom à ce noble Orphelin... »
— Vain espoir ! ils disaient à peine
Qu'un orage, à leur tour, sur la plage lointaine
Foudroyés les jetait soudain.... (1)

III.

Depuis, comme Sion aux rives de l'Euphrate,
Au pieds du colosse martyr,
Frappé d'un double coup par la Fortune ingrate,
Nous venions pleurer et gémir, —
Et là ! nous rappelant sa vaste destinée,
Sa gloire d'autrefois à jamais détrônée,
Et celui dont jadis la main le consacra....
— Déplorant le sort de nos armes,
Nous nous demandions tous, les yeux remplis de larmes ;
— Hélas ! qui donc l'achèvera ! ! ! »— ...

(1) La révolution de juillet 1830 et le deuxième exil de la famille royale.

IV.

— Victoire ! admirez sur sa base
L'IMPÉRISSABLE MONUMENT !
Contemplez à ses pieds, cette foule en extase
Qui l'entoure, à l'envi, d'un tendre embrassement !
— Salut ! Arc triomphal ! , Panthéon militaire
Des travaux paternels sacré dépositaire !
Déroule à nos regards ton merveilleux portail ;
— Raconte-nous cette immense épopée
Que du soldat français la glorieuse épée
Ecrivit de VALMY jusques à MONTMIRAIL.

La voila !! — Saluez la jeune République ! (1)
L'Hymne des Marseillais éclate dans les cieux....
— AUX ARMES CITOYENS ! !... à ce chant électrique
La France a dit : — MARCHONS ! ! potentats orgueilleux,
Tremblez ! il est parti le DRAPEAU TRICOLORE ;
VALMY l'a baptisé ; mais la VICTOIRE encore (2)
Lui reserve un destin plus beau...
Il faut que, s'élançant des plaines de JEMMAPES,
Il aille conquérir le MONDE par étapes,
Créant, à chaque pas, un prodige nouveau.

(1) Le DÉPART, 1792, 1er. groupe de droite, façade des Tuileries, par Rude ; c'est la Marseillaise mise en action.

(2) Ce fut à Valmy que le drapeau tricolore fit sa première apparition.

JEMMAPES !! (1) jour de gloire où la France flétrie
Ressaisit tout-à-coup honneur et liberté ;
Où DUMOURIEZ purgea le sol de la Patrie
Des ennemis qui l'avaient infesté ;
JEMMAPES où l'on vit, au milieu du carnage,
De CHARTRES, des combats faisant l'apprentissage,
Gagner ses éperons sous le même étendard,
Qui, phénix renaissant de sa noble poussière,
Devait, au pavois populaire,
De ses plis l'ombrager plus tard...

Citoyens ! une larme au brave qui succombe ; (2)
— Marceau n'est plus !! — confondant leur douleur
La FRANCE et l'AUTRICHE à sa tombe
Ont payé le tribut qu'on doit à la valeur.
Un AUTRE va surgir... oui, place à Bonaparte !
Il a pris dans ses mains les vengeances de Sparte ;
Place à lui !... sous Toulon, délivré par son bras,
Avez-vous oublié sa victoire première ?...
— Place à la torche incendiaire
Qui va des ROIS d'Europe embraser les états !!

(1) La BATAILLE DE JEMMAPES, 6 novembre, 1er bas-relief dû au ciseau de Marochetti.

(2) Les FUNÉRAILLES de Marceau, 19 septembre 1796, 2e bas-relief dû au ciseau de le Maire.

Courbe ton front, vieille Italie !
Fille des Dieux et Mère des Césars,
Brennus de ta frontière, en courant envahie,
Pour la deuxième fois a franchi les remparts ;
Montenotte et Lodi tombent sous son courage ;
Arcole veut en vain l'arrêter au passage :
— Sur ce pont que la foudre ébranle de ses coups,
Armé du saint drapeau qui gagne la bataille,
A travers les boulets, à travers la mitraille,
Il s'élance... — Arcole est à nous !! (1)

V.

— O France ! sois heureuse et fière !
Prépare tes arcs triomphaux,
Ils reviennent, tes fils, aux genoux de leur mère,
Déposer aujourd'hui le prix de leurs travaux :
— Vois plutôt à tes pieds ces dépouilles opimes,
Chefs-d'œuvre des Beaux-Arts, marbres, toiles sublimes
Dont ils dotent tes Museum !
— Voici les Dieux vaincus de Rome et de la Grèce ;
Paris ! ouvre ton sein et bondis d'allégresse !
— Ils viennent peupler ton Forum ! (2)

(1) Le PASSAGE DU PONT D'ARCOLE, 5 novembre 1796, 3e bas-relief par M. Feuchères.

(2) Le RETOR DES ARMÉES FRANÇAISES, bas-relief de la frise.

Que vois-je ! des combats ressaisissant la flamme ,
Il a pris son essor vers l'Orient vermeil....
Bonaparte ! où vas-tu ? — pour retremper son âme
L'Aiglon va se baigner aux sources du soleil ;
— Soldats ! voilà l'Égypte ! à toi l'honneur de prendre,
Infortuné Kléber ! la ville d'Alexandre ; (1)
A toi qui ne dois pas avec nous revenir ;
A toi que le poignard... — Mais un cri dans la plaine
Rétentit... — c'est Murat !... — ce captif qu'il entraine
C'est Mustapha qu'il jette au vainqueur d'Aboukir !! (2)

Oh ! c'est assez ; — suspends les coups de ton tonnerre;
Le front brûlé des feux du soleil africain ,
Contre la Toge consulaire
Viens échanger ton frac républicain ;
Des vieux Patriciens que ta gloire importune
Qu'importent les clameurs ? — n'as-tu pas ta fortune ?
César ! franchis le Rubicon ;
Pour prix de tant d'exploits la couronne t'est due :
Prends-la vite ;... sans toi cette Rome est perdue..
— Rois ! saluez Napoléon ! (3)

(1) La PRISE D'ALEXANDRIE, 2 juillet 1798, 4e bas-relief par Chaponnière.

(2) La BATAILLE D'ABOUKIR, 24 juillet 1799, 5e bas-relief par Seurre.

(3) Le TRIOMPHE , 1810 , 2e groupe par Cortot, façade des Tuileries.

Triomphe à lui !... triomphe au fils de la Victoire !
PHIDIAS ! préparez le marbre de PAROS ;
CLIO ! que ton burin, aux fastes de l'histoire
Inscrive en lettres d'or les hauts faits du héros ;
Austerlitz ! le voilà le potentat suprême !
Contemple à ses genoux ces Rois sans diadême
Et ces peuples vaincus implorant son appui !
— La Roche Tarpéïenne est près du Capitole ;
Qui sait ? la foudre un jour peut renverser l'idole
Arrête !!.. il n'est plus temps !.. son dernier jour a lui ;...

VII.

— Aux armes, enfans de la France ! (1)
L'univers marche contre nous ;
— C'est pour l'honneur, c'est pour l'indépendance
Qu'il faut combattre... — levez-vous !...
— Que ces peuples, hier esclaves,
Reconnaissent les fils des braves
Devant qui tant de fois l'Europe s'inclina ;
— Levez-vous !... — et que ces cohortes,
Si fières aujourd'hui, retrouvent à nos portes
Les foudres d'Austerlitz et les champs d'Iéna !...

(1) La RÉSISTANCE, 1814, 3e groupe, façade de Neuilly, par Etex.

Tout s'est levé ! — Quel cri de guerre
Dans leurs rangs vient de retentir !...
— Écoutez tous, Rois de la terre,
Ils ont crié : — « VAINCRE ou MOURIR !..
Le Plomb siffle, l'acier sur l'acier étincelle ;
L'airain mugit ; le sang ruisselle,
Le soleil s'éteint dans les cieux !...
Waterloo ! réponds-nous... — ont-ils tenu parole ?
—Il n'est plus le drapeau d'Arcole !
Notre Aigle a reporté sa foudre chez les Dieux...

Échappés au fer homicide,
Rentrez dans vos foyers, magnanimes soldats ;
Déposez le glaive d'Alcide,
Minerve succède à Pallas...
Dans les champs de l'honneur, comme vos nobles frères,
Si les destins, à vos efforts contraires,
Vous ont privés, hélas ! du bonheur de mourir ;
Vivez encor, vivez, pour prouver à la France
Que ceux-là qui n'ont pu mourir pour sa défense
Sauront désormais la nourrir ! ! (1)

VIII.

— Que ta parure est belle, ô fils de nos batailles !
Avec quel noble orgueil à tes pieds nous venons

(1) LA PAIX, 1815, 4e groupe, façade de Neuilly, par le même.

Saluer, burinés sur tes vastes murailles,
De nos vieux généraux les hauts faits et les noms ;
— Car ils sont là, tous, sur ta pierre,
Ces hommes immortels que la France guerrière,
Des feux de l'Orient jusqu'aux glaces du Nord
Promena, triomphants, de victoire en victoire,
Ceux qui dorment, sous terre, embaumés dans leur gloire,
Et ceux qui, parmi nous, VIVANTS, brillent encor...

Oh ! quand nous contemplons ton immense stature,
Tes flancs aux contours spacieux,
Ta tête que notre œil avec peine mesure
Et qui rayonne dans les cieux ;
— Quand, sur tes pages triomphales,
De vingt ans de combats éloquentes annales,
De nos pères si grands nous lisons les succès ;
Oh ! c'est alors, que notre orgueil sublime
Laisse échapper ces mots d'une voix unanime :
« — Nous aussi nous sommes Français !!

Pour vous dont la main homérique,
Sur ces gigantesques parois,
Grava de nos guerriers l'Iliade héroïque ;
Vous dont l'art fraternel égale nos exploits,
Artistes, soyez fiers !!... votre tâche est finie ;
Votre gloire à la leur unie

N'a plus à redouter le néant du cercueil ;
— Soyez fiers ! !... — car Rome et la Grèce ,
Devant votre œuvre, avec ivresse ,
Auraient battu des mains et tressailli d'orgueil ! !

Alençon , 1837.

CE QUE NOUS SOMMES DEVENUS!!

EPITRE.

Quorsùm abiere?...

A UN AMI QUI, APRÈS 20 ANS D'ABSENCE M'ÉCRIVAIT:
— QU'ÊTES VOUS DEVENUS ?..... —

Ami ! — m'avez-vous dit, — qu'as-tu fait de ton père ?
Qu'as-tu fait de ta sœur ? — qu'as-tu fait de ta mère ?
Que sont-ils devenus? — Pouvez-vous l'ignorer ?
Mon père, vieux proscrit, usé par la souffrance,
Après avoir traîné sa pénible existence,
Est rentré dans la terre où, tous, il faut rentrer....

Et moi, petit enfant ! — car je comptais à peine
Quatre printemps au plus, quand la mort inhumaine
Passa chez nous pour la première fois ;
Et moi, petit enfant ! quand on cloua sa bière,
Pas une larme, hélas ! ne mouilla ma paupière,
Pas un sanglot n'entrecoupa ma voix !...

Car, — et ce souvenir empoisonne ma vie ;
A l'heure où sa lente agonie
Retentit sous les coups du sinistre marteau,
Le front paré de fleurs, couronné de feuillage,
Je disais à ma sœur : — « Viens danser au bocage » !...
— Nous qui devions sitôt pleurer sur un tombeau !!..

Et nous dansions tous deux, quand notre pauvre père
Expirait et quand sa paupière,
Morte, allait se fermer pour ne plus se rouvrir...
Lorsque ma mère, auprès de sa couche fatale,
Réchauffait la main froide et pâle
Qui nous cherchait pour nous bénir...

Et puis, le lendemain, la chambre était fermée :
Une lampe funèbre y brillait allumée ;
Une femme priait auprès ;
Et puis, sur le linceul, d'une main décrépite,
La vieille, en se signant, jetait l'onde bénite
Avec un rameau de cyprès....

Et puis on entendit la cloche funéraire
Et puis à notre porte on exposa la bière
Son sabre et son frac bleu que l'honneur décorait...
Et moi je demandais ce qu'on voulait en faire
Alors qu'une voix sombre et rude, — à ma prière
Répondit qu'on me les rendrait...

Ma mère nous restait; — quelque temps, sur la tombe,
Elle vint, avec nous, pleurer... — mais la colombe
A son époux ne survit pas ;
Un soir que, tous les deux, nous pleurions auprès d'elle,
Elle nous dit adieu !... — puis, déployant son aile,
Nous la vîmes soudain s'envoler de nos bras...

Maintenant, mon ami, vous savez leur demeure ;
C'est la mienne, la vôtre... — encore un jour, une heure,
Ou plus tôt ou plus tard ;—
C'est là qu'il faut enfin amarrer notre barque ;
Que l'on soit Riche ou Pauvre, ou Sujet ou Monarque,
Ou Jeune homme ou Vieillard.

Et ma sœur ?... — écoutez ; — avant je dois encore
Vous dire qu'un matin, au lever de l'Aurore,
Nous quittâmes, tous deux, le foyer paternel ;
En vain, pour y rester, nous versâmes des larmes ;
Insensibles à nos alarmes,
Les Destins avaient dit : « — Cherchez un autre ciel ! »

Alors, ainsi qu'on voit un couple d'hirondèles,
Au retour des frimats, partir, à tire d'ailes,
Quêtant de rive en rive un asile plus doux ;
Et puis s'abattre enfin s'il rencontre une plage
Dont le ciel azuré, dont le paisible ombrage
Lui dise : « — Oiseaux, arrêtez-vous !! »

Nous partîmes... — ma sœur rencontra la première
Ce ciel d'azur, cet abri tutélaire
Où nous devions trouver la paix et le bonheur ;
Cet asile où bientôt, trompé dans mon attente,
Il me fallut, hélas ! frêle et débile plante,
Des autans déchaînés endurer la fureur.

Mais je m'arrête ici ; — ma tâche est accomplie ;
Vous savez tout. — Souffrez maintenant que j'oublie
Celui qui, s'il osait, réveillant le passé,
Mettre à nu de son cœur la plaie encor saignante,
Vous verrait, pâle d'épouvante,
Reculer au tableau par sa plume tracé !! ...

Alençon, 1838.

LA STATUE DE P. P. RIQUET,

AUTEUR DU CANAL DU LANGUEDOC OU DES DEUX MERS,

DITHYRAMBE.

Mentionné honorablement par la Société archéologique de Béziers, le 24 mai 1838.

Au grand homme sa patrie reconnaissante !

A M. P. DAVID,

EX-CONSUL EN GRÈCE, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE FALAISE.

I.

« Quoi ! — s'écriait naguère encore
L'étranger, à l'aspect du prodige enfanté
Par celui dont le nom à tout jamais décore
De Béziers l'antique cité ;

« — Quoi ces murs, berceau du grand homme
« A qui jadis Athène et Rome
« Auraient offert l'encens divin,
« —Ces murs, tout remplis de sa gloire,
« N'ont rien qui dise à ma mémoire
« Que Riquet naquit dans leur sein !!

« — Allons ! cité trop indolente,
« Sors du profond sommeil où ton cœur est plongé ;
« C'est bien assez de deux siècles d'attente,
« De ton ingrat oubli que ton fils soit vengé.
« Réveille-toi !... — tout retard est un crime ;
« Auprès de son œuvre sublime
« Qu'il ait un monument immortel comme lui ;
« — Béziers !... — c'est le vœu de la France ;
« Au piédestal de la Reconnaissance
« Que le Dieu s'élève aujourd'hui !! »

Et nous, la honte au front et les yeux vers la terre,
Nous disions au fond de nos cœurs,
Abattus, consternés par cette plainte amère :
« — Quand verrons-nous des jours meilleurs ?
« Quand luira-t-il ce jour de triomphe et de fête,
« Où, relevant sa noble tête,
« Et frappant les airs de ses cris,
« Béziers, dans son auguste enceinte,

« Verra briller l'image sainte
« Où revivront les traits du plus grand de ses fils ? »

II

— Il est venu le JOUR expiatoire !
Béziers ! — tu n'as plus à rougir ;
Lève ton front et chante ta victoire ,
Le bronze triomphal sur l'aute l va surgir ;
— Cette foule joyeuse , immense ,
Qui , troublant de tes murs le paisible silence ,
Dans ton sein tout à coup s'agite avec bonheur ;
— C'est ton peuple qui vient , avec idolâtrie ,
Inaugurant la fête du génie ,
Acquitter envers lui la dette de l'honneur.

Béziers ! — ce sont tes fils ! — tes fils qui, de leur mère
Pour réparer l'oubli dans ce jour solennel ,
Viennent apporter leur prière
Et leur encens aux pieds de l'immortel ;
— Vois plutôt , vois , sur cette place ;
Tous ils sont accourus en masse,
Tous rayonnants et d'orgueil et d'amour...
Dans tes yeux maternels que l'allégresse brille ;
— A cette fête de famille
Nul n'a fait défaut en ce jour...

— C'est qu'ils savent à ta mémoire
Ce qu'ils doivent tous, ô Riquet!
— A quel prix tu payas la gloire
De pouvoir leur léguer ton éternel bienfait :
— C'est qu'ils savent toutes les larmes,
Les angoisses et les alarmes
Qui troublèrent, vingt ans, et tes jours et tes nuits ;
— Combien, ô sublime manœuvre!
Il te fallut, hélas! souffrir pour fonder l'œuvre
Dont chaque jour encore ils recueillent les fruits !...

III.

— Car c'est ton âme phénomène
Qui conçut dans son vaste sein
Cette merveille surhumaine
Qui révèle un auteur divin ;
— C'est toi dont la toute-puissance
Répandit sur ces bords la vie et l'abondance ;
— C'est toi qui, comme l'Éternel,
Un jour! — au pied des Pyrénées,
Unissant deux mers étonnées,
Leur as dit de couler dans un lit fraternel.

Et maintenant que, sur ta cendre,
Deux siècles ont passé, — du fond de ton cercueil,

C'est encor toi qui, père tendre,
Veilles sur cet enfant, ta joie et ton orgueil ;
Toi qui, par un nouveau miracle,
De la mort franchissant l'obstacle,
De ton œuvre immortelle immortel protecteur,
L'animes encor de ta vie,
Assurant à jamais de ta chère patrie
Et l'avenir et la splendeur... (1)

— Si du moins, ton noble génie
Eût trouvé des cœurs bienveillants ;
Riquet ! — si l'implacable Envie
T'eût fait grâce de ses serpens ;
— Si d'amertumes abreuvée,
Ta Gloire enfin de son œuvre achevée
Savourant l'immortalité,
Eût pu convaincre d'imposture
Les méchants dont la bouche impure
T'accusait d'ignorance et de témérité !...

Hélas! — forcé trop tôt de replier ta voile,
Pilote infortuné, tu n'as fait qu'entrevoir (2)

(1) Ce qu'il y a de remarquable dans l'œuvre de Riquet, c'est que ce sont encore les mêmes plans qu'il avait tracés pour l'entretien et l'administration de son ouvrage que l'on suit de nos jours malgré les progrès faits depuis par l'art.

(2) Riquet mourut avant l'ouverture du canal.

Dans les cieux la fidèle étoile
Qui te montrait le port si doux à ton espoir !
— De ton regard, nouveau Moïse,
Tu n'as fait qu'entrevoir cette terre promise
Où tu croyais, après tant de travaux,
Entouré des respects de la reconnaissance;
— Pour achever ta paisible existence,
Trouver enfin l'oreiller du repos ! !

IV.

Mais pourquoi plus long-temps retarder ta victoire ?
Allons ! apparais à nos yeux;
Des rayons brillants de ta gloire
Viens inonder nos fronts joyeux !...
— Vous qui nous cachez sa statue,
Montrez-la vite à notre vue,
Déchirez ces voiles jaloux ;...
Déchirez-les ! — c'est trop suspendre
L'instant heureux qui va nous rendre
Celui que nous attendions tous...

Le voilà ! le voilà ! — Gloire à la main savante,
Gloire éternelle au ciseau créateur
Qui nous rend l'image vivante
De notre auguste bienfaiteur !

— Oh ! ta noble tâche est finie !
David ! sois fier, — car ton génie
A nos vœux l'a rendu tout entier aujourd'hui ;
Sois fier ! — car, en ce jour, d'une voix unanime,
Au pied de ton œuvre sublime,
Tout un peuple a crié : — C'EST LUI !

Le bronze s'est fait chair !... — voilà bien son visage,
Son front pensif et soucieux,
Et ses larges sourcils dont l'épaisseur ombrage
Les éclairs brûlants de ses yeux ;
Ce ROCHER où sa main a déposé l'équerre,
C'est NAUROUSE ! (1) — Silence ! en ce lieu solitaire
Le grand homme médite... à genoux, à genoux !
— Le voilà comme au jour où l'Envie expirante
Entendit sa voix triomphante
Dire aux deux mers : « Unissez-vous !... »

V.

Ombre du grand Riquet, ombre chère et sacrée,
Du haut des cieux, ton immortel séjour,
Viens contempler cette foule enivrée
De reconnaissance et d'amour !

(1) Riquet a été représenté par le sculpteur David, au moment où après de longues et laborieuses études sur la nature des obstacles à vaincre, le problème de la jonction des deux mers se trouve résolu par l'effort de son vaste génie.

— A l'aspect d'une ville entière
Implorant son pardon, le front dans la poussière,
Que tes mânes soient satisfaits !
— Oh ! viens recevoir la couronne
Que ce peuple aujourd'hui te donne
Pour acquitter enfin DEUX CENTS ANS de bienfaits !

— Celle qui des Rois ceint la tête,
De leur front hautain tôt ou tard
Peut, tombant tout à coup, devenir la conquête
Ou de la force ou du hasard ;
— Couronne immuable, éternelle,
Celle qui sur le front du Génie étincelle
N'a rien à redouter des outrages du sort ;
Et la Mort, — la Mort elle-même !
— Quand pour lui vient l'heure suprême,
Sur son front la respecte et l'affermit encor... !

Et toi pour qui des jours prospères
Succèdent désormais à ceux de la douleur,
Sois heureuse, ô Béziers ! entre toutes les mères,
Et serre dans tes bras ton fils avec bonheur ;
— Comme autrefois, sur ton rivage,
Si l'étranger revient te demander l'image
De l'astre glorieux qu'un nuage voila,
— De ta main lui montrant la place
Où ton auguste fils s'élève dans l'espace
Tu lui répondras : — « LA VOILA ! ! »

ÉPILOGUE.

— Il est fini mon hymne de poète ;
De ton fils, ô Béziers ! la gloire et les talents
Méritaient, je le sais, un plus digne interprète,
Mais, Français, à son nom mon luth devait des chants ;
Ma dette est acquittée ; — au docte Aréopage,
Qui doit nous juger tous, je remets mon ouvrage,
Heureux — vaincu comme vainqueur, —
Au jour de la publique offrande,
D'avoir pu joindre à ta guirlande,
O Riquet ! ma modeste fleur ! !

Alençon, 1838.

AUX MANES DE M. L'ABBÉ DE G*****,

CURÉ DE L'ÉGLISE DE LA DAURADE DE TOULOUSE,

ÉLÉGIE

Mentionnée honorablement au concours des Jeux Floraux, 1839.

Transit benefaciendo !

—

A M. LE BARON EUGÈNE DE MENAINVILLE,

SOUS-PRÉFET D'USSEL.

I.

Fidèle amante du poète,
Isaure, avec douleur penche ta noble tête ;
— Que, sur ton beau front attristé,
Tes fleurs cèdent leur place au crêpe funéraire ;
— C'est aujourd'hui l'anniversaire
Du jour où ton Pasteur au ciel est remonté !

Du beau soleil de Mai quand la troisième Aurore
De ses rayons premiers colore
La Cité si chère à ton cœur,
— C'était lui qui venait, d'une main tutélaire,
De ta corbeille printannière,
Tous les ans, bénir chaque fleur ;

— C'était lui dont la voix, s'unissant à la lyre
Du jeune troubadour que cette fête inspire,
Tous les ans, venait, au Saint-Lieu,
Bénir la fleur de poésie,
— Fleur céleste dont l'ambroisie,
Dont les sacrés parfums n'appartiennent qu'à Dieu.

— Et pour toujours elle est muette
Cette voix, — sublime interprète
De notre amour et de nos vœux ;
— Et pour toujours elle est glacée
Cette main, entre nous et le Seigneur placée,
Pour joindre, anneau divin, la terre avec les cieux !!

Et nous, lorsqu'en ce jour, Isaure qui s'éveille
Dépose sur l'autel les fleurs de sa corbeille ;
Quand l'allégresse des vainqueurs
Bruit, impatiente, au milieu de l'arène,
Et rouvre notre plaie, hélas ! fermée à peine !...
Nous pleurons et ce cri s'échappe de nos cœurs : —

« — Fidèle amante du poète,
« Isaure, avec douleur, penche ta noble tête ;
« — Que, sur ton beau front attristé,
« Tes fleurs cèdent leur place au crêpe funéraire ;
« — C'est aujourd'hui l'anniversaire
« Du jour où ton Pasteur au ciel est remonté ! »

II.

— Oui, le ciel trop jaloux l'a repris à la terre ;
Il n'est plus ici-bas notre Ange tutélaire !
Son zèle trop ardent a dévoré ses jours...
— Il n'est plus cet humble et saint prêtre
Qui passa parmi nous comme son divin maître,
—Priant et consolant toujours !!

Oh ! pourquoi t'envoler belle âme ?
— Quand notre monde te réclame
Pourquoi, sourde à nos cris, t'en retourner aux cieux ?
— Avais-tu terminé ta glorieuse tâche ?
— N'est-il plus d'INDIGENT qui souffre et qui se cache
Aux rares bienfaits des HEUREUX ?

— Dans ce vallon de pleurs et de misère,
N'est-il plus d'ORPHELIN qu'on laisse sur la pierre,
De VEUVE à consoler, de MOURANTS à bénir ?

— Pour remonter ainsi tout à coup vers ta source ,
Fleuve d'amour ! ton onde dans sa course
N'avait-elle donc plus de fleurs à rafraichir ?

Hélas ! tu savais bien qu'il en restait encore ;
Aussi quand de tes jours vint la suprême aurore ,
Ton inquiète charité
Te montrant tout à coup , à ton heure dernière ,
Les enfans éplorés que tu laissais sans père
D'un bienfait éternel leur malheur fut doté.

O vous , pour qui s'ouvrait sa droite secourable !
Pauvres ! qu'il fit asseoir tant de fois à sa table ;
Cœurs souffrants dont il fut l'appui ;
Venez , tous , en ce jour de bonheur et de peine ,
Et que la VIERGE TOULOUSAINE
Vous entende à ses pieds soupirer aujourd'hui :

« — Fidèle amante du poète ,
« Isaure , avec douleur , penche ta noble tête ;
« — Que , sur ton beau front attristé ,
« Tes fleurs cèdent leur place au crêpe funéraire ;
« — C'est aujourd'hui l'anniversaire
« Du jour où ton Pasteur au ciel est remonté ! ! »

Alençon , 1838.

A DAVID D'ANGERS,

STATUAIRE,

HOMMAGE POÉTIQUE.

Soleil ! dont je suis le Memnon ...,
V. Hugo.

Hic vir, hic est
Virg.

—

A M. REDON, AVOCAT, MAIRE D'USSEL.

I.

Tel, aux premiers rayons de la naissante aurore
De l'antique Memnon le marbre harmonieux
S'animait tout à coup, et d'une voix sonore
Modulait les soupirs les plus mélodieux ;
— Tel, à ton nom, David ! tout mon être s'enflamme ;
Telle, aux rayons sacrés de ta gloire, mon âme
Se pénètre d'un feu soudain,
Qui brûle tous mes sens d'une fureur divine;
Et, tout entier alors au Dieu qui me domine,
La poésie à flots s'épanche de mon sein !

Oui, partout et toujours ton Génie et ta Gloire ;
Partout comme un géant, il se dresse à mes yeux
Ce Nom, dont la splendeur aux fastes de l'histoire,
Vaincra des plus beaux noms l'éclat majestueux ;
— De l'enfant tour à tour à l'homme
J'élève mes regards, je les abaisse... — et comme
Le voyageur surpris qui contemple, à midi,
Le soleil qu'il a vu commencer sa carrière,
— J'aime à me rappeler ton Aurore première
Pour mieux jouir des feux de ton Astre grandi.

II.

— Là je te vois débile et frêle
Tout PETIT ENFANT qu'au berceau
Sa mère abrite sous son aile
Comme en son nid un jeune oiseau ;
— Là, de ton vieux père qui t'aime,
Je te vois, bravant l'anathême,
Dans ton sein étouffant ses cris, (1)
JEUNE HOMME que la Gloire enivre
Abandonner tout pour la suivre,
Et seul accourir à Paris...

Puis, un beau jour, heureux athlète,
De Rome tu prends le chemin,

(1) Le père de David, sculpteur lui-même, s'opposa de toutes ses forces à la vocation du jeune statuaire.

Une couronne sur la tête, (1)
Le bâton de l'artiste en main ;
Du feu des beaux-arts l'âme éprise,
Tu visites Naple et Venise,
Puis bientôt, — riche des trésors
Conquis par ton vaste génie,
Tu reviens....— ponr fuir ta patrie
Dont l'étranger souille les bords... (2)

Oh ! c'est alors que ta belle âme
Apparait dans tout son éclat !
Que notre front d'orgueil s'enflamme,
Que notre cœur d'ivresse bat...
— Quoi ! ta fierté républicaine
Des Vandales verrait la haine
Profaner nos saints monuments...
— Tu les verrais, dans leur furie,
Flétrir la France, ta patrie,
De leurs impurs embrassements !!

Non ; — l'artiste indigné s'exile
Loin du sol qu'il ne peut venger ;

(1) Ce fut après avoir gagné, en 1811, le grand prix de sculpture, que David partit pour Rome.

(2) A son retour de Rome, voyant la France envahie par les armées étrangères qui dépouillaient nos musées et nos monuments, David indigné, partit pour Londres.

— Anglais ! il demande un asile...
Ouvrez à ce noble étranger !...
Infamie ! — à cet autre HOMÈRE
Quand, lâchement hospitalière,
Leur porte s'ouvre... — quand la faim
Et le déchire et le dévore ;
— Ils veulent qu'il se déshonore
Pour obtenir un peu de pain ! ! (1)

III.

— Il revient !! — quels cris unanimes
Soudain vont accueillir le sculpteur généreux !
— Combien de chefs-d'œuvre sublimes,
Enfantés à sa voix, vont surgir à nos yeux !
— Place aux guerriers ! — place aux poètes !!
De palmes couronnez leurs têtes,
Préparez le char triomphal ;...
— Et vous, nobles cités ! qui les avez vus naître,
Mères qui les pleuriez, — vos fils vont apparaître
Immortels sur leur piédestal ! !

(1) David était pressé par le plus grand besoin et réduit à un état voisin de la misère, quand le gouvernement anglais lui fit proposer de consacrer son ciseau au monument de Wellington. Le sculpteur rejeta avec horreur cette lâche proposition et rentra immédiatement en France.

—Honneur au premier qui s'avance !
Salut au vainqueur de Fribourg !!
Le voyez-vous comme il s'élance !
C'est l'orage !.. (1) écoutez : quel bruit lugubre et sourd
Dans les cieux obscurcis monte et se fait entendre ?
—Foy n'est plus !! au cercueil, Français, il va descendre;
Venez, tous, le pleurer sur sa couche étendu...
Que dis-je ! il n'est pas mort; ô France ! ô ma patrie !
Regarde ! — le voilà plein de force et de vie !
—C'est David qui te l'a rendu !! (2)

Ainsi quand L'HOMME-DIEU visitait la Judée
Souvent, le front voilé de deuil,
Et de ses larmes inondée,
Une mère, à ses pieds, apportait un cercueil...
Et lui, touchant du doigt le funèbre suaire,
Il disait : — Levez-vous — et, du fond de sa bière,
Du linceul déchirant les plis,
Le mort se levait et, d'ivresse

(1) Le premier ouvrage de David, à son retour, fut la belle et colossale statue de Condé. Il est représenté au moment où il jette son bâton de maréchal dans les lignes de Fribourg. — Une femme du peuple la contemplant le jour où elle fut exposée aux regards du public, s'écria : — Ma fine ! c'est comme l'orage.... comparaison qui peint mieux que toutes les plus belles phrases de rhétorique cette énergie et cette fougue impétueuse que le statuaire a imprimées à son œuvre.

(2) Le monument du général Foy, élevé dans le cimetière du Père-Lachaise.

Eperdue, on voyait la mère, avec tendresse,
Se jeter aux bras de son fils !

Combien d'autres ma voix fidèle
Pourrait encore évoquer aujourd'hui ;
— Lazares glorieux, de la tombe éternelle
Soudain ressuscités par lui !
— Voyez plutôt, voyez, sur nos places publiques,
Ces marbres éloquens, ces bronzes symboliques
Du culte des cités immortels monuments ;
— Comptez-les tour à tour ces pieuses images,
Sacrés autels où tous les âges,
Où tous les cœurs apportent leur encens ;...

Là, c'est l'Aigle de la Neustrie ; (1)
Ici, c'est de Cambray le Cygne harmonieux ; (2)
Cuvier dont le vaste génie
Embrassait la terre et les cieux ; (3)
Racine aux chants si purs, Talma, Bonchamps.. (4) silence.
Silence à vous que ce chef-d'œuvre offense !

(1) La statue en bronze du grand Corneille érigée en 1833, à Rouen, par les soins de la société d'émulation de cette ville.

(2) La statue en marbre de Fénélon à Cambray, en 1827.

(3) Cuvier à Montbéliard. L'académie française avait mis au concours l'éloge du grand homme, en 1835 ; M. A. Bignan, si connu par ses succès poétiques, obtint le prix.

(4) Racine à la Ferté-Milon, — Talma à la Comédie Française, — Bonchamps dans l'église de St.-Florent. Le héros vendéen

La gloire de David pourrait-elle en souffrir?
Oh ! non ; — prosternez-vous aux pieds du statuaire ;
— Ce marbre est la rançon d'un père (1)
Qui sans Bonchamps allait périr !

Et puis c'est Jefferson et Gœthe et Beaurepaire ; (2)
Jourdan, Riquet, — Barra, sous le fer vendéen, (3)
A ses bourreaux, avec une ironie amère,
Jetant son cri républicain ;
— Barra, jeune et sainte victime,
Pour prix d'un dévouement sublime
Recevant noblement la mort ;
Barra que le sculpteur fit jaillir de la pierre,
Voulant d'un vainqueur sanguinaire
Éterniser la honte et le remords !!

est représenté au moment où, demandant la grâce de 4,000 républicains, il s'écrie : — « Grâce aux prisonniers ! je le veux... je l'ordonne !! »

(1) Ceux qui ont accusé David d'avoir forfait à la conduite qu'il avait tenue en 1816, lorsqu'il refusa son ciseau à Wellington, ne savaient pas que, parmi les 4,000 républicains qui eussent été fusillés sans l'intervention de Bonchamps, se trouvait le vieux père du sculpteur.

(2) JEFFERSON à Philadelphie, — GŒTHE à Weimar. — BEAUREPAIRE à Angers.

(3) JOURDAN sur la porte d'Aix ou arc de triomphe de Marseille. — RIQUET à Béziers, statue érigée, le 20 octobre 1838, par les soins de la société archéologique de cette ville. — BARRA, le jeune tambour républicain, pour le Panthéon.

Mais l'œuvre de Géant devant qui toute gloire
Pâlit et tout à coup abaisse son orgueil ;
L'œuvre qui sauvera ton auguste mémoire
Et de l'Envie et du cercueil ;
L'œuvre dont PHIDIAS, — dont MICHEL-ANGE même,
Aux jours de leur grandeur suprême,
Auraient voulu pouvoir décorer leur beau nom ;
— C'est la page monumentale
David ! que ta main colossale
Écrivit sur les murs de notre Panthéon. (1)

— LA LIBERTÉ ! — L'HISTOIRE ! — LA PATRIE !
Indivisible Trinité
Décernant aux vertus, aux talents, au génie,
Les civiques lauriers de l'immortalité ;
— LA LIBERTÉ ! ton amante fidèle,
Qu'elle est sublime, qu'elle est belle,
Le front paré du bonnet phrygien !
Dis-moi, quand tu sculptais ce bloc triangulaire
Est-elle donc venue, ô divin statuaire
Poser devant ton ciseau plébéïen ?...

Voici les Dieux des Arts et ceux de la Parole,
LAPLACE, BERTHOLLET, MANUEL, MIRABEAU,

(1) Le fronton du Panthéon, merveilleux triangle, où David a traduit sur la pierre cette inscription digne des temps antiques : — AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE.

Mirabeau, le tribun à l'ardente hyperbole,
Avec sa face de taureau ;
— Voilà nos vétérans tout noircis par la poudre ;
Grenadiers, canonniers, ministres de la foudre,
Brûlés par les soleils, glacés par les hivers ;
Fiers soldats qu'on a vus, trente ans, dans leur giberne,
Du Nil jusques aux bords où le Kosak gouverne
Promener les destins des Rois de l'univers....

Debout, chacun attend sa couronne en silence,
Car tous savent bien qu'ils l'auront ;
Quel est ce jeune chef qui de leurs rangs s'élance ? (1)
Pourquoi d'un vert laurier ne pas ceindre son front ?
— Si la PATRIE hésite encore
A couronner ce front que tant de gloire honore,
C'est que dans l'avenir son œil vient d'entrevoir
Qu'un jour on le verra, reniant sa bannière,
Fils ingrat, du corps de sa mère
Se faire un marchepied pour monter au pouvoir.

IV.

—Poursuis ta mission sacrée ;
Fais jaillir de ton vaste sein,

(1) Bonaparte est représenté par le statuaire s'élançant avec hardiesse vers la PATRIE qui décerne à ses enfants les couronnes qu'elle reçoit des mains de la Liberté, tandis que l'Histoire grave, sur son livre d'airain, leurs noms et leurs exploits.

Aux yeux de l'Europe enivrée
Tous tes Dieux de marbre et d'airain ;
— Que les cités enorgueillies
De tes colosses soient remplies,
Guttemberg attend ton ciseau : (1)
Et Strasbourg, mère impatiente,
Demande quand ta main puissante
Ravira son fils au tombeau.

Laisse à tes pieds gronder l'Envie,
Peut-elle atteindre à ta hauteur ?
— Qu'importe à ton noble génie
Les cris d'un lâche détracteur ?
— Quand l'Aigle, au séjour du tonnerre,
Nage dans des flots de lumière,
Outragé par de vils serpents ;
— L'oiseau, messager de la foudre,
Du ciel descend-il dans la poudre
Pour punir ces monstres rampants ?

David ! cet aigle est ton emblême ;
Imite-le... — du haut des cieux
Où plane ta grandeur suprême,
Dédaigne un reptile odieux ;

(1) Au moment où cette pièce fut composée, David travaillait à la belle statue de Guttemberg pour la ville de Strasbourg.

— Le Dieu dont la Toute-Puissance
Défendit ta sainte existence
Contre les coups d'un assassin, (1)
Des jaloux brisant la colère,
Contre leur haine mercenaire
Saura défendre ton destin...

— Sous le ciseau du statuaire
Nos regards ont vu trop long-temps
Des potentats l'image altière
Surgir sur des socles géants ;
— Les Arts courtisans et serviles
Trop long-temps au culte des villes
Ont exposé des Dieux de cour ;
— David ! tu l'as dit : « — pour la France
« Il faut qu'une autre ère commence
« — Le peuple doit avoir son tour !!

V.

Poursuis... moi je m'arrête ; il est temps de suspendre
L'hymne commencé par ma voix ;

(1) Durant l'hiver de 1828, un soir que David se rendait sur les 10 heures, chez le baron Gérard, il fut frappé par derrière d'un coup qui lui ouvrit la tête et l'étendit presque sans vie sur le pavé. Il a laissé le meurtrier s'échapper sain et sauf, encore bien qu'il le connût parfaitement.

Les cordes de mon luth, prêtes à se détendre,
Déjà mollissent sous mes doigts;
Pourtant de ton foyer, auguste sanctuaire,
J'aurais voulu, révélant le mystère,
A tous les yeux te montrer aujourd'hui,
Généreux citoyen, ami tendre et fidèle,
A la Patrie offrant tes veilles et ton zèle,
A l'Infortune ton appui... (1)

Dans ton vaste atelier, au fond de ta demeure,
De tes nobles travaux méditant la grandeur,
J'aurais voulu, David, te montrer à toute heure
Armé du ciseau créateur;
— Te peindre actif, infatigable,
Prodiguant les bienfaits de ton art admirable,
Pratiquant toutes les vertus;
J'aurais voulu... — mais non; je sens que mon délire
A ta gloire ne peut suffire,
Et que ma voix s'épuise en efforts superflus !!...

Alençon, 18 septembre 1838.

(1) David est d'une générosité rare; si sa conduite de chaque jour n'était pas là pour en témoigner, il suffirait de rappeler celle qu'il tint envers le vieux Rouget-de-Lisle, à l'époque où cet autre Tyrtée languissait en proie aux angoisses de la misère.

TABLE.

LIVRE PREMIER.

	Pages
A mes lecteurs	7
Le Chien de l'Aveugle	9
La Conception.	12
Un Baiser.	16
Arthur.	18
A Anatolie R***	22
Désirs.	24
Les Étrennes de la Mourante	27
Adieux aux Champs	31
Il est trop tôt.	33
A une Mère	36
Les Grillons.	39
La Mendiante.	44
A Léa	47
Le Montagnard.	49

Pages

Foi ! ! 52
La Nacelle. 55
A mes Billets d'Amour 58
Le Piano abandonné 61
Le Gladiateur 64
Souvenir. 68
A un Oiseau captif 71
L'Aumône 75
La Croix d'Or. 79
Le Mal d'Amour. 82
Rome. 84
Aux Bois des Vallées. 89
La Mort de Goliath 91
Retour aux Champs 97
La Neuvaine 100
Ils dorment. 103
Aux Rois étrangers. 106
Adieu ! ! 115

LIVRE DEUXIÈME.

A un Rossignol. 119
Résolution 122
Carte de Visite 126
Le Délire 127
Le Départ des Cloches. 130

Pages

La Tombe 154
Fragment 157
Les Trois Jours. 145
Les Bergers à la crèche 149
Aux Mânes d'un Enfant 155
A Fanny B*** 159
La Chute d'Alger 162
L'Arbre de Liberté. 170
Une Mère 175
Les Tombes, ... 178
Le Retour 185
L'Anniversaire. 186
La Marguerite. 189
Charlotte Corday 195
Le Diable au Manoir 200
L'Avalanche 205
Larmes. 206
La Mort du duc d'Enghien 211
Le Ruisseau. 220
La Statue de Corneille 224

LIVRE TROISIÈME.

Elisa Mercœur. 238
L'Orfraie 247

	Pages
La Corne du Diable, ou le Triomphe de Saint Taurin	254
Aux Mânes de Levasseur.	258
A MM. les Membres du Conseil de l'Orne.	266
Boïeldieu	268
Stances	284
Père et Fils, ou les deux Napoléon.	284
Le Nid du Rouge-Gorge	295
La Novice	300
La Veillée des Morts	305
La Translation de l'Obélisque de Luxor.	309
La Chapelle Saint-Michel.	320
Stances.	327
Le dernier Banquet des Girondins.	330
L'Arc de Triomphe de l'Étoile	339
Ce que nous sommes devenus !!	352
La Statue de P. P. Riquet.	356
Aux Mânes de M. l'abbé de G*****.	365
A David d'Angers.	369

FIN.

Mes Ephémères.

ERRATA.

Page 10, vers 15, lisez : — *cherchait.*
— 29, — 8, — — *encor..*
— 52, — 13, — — *ses baisers.*
— 40, — 6, — — *qu'à peine, etc.*
— 63, — 10, — — *champs.*
— 64, — 10, — *Monanteuil.*
— 76, — 15, — — *Le glaive et la balance.*
— 81, — 7, — — *l'ermite.*
— 81, — 9, — — *l'ermitage.*
— 83, — 23, — — *Son destin est le vôtre..*
— 111, — 17, — — *garrottèrent.*
— 136, — 9, — — *nautonnier.*
— 166, note (2), — — *en voyant.*
— 182, vers 6, — — *et le vice.*
— 183, — 3, — — *pensers.*
— 194, — 19, — — *au bourreau.*
— 204, — 3, — — *la mère.*
— 212, — 7, — — *pour vertus.*
— 214, note 1re, — — *depuis 3 ans.*

— 240, — 16, — — *Nante.*
— 240, — 18, — — *Nante.*
— 259, — 11, — — *haletants.*
— 263, — 4, — — *bière.*
— 286, — 20, — — *venger.*
— 314, — 18, — — *il.*
— 318, — 9, — — *reconnaissante.*
— 346, note 2e, — — *retour.*

à M. et Mad. Henry ... quittant Alençon.

28 Décembre 1837.

Adieu !! ... ce mot fait mal ... à l'heure du voyage
Ne le prononçons pas, ... mais disons au revoir !!
Au revoir ... au revoir beaux oiseaux de passage
ce mot du moins laisse l'espoir.

—

Oui : nous vous reverrons ... l'hirondelle frileuse
Nous quitte au moment des hivers
Mais avec le printemps elle revient joyeuse
Nous rapporter ses aimables concerts.
Fugitifs comme l'hirondelle.
Vous qui —— quittez nos bords après vous si déserts
quand viendra la saison nouvelle,
Oiseaux revenez-y comme elles,
Vos chants y trouveront des bravos et des vers.

Ch. H. L.